Jules DOMBRET
28, Bd de l'Entrepôt
BRUXELLES

61211

N° 84. 14 Mars 1908.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

L'Affaire des Poisons

par

Victorien SARDOU

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.
L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *l'Affaire des Poisons* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by M. Victorien Sardou, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

L'Affaire des Poisons au théâtre de la Porte-Saint-Martin

Quand le rideau se leva pour la première fois sur le premier acte de *l'Affaire des Poisons*, le public, pressé dans la vaste salle de la Porte Saint-Martin était agréablement piqué, excité d'une curiosité vive, aiguë à l'extrême. Ceux des spectateurs qui connaissaient l'auteur par tels ou tels de ses ouvrages et par ce qu'en ont répercuté les échos multiples de sa renommée étaient impatients de voir ce qu'après un demi-siècle de production théâtrale ininterrompue, après plus de soixante drames et comédies à succès retentissants, il aurait, plein d'âge et de gloire, encore réalisé ; ceux qui ont l'honneur de l'approcher et qui le voient toujours débordant d'une si heureuse verve juvénile qu'ils en oublient sa célébrité vénérable — elle date de plus de quarante ans ! — pour ne songer qu'à la merveilleuse carrière ouverte au débutant qui disposerait encore aujourd'hui de pareilles ressources, — ceux-là n'étaient pas moins impatients de goûter le plaisir mêlé de surprise, la surprise faite de plaisir qu'il leur avait infailliblement préparés.

Et le succès fut grand, très grand : la presse l'enregistra, le lendemain, avec un ensemble, une unanimité rares ; tous les critiques s'accordèrent à reconnaître dans cette œuvre nouvelle, les caractéristiques mêmes de l'œuvre entier de l'illustre auteur dramatique : intrigue nettement et solidement engagée, poussée et dénouée ; comique et pathétique savamment dosés ; érudition historique complétant l'observation purement humaine. Le résultat ? C'est que *l'Affaire des Poisons* aura tenu l'affiche de la Porte-Saint-Martin pendant presque toute une saison.

***

Que fut, au vrai, cette affaire des poisons, et quel bruit fit-elle, à son époque, sous le Roi majestueux ? M. Albert Sorel l'a indiqué d'une façon brève et saisissante dans sa préface du livre de M. Funck-Brentano :

« En ce temps-là, l'école de Brinvilliers sévissait ; la Voisin et ses acolytes tenaient boutique de poudre de succession. Le poison paraissait partout ; l'ignorance des médecins le laissait soupçonner en toute mort qu'ils ne s'expliquaient pas. Ce fut une panique à la Cour, à la ville, « le mal qui répand la terreur ». Le roi institua, pour juger ces crimes sans exemple, une juridiction sans appel : la *Chambre ardente*. Les lettres de cachet pleuvaient ; la Bastille se peupla, et l'on sait que c'était la prison des gens de qualité. On vit arrêter, poursuivre, interroger les principaux de la Cour ; le nom ne protégeait personne et l'inquisition des robins ne s'arrêta ni devant l'éclat des titres ni devant l'insolence des accusés ; les grandes dames, cependant, tenaient tête aux conseillers et narguaient le bourreau. Après avoir frissonné à la pensée du poison, on trembla à l'idée du soupçon, de la lettre de cachet, de l'arrivée des exempts. Puis, tout d'un coup, le cauchemar cessa, les poursuites s'arrêtèrent, les acquittements se succédèrent au milieu des railleries de l'auditoire ; il fut de bon ton d'aller rire au nez des juges désarmés. Versailles et Paris revinrent à leur insouciance et à leurs plaisirs. Il s'était produit un événement très simple, mais de haute conséquence : les sorcières, les empoisonneuses, les prêtres d'Asmodée et les sacristains de messe noire, arrêtés, « questionnés » à l'ordinaire et à l'extraordinaire, avaient parlé, et Mme de Montespan était en cause. »

Néanmoins, le 22 février 1680, la Voisin — Catherine Deshayes — avait été brûlée vive ; mais sa fille, qui lui avait servi d'aide, avait parlé et conté les attentats que la marquise de Montespan avait tenté d'exécuter, par ce moyen de poudres, contre les jours de ses rivales, les duchesses de La Vallière et de Fontanges ; même la marquise fut soupçonnée d'avoir, de la même façon, attenté à la vie du roi ! M. Victorien Sardou pense judicieusement que, s'il y eut tentative d'empoisonnement, elle vint du côté des Fouquet qui voulaient venger le surintendant. Le point en tout cas hors de conteste est que la Montespan fut en commerce avec la Voisin, se livra aux messes noires et usa de poudres chaque fois qu'elle remarquait un affaiblissement de l'amour du roi.

Tout récemment, un admirateur de cette demi-reine, M. Jean Lemoine, a écrit tout un volume : *Madame de Montespan et la Légende des poisons* pour laver de ces accusations sa mémoire, mais M. Victorien Sardou, interrogé à ce sujet par *la Liberté*, réplique avec vivacité :

« — Réfuter M. Lemoine ? Dieu m'en garde ! Discuter la thèse extraordinaire qui, pour tenter une réhabilitation impossible de la Montespan, dénature, conteste ou affecte d'ignorer les faits les mieux établis et nous présente « l'affaire des poisons » comme une simple mystification due aux intrigues de Louvois ? Je ne me donnerai pas le ridicule de prendre au sérieux ces enfantillages !

» Pour tout être doué de sens critique qui, avec le seul souci de la vérité, sans préjugé de parti ni de caste, a pris soin d'étudier la question, la culpabilité de Mme de Montespan est aussi évidente qu'elle le fut pour le roi, ses ministres et l'admirable magistrat qui instruisit l'affaire, cet intègre et vaillant La Reynie que M. Lemoine n'hésite pas à transformer en un affreux gredin, — pour les beaux yeux de la marquise !

» Aussi bien, toutes les pièces du procès sont là — dans Ravaisson — à la portée de tous. Si l'on veut savoir ce que pèsent les arguments de M. Lemoine, on n'a qu'à se reporter à ces documents officiels : enquêtes, témoignages, interrogatoires, correspondance de Louvois, mémoires de La Reynie, qui sont autant de réquisitoires contre la favorite, — on sera fixé ! Pour cette affaire-là, comme pour toute autre, l'examen des pièces du procès est la vraie, la bonne, la seule façon de savoir à quoi s'en tenir. »

***

Il y a longtemps que M. Victorien Sardou eut pour la première fois l'idée d'écrire ce drame historique. Ce fut en 1869, en lisant ces *Archives de la Bastille* que publiait M. François Ravaisson. Toutes les pièces et tous les documents intéressants relatifs à la police de Paris de 1659 à 1774 y sont reproduits : M. Sardou fut tout de suite captivé, passionné, par cette affaire, si étrange, si bizarre, si variée, où les faits les plus bouffons se mêlent aux événements les plus terribles, où se retrouvent et se coudoient les personnages les plus divers : empoisonneuses, sorcières, sorciers, prêtres indignes, grands seigneurs, grandes dames.

Depuis, d'autres travaux ont complété la publication des archives colligées par M. Ravaisson, entre autres ceux de M. Jules Loiseleur et, récemment, le remarquable ouvrage de M. Funck-Brentano. Aussi, M. Coquelin ayant sollicité de M. Victorien Sardou un ouvrage nouveau, l'illustre auteur de *Thermidor* et de *Madame Sans-Gêne* entreprit *l'Affaire des Poisons* et la mit rapidement au point.

***

Tous les détails qu'il a rapportés dans sa pièce sont exacts, et les moindres de ses décors sont reconstitués avec la même minutieuse exactitude que la psychologie de ses personnages.

Les trois tableaux qui attirent le plus vivement l'attention des spectateurs sont le salon de la Voisin, la grotte de Thétis, et la chambre du roi.

La Voisin demeurait à Villeneuve-sur-Gravois, quartier qui se construisait sur les terrains vagues exhaussés en butte entre la chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, les remparts, la porte Saint-Denis toute fraîchement édifiée, et la rue Saint-Denis. La Voisin y avait acheté une maison très confortable, entourée de vastes pelouses où se répandait sa clientèle.

C'est dans son salon de consultation, au troisième acte, que survient Mme de Montespan, masquée. Et ce détail en a surpris plus d'un. — Eh quoi ! — a-t-on pensé — masquée ? N'était-ce pas là un moyen de se faire davantage remarquer et par conséquent un

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

L'Affaire des Poisons

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES

par

VICTORIEN SARDOU

Jules DOMBRET
28, Bd de l'Entrepôt
BRUXELLES

M. Coquelin aîné. M. Victorien Sardou.

L'AUTEUR ET LE PRINCIPAL INTERPRÈTE DE *l'Affaire des Poisons*
PENDANT UNE RÉPÉTITION.

L'Affaire des Poisons *a été représentée pour la première fois le 7 décembre 1907 au théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

PERSONNAGES

L'abbé Griffard	MM. COQUELIN, aîné.
Louis XIV	DESJARDINS.
Colbert	JEAN COQUELIN.
La Reynie	LAROCHE.
Louvois	DORIVAL.
Carloni	MONTEUX.
Hector de Tralage	CAPOUL.
Desgrez	CHABERT.
De Brionne	ROGER.
De Pommeyrac	MAGNAUD.
Lulli	DANEQUIN.
D'Acquin	BÉLIARD.
Sagot	FABRE.
De Cessac	D'AUCHY.
Lesage	NARGEOT.
De Visé	PERSON.
D'Estrées	RAOUL.
L'abbé Guibourg	ADAM.
Un Huissier	STEBLER.
Un Paysan	CLERVILLE.
Mme de Montespan	Mmes GILDA DARTHY.
La Voisin	DELPHINE RENOT.
Mlle d'Ormoize	BÉRANGÈRE.
Mlle Desœillets	BOUCHETAL.
Mme d'Humières	DE RAISY.
Mme de Nevers	CHAPELAS.
Mme de Brissac	MARTCHA.
Fille Voisin	GUERRAZ.
Margot	CLASIS.
Mme de Feuardent	TROUSSEAU.
Mme Lampérier	BARAT.
Mme de Jeancourt	LIERNY.
Mme de Vitry	DANEQUIN.

PHOTOGRAPHIES LARCHER

Carloni. Griffard. Les paysans.

Carloni : « *Ah! mon saint patron! Je suis mort!* »

L'AFFAIRE DES POISONS

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU : L'EVASION

Un coteau sur la rive droite du Var, près du village de la Gaude. Au fond, le Var, très visible ; au delà, la campagne de Nice, et, tout au loin, les hauteurs des Alpes. Vers la droite, la mer, la baie des Anges, Nice et son vieux château. Sur la scène, au premier plan, à gauche, un caroubier énorme et le tronc d'un vieil olivier, formant une sorte d'abri. A droite, d'autres arbres, des agaves, des rochers. Au milieu de la scène, deux troncs d'oliviers centenaires, autour desquels serpente un sentier rocailleux qui descend au troisième plan, vers le fleuve. Le tout est éclairé par la lueur rougeâtre du soleil couchant. A droite et à gauche, sorties praticables.

Scène première

GRIFFARD, CARLONI, puis PAYSANS

Ils sont tous deux vêtus misérablement, caleçons jadis rouges, presque noirs de crasse, chemises de toile écrue, pieds nus. Sur la tête, Carloni a un mauvais chapeau de paille, troué, déformé; Griffard, un mouchoir en loques. Ils sont à gauche, près du caroubier, courbés, inquiets. Carloni, grimpé sur le tronc de l'arbre, regarde à travers les branches, vers la gauche.

GRIFFARD. — Tu les vois?...

CARLONI. — Non! Ils ont renoncé à nous poursuivre.

GRIFFARD, regardant du même côté. — Où sommes-nous?

CARLONI. — Près de la Gaude.

GRIFFARD. — Ce village, là-bas?

CARLONI. — Oui... (Il descend du tronc de l'arbre.) Dès que ces canailles de paysans apprennent que des galériens se sont évadés, ils sont comme des fous, à leur donner la chasse, pour avoir la prime.

GRIFFARD. — A quoi nous ont-ils reconnus pour galériens, avec ces épouvantails à moineaux décrochés dans leurs vignes, pour remplacer nos bonnets.

CARLONI. — Ils ont le flair! — Ici, nous sommes à l'abri et nous pouvons souffler un peu.

GRIFFARD. — Oui... depuis hier soir, que nous courons comme des dératés!... Heureusement, tu connais le pays.

CARLONI. — Oui, je suis de Nice, que tu vois d'ici! Tiens, cette ligne blanche! Et le vieux château!

GRIFFARD, regardant. — Alors, c'est le Var, cette rivière?

CARLONI. — Une fois de l'autre côté, sur les terres du duc de Savoie, nous n'avons plus rien à craindre! Tu n'y connais personne?

GRIFFARD. — Personne!... mais j'ai une sœur en Hollande, à qui j'écrirai pour avoir de l'argent.

Il s'assied sur une grosse racine de l'arbre. Pendant toute la scène, ils ne cessent pas d'être inquiets, l'œil et l'oreille au guet.

CARLONI. — Et nous brûlerons un fameux cierge à saint Laurent, mon patron, pour ce coup de vent qui a brisé notre galère sur les rochers des Moines et nous a permis de fuir! Au lieu de se jeter dans l'Estérel, les camarades auraient dû faire comme nous. C'est le chemin le plus court et le plus sûr!

GRIFFARD. — Oui; mais il faut traverser le Var!

CARLONI. — Dès qu'il fera nuit, ce qui ne tardera pas, mais les eaux sont basses! Tu vois tous ces petits îlots de sable. Il s'agit de nager de l'un à l'autre. Tu sais nager?

GRIFFARD. — Très bien!

CARLONI. — Moi, pas! Mais tu m'aideras! J'ai de la chance de m'être évadé avec toi! (Il s'assied sur une grosse pierre devant l'arbre.) Il y a longtemps que tu ramais?

GRIFFARD. — Depuis plus de deux ans!

CARLONI. — Moi, trois! — Qu'est-ce que tu as fait pour ça?

GRIFFARD. — Rien! — Affaire politique.

CARLONI. — Tu es curé?

GRIFFARD. — Non!...

CARLONI. — On t'appelait « *l'abbé* ».

GRIFFARD. — Abbé, oui, mais pas plus prêtre que les monsignors italiens! Abbé de cour! Professeur de philosophie et belles-lettres, histoire, latin, grec, et, de plus, gazetier.

CARLONI. — Et c'est pour ça qu'on t'a mis à la chaîne?...

GRIFFARD. — Pour opinions en désaccord avec celles de M. Louvois.

CARLONI, debout, inquiet, allant regarder vers la gauche, tout en parlant. — Bon! Il y a autre chose que tu ne veux pas dire.

GRIFFARD. — Il n'y a pas autre chose.

CARLONI. — Oh bien, moi, ils m'ont fourré là pour avoir tué, à Marseille, d'un coup de couteau, un imbécile qui me chicanait au jeu de boules. Et le plus drôle, c'est qu'en m'arrêtant sous mon nom de Carloni, ils ne savaient pas qu'on me cherchait déjà sous celui de Lafleur pour une affaire bien plus mauvaise!... la mort du duc de Savoie!... tu as dû entendre parler de ça!... toi qui es dans les gazettes?

GRIFFARD. — Oui! Il y a quatre ans! Le duc est mort subitement, empoisonné, disait-on.

CARLONI. — C'est ça! Celui qui a monté le coup était un nommé Chasteuil. (Il revient s'asseoir sur la pierre.) Ah! en voilà un qui en a eu, des aventures. Figure-toi qu'il était d'abord chevalier de Malte, et capitaine des gardes de M. le prince de Condé!... Puis, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, il se fait corsaire! Il est pris par les Barbaresques, vendu à Alger comme esclave! On le rachète, il vient à Marseille, où il entre dans les ordres, et le voilà prieur des carmes! Il introduit une jeunesse dans son couvent!... Elle est enceinte... ça l'embarrasse, il l'étrangle et l'enterre dans l'église...

GRIFFARD. — Oh!

CARLONI. — Il est pris, on va le pendre!... Au pied de la potence, il est délivré par son ami le capitaine de Vanens et quelques soldats! Ils se sauvent tous deux chez M. le duc de Savoie, qui fait Chasteuil capitaine de ses gardes de la Croix-Blanche et précepteur de ses fils. C'est alors que j'ai fait sa connaissance et que Chasteuil, avec l'aide de Vanens, de Cadejan, banquier à Paris, de M. de Bachimont, et de deux autres, familiers et amis de la duchesse, ont empoisonné M. le duc à la chasse...

GRIFFARD. — Et tu as travaillé à ça?...

CARLONI. — Avec eux, et bien payé!... Deux mille ducats en or fin, que je retrouverai à Paris, où je les ai cachés chez une dame de mes amies!

Il va pour se lever.

GRIFFARD, le retenant. — Et les autres, tes complices?

CARLONI. — Oh! les autres, pas de chance, Cadejan, Bachimont et Vanens, dénoncés, par qui?... On ne sait! Tous en prison!... Et Chasteuil est mort à Verceil, malheureusement!... car nous préparions un coup encore plus beau que celui-là... Pécaïre! que j'ai donc soif!

GRIFFARD. — Tu boiras peut-être plus que tu ne voudras, en traversant le Var.

CARLONI, debout. — Dans une heure! Trop long! J'ai cru entendre de ce côté (Indiquant la droite.) un bruit d'eau qui coule!... Il doit y avoir par là quelque ruisseau.

Il passe devant Griffard.

GRIFFARD, le retenant. — Si tu te montres!...

CARLONI. — Bah! ils sont loin!

Il remonte avec précaution vers le fond, à l'abri du gros olivier, jette un coup d'œil vers la gauche pour s'assurer qu'il n'est pas vu et gagne vivement la droite, au deuxième plan, où il disparaît.

GRIFFARD, seul, debout, le suivant des yeux. — C'est un abominable gredin! Et, si je m'écoutais, je lui brûlerais la politesse. Mais quoi! Un camarade de misère, d'évasion, de dangers!... qui m'a montré le bon chemin, et qui peut se noyer s'il traverse le Var, sans mon aide. Je ne peux pas faire ça... Je ne peux pas!... Mais de l'autre côté de l'eau et en sûreté!... Triple scélérat! avec quelle joie je te planterai là.

Carloni reparaît à droite, par le premier plan. Au moment où il va revenir à Griffard, un coup de feu part de la gauche. Il pousse un cri et tombe. Son chapeau de paille roule à terre.

CARLONI. — Bandit!... Il m'a tué!

GRIFFARD, courant à lui et le soutenant, puis l'entraînant à gauche, où Carloni tombe à terre, devant le caroubier. — Ah! malheureux!

CARLONI. — Ah! mon saint patron! Je suis mort!...

GRIFFARD, entr'ouvrant la chemise de Carloni. — Je ne vois rien!...

CARLONI. — Si!... Si!... Sur le côté, ça brûle dedans! Ah! Dieu, Dieu! Je souffre!... (Il geint.) Oh!

GRIFFARD, baissant la voix. — Ah! oui, ici!... Je vois! Allons, courage, courage!

Il déchire la chemise pour éponger le sang.

CARLONI. — Ah! pauvre, pauvre de moi!... Je ne pourrai plus courir... nager...

GRIFFARD. — Si... Si! Je te porterai!...

CARLONI. — Oh!...

GRIFFARD. — Tais-toi!... Je les entends! Tais-toi!

Il se blottit sous le caroubier contre Carloni, en étouffant ses cris avec la main. Trois paysans paraissent venant de la gauche, au fond, avec de mauvais fusils de chasse; ils regardent sur le sentier qui descend au Var; l'un d'eux s'avance sur le milieu de la scène, sans voir les deux hommes blottis sous le caroubier.

1er PAYSAN, au fond. — Je te dis qu'ils sont deux!

2e PAYSAN. — Un seul, je te dis, avec un chapeau de paille.

3e PAYSAN, sur la scène, ramassant le chapeau de paille, tombé à droite de la scène. — Qué lou va qui?

2e PAYSAN. — Pour sûr que je l'ai touché!

3e PAYSAN, indiquant la droite. — Il se sera sauvé par là, vers le Var. Prenez le sentier, vous autres!...

Il s'élance par le second plan, à droite. Les deux autres courent au fond et descendent le sentier.

GRIFFARD, se soulevant, et regardant, à Carloni. — Ils sont partis!...

CARLONI, se soulevant. — Ah!... moi aussi, je pars!... Je sens la mort qui me glace!

GRIFFARD. — Mais non!

CARLONI. — Si, si! Et en état de péché mortel!... sans confession!... Un pécheur tel que moi!... Soutiens-moi!...

J'étouffe!.. Et, vite, confesse-moi!... Donne-moi l'absolution!.. Vite! Vite!...

GRIFFARD. — Mais, je ne peux pas! Je ne suis pas un prêtre: je te l'ai dit!...

CARLONI. — Ah! misère de moi!... Je serai donc damné!... J'irai en enfer! Je ne veux pas! Je ne veux pas! Ah! sainte madone!... Priez pour moi, pauvre pécheur!... Je me repens!... Je me repens!... Ne me damnez pas!...

GRIFFARD. — Non! non!

CARLONI, essouffié. — Ah!... Ecoute!... Pour racheter mon âme, écoute!...

GRIFFARD. — Oui!

CARLONI, haletant. — Tu iras!... ô Dieu! que j'aie la force!... J'étouffe... Tu iras rue Beauregard... à Paris... près l'église Bonne-Nouvelle.

GRIFFARD. — Oui!

CARLONI. — Chez la Voisin, une devineresse bien connue!... l'amie de Vanens, Chasteuil et des autres!... Ma maîtresse!... C'est chez elle que j'ai caché dans le jardin, derrière un banc, mes ducats!.. mon trésor!... (Avec rage.) Ah! Christo-Santo!... mourir sans en profiter!... (Se reprenant. Il essaye de se relever pour se mettre à genoux, puis, se pendant au cou de Griffard, il tourne sur lui-même de façon à retomber étendu, la tête sur le genou gauche de Griffard.) Non! non! pardon, mon doux Sauveur!... Pardon!... Je me repens! Je me repens!... Alors, tu partageras avec elle, et vous ferez dire des messes tous les jours pour le rachat de mon âme!... Tu entends bien?

GRIFFARD. — Oui!

CARLONI, dont la voix s'affaiblit. — Pendant deux ans!... le temps de me tirer de l'enfer!... Et n'y manquez pas! Sans ça, vous viendrez m'y retrouver, misérables!... Des messes tous les jours!... tous les jours!

GRIFFARD. — Oui! oui!

CARLONI. — Je ne vois plus!... Je... Ah! pauvre... pauvre Carloni... C'est fini de toi!... Et sans confession!... Damné!... tu es damné!...

Il meurt. On entend les voix des paysans remontant le sentier.

GRIFFARD. — C'est fini! (Il dresse l'oreille.) Les voici!... Adieu, pauvre diable!

Il s'élance dehors par la gauche. Les paysans paraissent au fond; ils entrent en scène.

3e PAYSAN. — Où peut-il être, le capon?

2e PAYSAN. — Il sera tombé ici, près. (Apercevant le corps.) Té vé!

Ils courent au cadavre qu'ils entourent. L'un s'agenouille, tâte le cœur, puis soulève le bras qu'il laisse retomber.

1er PAYSAN. — Mort?

Ils se découvrent. Ils déposent leurs fusils à terre et s'apprêtent à emporter le cadavre.

3e PAYSAN. — Et l'autre?

2e PAYSAN. — Eh! il n'y a pas d'autre.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU : L'ABBÉ GRIFFARD

Au Châtelet, le cabinet de La Reynie. Au fond, on oblique à droite, grande fenêtre. Cheminée à droite, premier plan. Au fond, à gauche, pan coupé, porte d'entrée. Premier plan, porte du cabinet de Sagot. Grande table à droite. Fauteuils à droite et à gauche de la table. A gauche, petit canapé. Petite table derrière, et, à droite du canapé, une chaise.

Scène première

LA REYNIE, SAGOT, DESGREZ

La Reynie, assis dans le fauteuil à droite de la table, Desgrez, debout au-dessus de la table. Sagot, à gauche, vers la moitié de la scène.

LA REYNIE. — Vous avez, Desgrez, les rapports de la garde de nuit?

DESGREZ, les rapports à la main. — Oui, monsieur. Deux assassinats... L'un, rue de la Calandre... Le coupable est arrêté. (Il pose une première feuille sur la table.) L'autre, sur le Pont-Neuf... Un inconnu volé et jeté à l'eau par deux gardes du roi et un mousquetaire, qui ont pris la fuite. (Même jeu.) En outre, une femme violentée par des laquais qui se sont réfugiés à l'hôtel de Soissons: lieu d'asile.

Même jeu.

LA REYNIE. — C'est un abus criant, que ces lieux d'asile.

DESGREZ, parcourant des yeux un autre rapport. — A propos d'abus, monsieur le lieutenant général, la femme Gilbert, décrétée d'arrestation, à la requête de son mari, pour inconduite notoire, a été reconnue hier rue Saint-Antoine. Elle s'est réfugiée dans l'église Saint-Gervais, où elle s'est perdue dans la foule, à la faveur de son masque. (Il pose le rapport sur la table La Reynie les prend tous et les classe dans une chemise de dossier.) Le masque nous joue constamment de ces tours-là.

LA REYNIE. — Eh oui, c'est chose détestable que cette tolérance aux femmes de porter le masque dans la rue et même à l'église! Je compte en parler au roi. Continuez.

DESGREZ, lisant un nouveau rapport. — Les malfaiteurs persistent à éteindre les lanternes que monsieur le lieutenant général a fait poser dans les rues.

Même jeu.

LA REYNIE, serrant ce rapport avec les autres. — Naturellement. A Versailles, qui n'est pas éclairé, les attentats nocturnes sont plus fréquents qu'à Paris. — Est-ce tout?

DESGREZ. — Oui, monsieur.

Desgrez recule vers la fenêtre, cédant la place à Sagot qui vient prendre place au-dessus de la table.

LA REYNIE. — Et vous, Sagot?

SAGOT, deux papiers à la main. — Une lettre de M. le grand pénitencier de Notre-Dame, qui nous signale un fait digne d'attention. — Messieurs les confesseurs de Paris déclarent que, depuis quelque temps, ils sont effrayés du nombre de femmes qui s'accusent, au tribunal de la pénitence, d'avoir donné à leurs maris, des philtres, poudres ou autres drogues, devant entraîner la maladie ou la mort!...

LA REYNIE. — Le fait nous avait été déjà signalé...

SAGOT, après avoir posé la lettre sur la table. — Et, chose plus grave; on nous adresse de l'église Saint-Paul cet écrit (Il présente un petit papier en forme de billet.) trouvé dans un confessionnal et qui dénonce un projet d'empoisonnement de Sa Majesté (Mouvement de La Reynie et de Desgrez.) par les amis de M. Fouquet, qui désespèrent d'obtenir sa grâce, tant que vivra le roi.

LA REYNIE, prenant l'écrit qu'il lit. — Sans autre indication?

SAGOT. — Aucune.

LA REYNIE. — Voilà encore de la besogne pour vous, Desgrez!

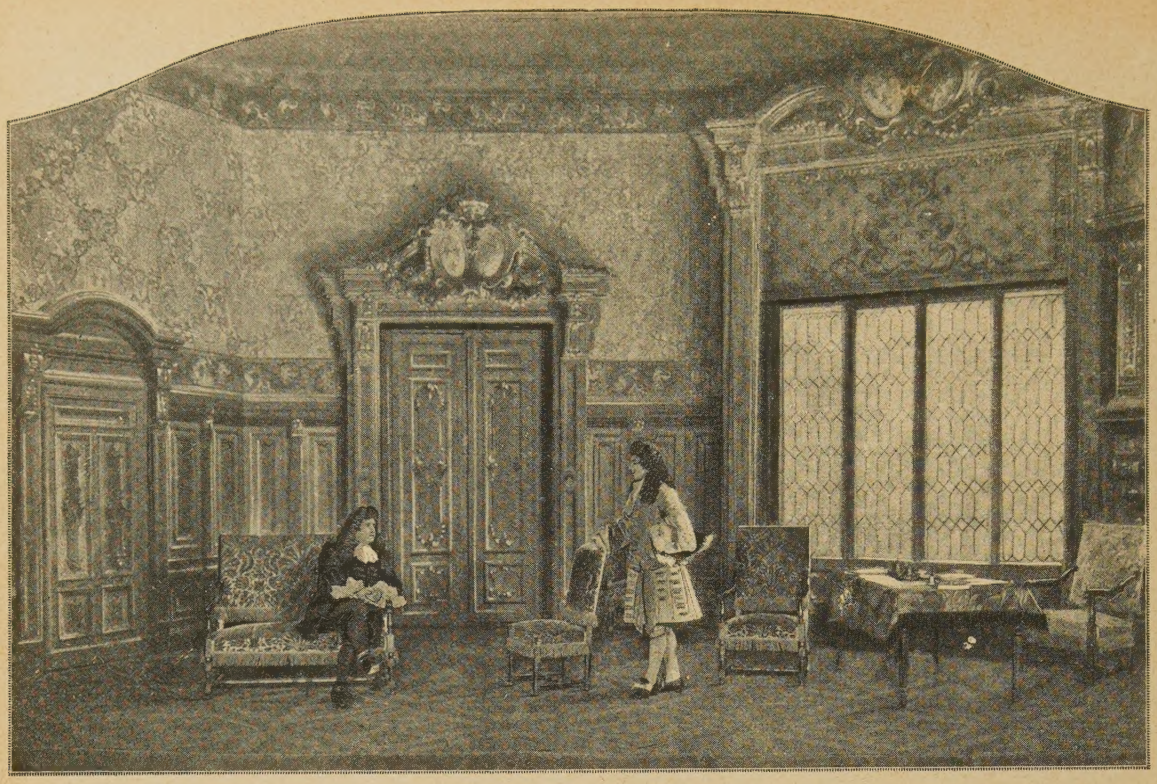
Il serre le billet dans un autre dossier.

DESGREZ. — On n'entend plus parler, monsieur, que de morts subites, inexplicables!... C'est pis qu'au temps de la Brinvilliers!

Scène II

LES MÊMES, UN HUISSIER

L'HUISSIER, annonçant. — Monsieur le chevalier de Tralage...



La Reynie. Hector.

Scène III. — La Reynie : « *Prenez un siège, que je vous réprimande.* »

La Reynie, l'interrompant et se levant. — Mon neveu? Qu'il entre!...

L'huissier remonte vers la porte ouverte et fait signe à Hector qui entre, puis il disparaît en fermant la porte.

Hector, entrant et saluant, tandis que Sagot gagne, derrière Hector, la gauche, pour entrer chez lui et que Desgrez sort par le fond. — Monsieur!

La Reynie. — Ne vous éloignez pas, Desgrez!

Scène III

LA REYNIE, HECTOR

La Reynie, allant à Hector en remontant la scène. — Au Châtelet, Hector, à cette heure? Vous êtes matinal. Vous venez de Saint-Germain?

Hector. — Non, monsieur! J'ai couché à Paris et en profite pour vous rendre mes devoirs...

La Reynie redescend et, passant devant Hector, gagne la gauche de la scène.

La Reynie. — Vous venez à point. J'ai à vous parler. Mais, d'abord, qu'est-ce que cette querelle, avant-hier, au jeu de la reine?

Hector. — Rien de sérieux. Nous jouions à quatre avec le marquis de Civry qui fraudait. Je lui dis. « Mais, monsieur, vous trichez! » Il me répond, du plus beau sang-froid: « C'est possible, monsieur, mais je n'aime pas qu'on me le dise. » Je me lève, salue, lui tourne le dos, et il continue la partie avec les deux autres...

La Reynie. — Qui se laissent piper?...

Hector, gaiement. — Oh! monsieur! Si l'on prenait garde à ces choses-là, on ne jouerait plus. Tout le monde triche, même à la table du roi, sous prétexte de rendre la pareille aux tricheurs. C'est tout au plus si M. de Grammont ne s'en vante pas.

La Reynie. — Et pas de suites à cette affaire?

Hector. — Aucune.

La Reynie. — Laissons cela et parlons de choses plus sérieuses... Prenez un siège, que je vous réprimande.

Hector prend la chaise à droite du petit canapé, et la descend à distance de La Reynie qui s'assied sur le canapé.

Hector, debout. — Moi, monsieur?

La Reynie. — Oui. Je vous ai tiré de notre province d'Auvergne, pour vous faire agréer, comme secrétaire, par Mme la marquise de Maintenon; à qui vous avez eu l'heur de plaire. Et, quand vous êtes sur le grand chemin des honneurs et de la fortune, vous vous avisez sottement de vous poser en soupirant — de qui? — de la favorite du jour, de Mlle de Fontanges. Marcher sur les brisées du roi!... Vous!... Avez-vous perdu l'esprit?

Hector, s'asseyant sur la chaise. — Oh! monsieur. Il faut en rabattre. Il est vrai que je me suis épris de Mlle de Fontanges, qui n'a pas découragé ma flamme...

La Reynie. — En vérité, monsieur le fat!

Hector. — Mais, je n'en suis qu'aux escarmouches, je vous assure.

La Reynie. — Parbleu! Mlle de Fontanges est jeune, évaporée, coquette. Elle se plaît à être courtisée par vous. Mais elle n'est pas femme à vous sacrifier le roi! Toutefois, c'est déjà trop que l'on puisse prendre au sérieux les soins que vous lui rendez!

Hector. — Permettez-moi, monsieur, de vous dire comment cette galanterie a pris naissance...

La Reynie. — Je le sais! — Vous avez connu, il y a trois ans, chez Mme de Soubise, une jeune fille, sa demoiselle suivante, Mlle d'Ormoize, que vous avez courtisée avec succès. Mlle d'Ormoize ayant quitté le service de la princesse pour celui de Mlle de Fontanges, comme demoiselle d'honneur, vous avez naturellement fréquenté chez sa nouvelle maîtresse et ses charmes vous ont séduit au point de désoler la pauvre d'Ormoize dont vous n'aviez triomphé qu'en lui promettant le mariage.

Hector. — Me ferez-vous un crime, monsieur, de la séduction d'une demoiselle d'honneur? Le roi nous en a assez donné l'exemple.

La Reynie. — Le roi est le roi, et ne promet pas d'épouser! C'est la promesse qui est blâmable...

Hector. — Oh! monsieur, les femmes savent bien ce qu'il en faut prendre, et n'y voient qu'un prétexte à justifier leur défaite.

La Reynie. — Si je suis bien informé, Mlle d'Ormoize n'était pas de celles-là, et passait pour une très honnête fille avant de vous connaître.

Hector. — En effet, monsieur; mais elle n'est pas née... C'est une provinciale, de petite bougeoisie, sans parents ni fortune, et qui n'a pour elle qu'une éduca-

tion parfaite, une très vive intelligence, de la beauté, de l'esprit, de la tendresse!...

LA REYNIE. — Eh bien, mais...

HECTOR. — Oh! monsieur, vous n'allez pas me contraindre à l'épouser...

LA REYNIE. — Non, puisqu'elle a eu la faiblesse de vous en dispenser. Mais, ce que j'exige, c'est que vous mettiez un terme à vos assiduités chez Mlle de Fontanges. Elles ont sûrement éveillé les soupçons d'une police plus vigilante que la mienne: celle des femmes qui la jalousent. Que Mme de Maintenon en soit avisée, vous voilà joli garçon. C'est votre congé et la ruine de toutes nos espérances. Tenez pour certain que, des trois femmes qui se disputent le cœur du roi, Mme de Maintenon est celle qui l'emportera!... Mme de Montespan est déjà le passé. Le roi est las de ses hauteurs, de ses exigences, de ses colères, de ses folles prodigalités pour la toilette, le jeu...

HECTOR. — Hier encore, au jeu de la reine, une perte de sept cent mille écus!...

LA REYNIE. — Le présent, Mlle de Fontanges, est bien précaire. Sa santé est déplorable. Le roi n'aime pas les malades, témoin Mlle de La Vallière, et la faveur de votre idole s'évanouira avec ses grâces, qui se fanent déjà! Tandis que Mme de Maintenon, elle, est bien portante, d'une robuste beauté qui défie les ans. C'est une sage, habile et prudente personne. Voyez le chemin parcouru, du jour où elle n'était que la veuve Scarron, gouvernante des enfants de France. Elle ne donne dans aucun travers de nos dames de la cour, dont elle me disait récemment: « Leur ignorance, leur grossièreté, leur paresse, leur gourmandise, leurs liqueurs, leur tabac!... tout cela est si opposé à mes goûts et à ma raison, que je ne puis les souffrir!... » Elle a fait connaître au roi une affection discrète et tendre, dont le charme est d'autant plus grand qu'elle ne lui a rien donné de plus. Vous êtes bien placé pour le savoir!...

HECTOR. — En effet, monsieur... Sa Majesté vient presque chaque jour causer avec elle, dans l'après-midi, pendant trois, quatre heures, sans mystère, et rien n'accuse une intimité plus complète.

LA REYNIE, se levant, ainsi qu'Hector. — Elle est l'avenir, vous dis-je!... Mlle de Fontanges éclipsée, la lutte sera entre Montespan-Vénus, et Pallas-Maintenon!... Et Pallas l'emportera, dès que l'âge du roi lui commandera la sagesse.

HECTOR. — Je le pense, monsieur.

Il reporte la chaise à droite du canapé.

LA REYNIE. — Attachez donc votre fortune à la sienne, mon cher enfant. Soyez en garde contre ce mauvais air de la cour qu'elle déteste. N'imitez pas ces jeunes libertins, qui font étalage de leurs vices, ni ceux qui leur donnent le masque d'une fausse dévotion... Soyez sage, circonspect et votre avenir est assuré...

HECTOR. — Voilà qui est dit, monsieur. Dès demain, je romps tout commerce de galanterie avec Mlle de Fontanges...

LA REYNIE. — A la bonne heure! — Quant à Mlle d'Ormoize...

HECTOR. — Vous serez content de moi, monsieur, mariage à part.

LA REYNIE. — Eh! Mme de Maintenon ne le verrait peut-être pas d'un si mauvais œil. Elle reconnaîtrait un peu Mlle d'Aubigné dans cette jeune fille! Nous en reparlerons! — Retournez-vous à Saint-Germain?

HECTOR. — Ce soir seulement, monsieur: je dîne chez M. le duc de Vendôme, avec la duchesse de Bouillon et Mme de Tingry, qui font partie pour aller tantôt chez une devineresse à la mode...

LA REYNIE. — Quel enfantillage!

HECTOR. — Elles s'ennuient! Vous verra-t-on, monsieur, demain soir, à Versailles, où il y a concert dans la grotte?...

L'huissier rentre et se place à droite de la porte.

LA REYNIE. — Assurément! — A demain, Hector!

Hector salue et sort.

Scène IV

LA REYNIE, L'HUISSIER

LA REYNIE, à l'huissier. — Qu'est-ce?

L'HUISSIER. — Un inconnu qui sollicite l'honneur d'être reçu par monsieur le lieutenant général...

LA REYNIE. — Son nom?...

L'HUISSIER. — Griffard!

LA REYNIE. — Qu'il s'adresse à M. Sagot!

L'HUISSIER. — Il insiste pour parler à monsieur le lieutenant général — à lui seul — ayant, dit-il, à révéler des faits de la plus haute importance.

LA REYNIE. — Quelle mine, ce personnage?

L'HUISSIER. — Assez bonne, monsieur. Figure ouverte.

LA REYNIE, devant le canapé. — Allons... qu'il entre!...

L'huissier remonte et fait signe à Griffard qui entre et se tient au fond de la scène, puis il sort et referme la porte.

Scène V

LA REYNIE, GRIFFARD

GRIFFARD, s'inclinant. — Je remercie monsieur le lieutenant général de l'honneur...

LA REYNIE. — Abrégeons, monsieur, je suis pressé. Vous avez, dites-vous, des révélations à me faire?

GRIFFARD. — Des plus intéressantes...

LA REYNIE. — Pardon! (Il s'assied sur la chaise, le bras sur le dossier, face au public et à demi tourné vers Griffard.) Mais, d'abord, à qui ai-je l'honneur de parler?...

GRIFFARD. — L'honneur est pour moi, monsieur... L'abbé Griffard, professeur de belles-lettres et philosophie! Mon nom ne doit pas vous être tout à fait inconnu...

LA REYNIE. — Griffard?... Oui, une vague idée!...

GRIFFARD. — Je suis abbé, d'ailleurs, sans la prêtrise.

LA REYNIE. — Je le vois... Abbé de cour!

GRIFFARD, confirmant. — Petit collet!... Mon père, riche marchand drapier, me destinait à l'Eglise! Et j'ai fait mes études, puis mon noviciat, chez les Pères Jésuites. Mais la vocation n'y était pas, oh! pas du tout!... A la mort de mon père, j'ai partagé son héritage avec ma sœur, mariée à un négociant d'Amsterdam, et j'ai mené si joyeuse vie qu'en cinq ans, le jeu et les femmes avaient tout dévoré! C'est alors que je fus agréé par monseigneur le prince de Conti, comme précepteur de ses fils, et qu'il me fit prendre le petit collet, dans l'espoir d'un bénéfice qu'il comptait obtenir pour moi de Sa Majesté! Malheureusement, Son Altesse était tombée dans une dévotion si exagérée qu'après avoir protégé Molière, elle ne me permettait plus d'aller applaudir ses œuvres! Je lui donnai congé, et, tout en vivotant de leçons de grec et de latin, je me suis mis à la solde des libraires et à celle de M. de Visé, pour fournir à son *Mercure Galant* des articles variés, et, de plus, ces énigmes ingénieuses et ces questions délicates à résoudre, qui font la joie des vieilles dames de province!... Par exemple: « Si les pleurs d'un amant marquent plus de tendresse que ses soupirs! » Et autres problèmes galants de même importance!...

LA REYNIE, qui pendant ce récit a eu quelques mouvements d'impatience. — Pardon. Mais ces révélations?

GRIFFARD. — J'y viens, monsieur, j'y suis. — Le 26 juin 1678, j'habitais alors la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Je sors de chez moi dans l'après-midi, pour aller me promener au Jardin du Roi; à mon retour, je trouve mon logis envahi par des policiers, M. Desgrez, en tête, qui, après avoir fouillé mes meubles et fait paquet de tous mes papiers, m'amènent ici même, où je n'ai pas l'heureuse fortune d'être interrogé par vous, monsieur, mais par un personnage atrabilaire et chafrogueux, qui me met sous les yeux le manuscrit où, pour mon agrément, je consignais les menus faits de la cour et de la ville

avec commentaires. Je ne renie pas mon œuvre, et sans autre enquête, dans les vingt-quatre heures, sur l'ordre exprès de M. le marquis de Louvois, je suis expédié à Toulon, pour y ramer pendant cinq ans sur les galères de Sa Majesté...

LA REYNIE, saisi. — Les galères?...

GRIFFARD, tranquillement. — J'en sors.

LA REYNIE. — Gracié?...

GRIFFARD. — Evadé!...

LA REYNIE. — Vous vous êtes sauvé du bagne?

GRIFFARD. — Ah! monsieur le lieutenant, je voudrais bien vous y voir.

LA REYNIE. — Plaît-il?

GRIFFARD. — Si vous étiez enchaîné à demi nu sur un banc, jour et nuit, sans autre lit pour dormir, glacé par le froid, trempé par la pluie, grillé par le soleil... nourri de pain noir et de fèves à l'huile rance, ramant sans arrêt des jours entiers, et, au moindre signe de défaillance, cinglé par le comite à grands coups de garcette sur les bras, les reins, et le visage, d'où ruisselle le sang!... Vous sortiriez avec joie de cet enfer...

LA REYNIE, se levant. — Où mon devoir est de vous renvoyer.

Il passe vivement devant Griffard et va à sa table.

GRIFFARD. — Sans m'entendre...?

Il descend à gauche.

LA REYNIE, sonnant. — Sachons plus exactement qui vous êtes! (A l'huissier qui paraît sur le seuil.) Dites à monsieur Sagot de m'apporter le dossier de l'abbé Griffard.

L'huissier se dirige vers la porte de gauche.

GRIFFARD, à l'huissier. — Honoré Griffard...

L'huissier entre chez Sagot.

LA REYNIE, à Griffard. — Et comment vous êtes-vous évadé?

GRIFFARD. — Ah! C'est bien par hasard... Notre galère, l'*Andromède*, faisait force de rames vers Antibes par un gros temps. Une fausse manœuvre nous jette sur les rochers des Moines, à la pointe de l'île Saint-Honorat. On nous débarque pour la remettre à flots. Malgré les mousquets braqués sur nous, une douzaine des nôtres, dont je suis, s'élance dans l'île, saute dans une embarcation des Moines et gagne la côte, où chacun tire de son côté; moi vers Nice, en laissant sur la route un camarade tué par les paysans, qui nous faisaient la chasse...

Scène VI

LES MÊMES, SAGOT, avec un dossier.

Sagot passe derrière le canapé et la petite table et va remettre le dossier à La Reynie.

LA REYNIE. — Voici le dossier. (Il le prend et lit sur la couverture.) Honoré Griffard, gazetier! Pour libelles, cinq ans de galères...

GRIFFARD, vivement. — Pour libelles!... Est-il indiscret, monsieur, de demander qui m'a dénoncé à la police comme auteur de libelles?...

LA REYNIE, remettant le dossier à Sagot. — Vous entendez, Sagot?

Il s'assied sur le fauteuil à gauche de la table.

SAGOT. — Vous même, monsieur l'abbé.

GRIFFARD. — Moi?...

SAGOT. — Par cette lettre!... (Il lui tend une lettre.) Que vous devez reconnaître.

GRIFFARD, la regardant. — Ah! oui... Je l'écrivais à ma sœur; mais je l'ai laissée inachevée et ne l'ai pas mise à la poste...

SAGOT. — Aussi, la poste n'y est-elle pour rien! (Il remet la lettre dans le dossier.) Le cas est plus piquant. Monsieur l'abbé écrivait sans doute devant sa fenêtre...

GRIFFARD. — Oui! Sur une petite table.

SAGOT. — Et monsieur l'abbé sera sorti?

GRIFFARD. — Oui.

SAGOT. — Sans prendre garde qu'entre la porte et la fenêtre ouverte, il établissait un courant d'air qui a fait voler la lettre...

GRIFFARD, vivement. — Dans la rue!...

SAGOT. — Où elle a été ramassée par un passant, qui l'a portée à M. le commissaire du quartier.

GRIFFARD. — L'animal!

SAGOT. — D'où, perquisition immédiate, découverte de ce manuscrit (Il prend le manuscrit dans le dossier, le montre de loin à Griffard, et le replace dans le dossier qu'il pose ensuite sur la table, en passant derrière le fauteuil de La Reynie.) et de lettres datées d'Amsterdam, qui ont donné à penser que monsieur l'abbé correspondait avec les gazettes de Hollande, hostiles à Sa Majesté!

GRIFFARD. — Jamais de la vie!

LA REYNIE, qui, pendant ce temps, a parcouru la lettre. — On a dû le croire. Donnez un siège à l'abbé, Sagot. Et retirez-vous.

Tandis que Griffard pose son chapeau sur la petite table derrière le canapé, Sagot avance la chaise du côté de La Reynie, à distance, et sort.

Scène VII

LA REYNIE, GRIFFARD

LA REYNIE, tendant la lettre à Griffard, sans se lever, après lui avoir fait signe de s'asseoir. — Monsieur Griffard, lisez tout haut, je vous prie, ce passage de votre lettre.

GRIFFARD, assis, lisant. — *En fait de nouvelles, ma chère, rien de bien intéressant, sinon que Mme de Montespan vient de donner à Sa Majesté un septième enfant qui, du vivant du mari, sera légitimé, comme les autres. Sa Majesté avait fait construire, à Clagny, pour la marquise, un délicieux petit château qu'elle a déclaré bon, tout au plus, pour une fille d'Opéra. On le transforme en un palais qui coûtera des millions. La nouvelle favorite, Mlle de Fontanges, ne sera, dit-on, qu'une étoile filante. Aussi faut-il voir le manège de toutes les beautés de la cour, pour briguer sa succession, sous les regards complaisants des parents et des maris! Telles sont les mœurs de ce pays-là! Quand M. de Montespan mena si grand train, à la nouvelle de sa disgrâce conjugale, son père s'écriait: « Bon, notre fortune est faite! » Et toute la cour faisait gorge chaude aux dépens de ce mari assez ridicule pour trouver mauvais que le roi eût distingué sa femme! Bref...*

LA REYNIE, l'interrompant. — C'est assez. (Il reprend la lettre.) Que pensez-vous de cela, monsieur l'abbé?

Il replace la lettre dans le dossier qu'il feuillette pendant ce qui suit.

GRIFFARD. — Mais, ce que vous en pensez vous-même, monsieur, si j'en crois certains gestes d'approbation...

LA REYNIE. — Mais du tout, du tout!... Ce que je saluais, au passage, c'est les phrases qui ont motivé votre condamnation!

GRIFFARD. — Ah! bien!...

LA REYNIE. — Trop rigoureuse, j'en conviens. Les galères!.. pour cinq ans!...

GRIFFARD. — Dites à perpétuité, monsieur! Quand on y est, on n'en sort plus. J'y ai vu des malheureux qui avaient fait leur temps depuis vingt-cinq, trente ans, et qui ramaient toujours. La mortalité y est telle que, pour combler les vides, M. Colbert nous envoyait des Turcs, des prisonniers de guerre, des vagabonds, des nègres, jusqu'à des Iroquois! On a même fait appel à des galériens volontaires... mais ça n'a pas réussi...

LA REYNIE, fermant le dossier. — Laissons le passé, monsieur Griffard; nous tâcherons de l'oublier, si vous ne venez pas me conter des sornettes!

GRIFFARD. — Je serais bien sot, monsieur, convenez-en, de venir ici, pour des sornettes, me jeter... dans la gueule du loup.

LA REYNIE. — En effet! Voyons donc ces fameuses révélations et le prix que vous en attendez!

GRIFFARD. — Oh! si modeste!...

LA REYNIE. — Mais encore?

GRIFFARD. — Pas même de quoi remplacer mes pauvres meubles et mes hardes, vendus au profit du roi,

ni ma montre, saisie par M. Desgrez, qui, depuis, l'a oubliée dans son gousset. Rien que ma libération du bagne et le droit d'aller et venir à la ville et à la cour en pleine sécurité!

LA REYNIE. — Ce n'est pas excessif.

GRIFFARD. — N'est-ce pas?

LA REYNIE. — C'est promis.

GRIFFARD. — Il ne faut pas vous dissimuler, monsieur le lieutenant général, que le rôle de policier, même volontaire et désintéressé, est très mal vu par les honnêtes gens! C'est un préjugé ridicule que je partage assez pour avoir pensé tout d'abord que je ferais bien mieux d'aller vivre en paix à Amsterdam et de laisser la police se débrouiller toute seule! Mais je n'étais pas content de moi. Ma conscience murmurait: « Si tu laisses ces gredins-là travailler en paix, tu te fais leur complice!

LA REYNIE. — Eh oui!... Mais de quels gredins parlez-vous, l'abbé? Au fait! Au fait!...

GRIFFARD, rapproche discrètement sa chaise du fauteuil de La Reynie. — Vous n'avez sûrement pas oublié, monsieur, cette phrase de la Brinvilliers à la question: « Si l'on me tue, j'en ferai mourir *d'autres;* ni son cri sur l'échafaud: « Je paye pour les *autres!...* les *autres!* » Ces mots-là ont dû sonner à vos oreilles toutes les fois qu'on a parlé d'empoisonnement, à tort ou à raison, à la mort de Madame, de M. le comte de Soissons, de M. de Lionne, et, plus récemment, avec raison, cette fois, pour la fin subite de M. le duc de Savoie.

LA REYNIE. — Avec raison? — Qui vous le fait croire?

GRIFFARD. — L'aveu de mon camarade d'évasion, Carloni, qui a trempé dans l'affaire. Celui qui a versé le poison, le chevalier de Chasteuil, est mort à Verceil. Vous tenez trois des complices: M. de Bachimont, le chevalier de Vanens, et le banquier Cadéjan, dont vous avez instruit le procès dans l'ombre, de peur d'éclairer trop vivement la figure de celle qui a tout commandé: la veuve!...

LA REYNIE, vivement. — Plus bas! Vous savez cela aussi?

GRIFFARD. — Vous voyez!...

LA REYNIE, de même, penché sur Griffard. — Continuez, l'abbé, continuez.

GRIFFARD, se raprochant encore discrètement de La Reynie. — Je ne vous apprends pas, monsieur, l'existence d'une confrérie secrète de malfaiteurs italiens, français, anglais, allemands, qui, à Londres, à Bruxelles, à Paris, à Turin, ont leur affidés, leurs espions, leurs banquiers, leurs fabriques et dépôts de substances nuisibles; des lieux de réunion, où ils se concertent sur les opérations fructueuses, soit à leur profit, soit sur commande? Vous prenez de temps à autre, par hasard, l'un de ces voyageurs en poisons; mais la bande vous échappe. Je vous offre peut-être le moyen de jeter sur elle un vaste coup de filet. Ce sera tout profit pour M. de Colbert, si en échange d'un galérien que je lui prends, je lui en donne au moins une centaine. Et de première qualité!

LA REYNIE. — Et comment?

GRIFFARD. — Je crois avoir découvert le quartier général de la cabale, une de ses fabriques des plus actives, de ses boutiques les mieux achalandées...

LA REYNIE, vivement. — Qui est?

GRIFFARD. — Doucement, monsieur... Je n'ai sur ce repaire que des indications assez vagues, et j'ai pu m'abuser sur les aveux un peu confus d'un moribond. N'effarouchons pas le gibier. Je suis en mesure d'en savoir plus par l'adresse que vous par la violence, en me faufilant dans un monde que je suis curieux de voir de près, pour compléter mes études sur les mœurs de mon temps. Dans vingt-quatre heures, je saurai à quoi m'en tenir: je pourrai vous dire: « Voici la caverne où l'on tue », et vous tirer ma révérence. Le reste sera votre affaire et celle de M. Desgrez.

LA REYNIE, debout. — Dont l'aide vous est nécessaire, n'est-ce pas?

GRIFFARD, de même, s'effaçant pour laisser remonter La Reynie. — Assurément.

LA REYNIE, passant au-dessus de la table pour aller sonner. — Il est là! Vous ne soupçonnez pas, monsieur Griffard, l'importance du service que vous nous rendez!... (L'huissier paraît.) Appelez Desgrez. (L'huissier sort. Il descend à droite de la table, prend, dans le dossier, le billet remis par Sagot.) N'avez-vous rien appris, concernant le roi?

GRIFFARD. — Rien.

LA REYNIE. — Eh bien, je suis avisé que sa vie est menacée... (Il lui tend le billet, par-dessus la table.) par les amis de M. Fouquet... Lisez!...

GRIFFARD, lisant, tandis que La Reynie remonte au-dessus de la table pour aller à Desgrez. — La vie du roi! Ah! mais non! Son gros dauphin de fils le ferait trop regretter.

Il gagne la droite en déposant le billet sur la table.

Scène VIII

LES MÊMES, DESGREZ

LA REYNIE. — Entrez, entrez, Desgrez!... (Lui indiquant l'abbé.) Une vieille connaissance!

DESGREZ, saluant. — Dites une pratique, monsieur! J'ai eu le plaisir d'arrêter monsieur, jadis, rue Saint-Louis-en-l'Ile.

GRIFFARD. — Et courtoisement, je le reconnais.

LA REYNIE, au fond, entre les deux qu'il domine. — Monsieur Griffard possède de précieux renseignements sur les malfaiteurs dont nous parlions avant son arrivée.

DESGREZ, gracieux. — Ah! monsieur est des leurs?

GRIFFARD, vivement. — Du tout. Quelle idée!

DESGREZ, de même — Alors, monsieur est des nôtres?

GRIFFARD. — Mais, non plus!

DESGREZ. — Pardon! Je croyais...

LA REYNIE. — Desgrez, vous suivrez à la lettre les instructions que vous donnera monsieur l'abbé.

Sur une invitation muette de La Reynie, Griffard passe devant lui pour aller à Desgrez.

GRIFFARD. — Je prie monsieur Desgrez de se trouver, avec ses hommes, demain matin, dimanche, à la porte Saint-Denis, à cette heure-ci! — Quelle heure avez-vous, monsieur Desgrez, à ma montre?...

DESGREZ, tirant la montre. — Celle-ci?

GRIFFARD. — Oui!...

DESGREZ. — Dix heures cinq, monsieur...

Il va pour remettre la montre dans sa poche.

LA REYNIE, après s'être assis dans le fauteuil à droite de la table. — Desgrez, restituez la montre à monsieur.

DESGREZ, s'exécutant. — Voilà!

GRIFFARD. — Vous la remontez?...

DESGREZ. — Tous les soirs!...

GRIFFARD. — Merci! — Donc, à dix heures, n'est-ce pas?

DESGREZ. — C'est tout?

GRIFFARD. — C'est tout. Si monsieur le lieutenant veut bien me congédier?...

Il s'avance vers la table pour s'adresser à La Reynie Desgrez en profite pour remonter vivement derrière lui.

LA REYNIE. — Allez, l'abbé, allez, et, au revoir!...

Tandis que Griffard va prendre son chapeau sur la petite table à gauche, Desgrez parle bas vivement à l'oreille de La Reynie. Sans se retourner, Griffard surprend le geste.

GRIFFARD. — Oh! non, inutile, monsieur, inutile.

LA REYNIE, surpris. — Quoi donc?

GRIFFARD, gagnant le milieu de la scène pour sortir. — Ce que propose là monsieur Desgrez... De me filer!

LA REYNIE, souriant. — Peste, Desgrez, monsieur l'abbé est de force. Il a l'oreille fine!

Griffard remonte vers la porte.

DESGREZ, à La Reynie, à mi-voix. — Et d'où sort-il, monsieur, cet homme-là?

LA REYNIE, de même. — Des galères!...

GRIFFARD, prêt à sortir, sur le seuil, saluant. — Evadé!...

DESGREZ, le saluant de loin. — Oh! alors... monsieur!...

RIDEAU

Voisin. Griffard.

SCÈNE VII. — Griffard : « *Je prépare un fameux coup !* »

ACTE II

LA DEVINERESSE

A Paris, rue Beauregard, chez la Voisin. — Grande pièce de rez-de-chaussée, toute tendue de tapisseries de Flandre, avec fleurs et oiseaux. Plafond à poutres apparentes. Au fond, à gauche en renfoncement, une petite antichambre, exhaussée de trois marches avec porte à gauche. A la suite, sur la droite faisant face au public... grande et haute fenêtre, rideaux de tapisseries et volets, et porte vitrée de même. Le tout occupant la plus grande partie du fond. A droite, deuxième plan, autre porte vitrée. Premier plan, cheminée. A gauche, premier plan, petite porte pleine ouvrant sur la scène avec un guichet et un gros verrou. Au deuxième plan, porte pleine à deux vantaux. Aspect bourgeois, riche et gai. A gauche, premier plan, une table, une chaise de chaque côté, une devant, et à droite, un peu éloigné de la table, un fauteuil. A droite, premier plan, un fauteuil et de chaque côté, une chaise. Au fond, contre la fenêtre, une banquette. Par les vitres des croisées et des portes on voit le jardin avec berceaux et parterres à la Française, tables rustiques, bancs, tabourets, deux chaises à porteurs, il est bordé par une balustrade sur le boulevard Saint-Denis. Au delà, maisons, jardins du faubourg, et, tout au fond, la campagne vers la Chapelle et Saint-Denis. Groupes à gauche ; à droite ; hommes et femmes, assis, debout, causant.

Scène première

GUIBOURG, Mme LAMPERIER, Mme DE FEUARDENT, LE GALLOIS, POMMEYRAC, D'ESTREES, LESAGE, MARGOT.

Mme Lampérier et Mme de Feuardent sont assises à droite et causent avec d'Estrées, debout. Le Gallois debout. Au fond, Guibourg, debout, le dos tourné à la salle, et Lesage causent avec deux bourgeoises assises sur la banquette de gauche. Autour de la table, groupe de femmes causant tout bas. Dans le jardin quatre groupes. Margot se tient debout devant la porte de la deuxième chambre, à gauche, qui est celle où la Voisin donne ses consultations.

Mme LAMPÉRIER. — Belle cérémonie, n'est-ce pas?

Mme DE FEUARDENT. — Naturellement. Toute la cour était là!

LE GALLOIS. — Vous parlez du mariage?...

Mme DE FEUARDENT. — De Mlle Colbert et du neveu de Mme de Montespan, le petit de Vivonne.

Mme LAMPÉRIER. — Quelle toilette, la mariée?...

Mme DE FEUARDENT. — Tout en velours noir, semé de pierreries. Après le dîner chez M. Colbert, on a conduit à Paris les jeunes époux, qu'on a séparés, vu leur âge — le marié a quinze ans et la mariée treize!...

D'ESTRÉES. — Elle nous fait un peu droguer, la devineresse.

Mme LAMPÉRIER. — Il vaut toujours mieux se faire inscrire à l'avance.

LE GALLOIS. — Vous l'avez déjà consultée?

Mme LAMPÉRIER. — Oui, pour un cocher.

D'ESTRÉES. — Elle se mêle aussi?...

Mme LAMPÉRIER. — De tout!... Mariage, naissances, procès, emprunts. Il n'y a pas comme elle, pour vous fournir de bons domestiques.

POMMEYRAC, qui vient de descendre du fond. — Qui la renseignent.

Mme DE FEUARDENT. — Oh! vous raillez tout, vous. Qu'est-ce que vous venez faire chez la Voisin?

POMMEYRAC. — Je viens voir jusqu'où peut aller la crédulité humaine.

Mme LAMPÉRIER. — Consultez-la; vous serez ébahi!

D'ESTRÉES, indiquant Guibourg. — Pardon. Qu'est-ce

que ce gros gaillard, là-bas, tête nue et cheveux gris?

Mme DE FEUARDENT. — C'est l'abbé Guibourg, un familier du logis, (Lesage descend un moment vers le groupe de gauche, puis remonte.) comme l'autre, en perruque rousse qui descend : M. Lesage, astrologue.

POMMEYRAC. — Et nécromancien.

Mme DE FEUARDENT. — Vous riez: mais ça n'empêche pas qu'il est en bons termes avec les sibylles.

D'ESTRÉES. — Les sibylles antiques?

Mme DE FEUARDENT. — Oui.

D'ESTRÉES. — Les mêmes?

Mmes DE FEUARDENT et LAMPÉRIER. — Les mêmes!

Mme DE FEUARDENT. — Ainsi, vous leur demandez par lettre ce que vous souhaitez. Lesage cachette la lettre, la brûle sous vos yeux.

Mme LAMPÉRIER. — Et vous la retrouvez chez vous le lendemain.

Mme DE FEUARDENT. — Avec la réponse des sibylles.

Lesage remonte et sort avec Guibourg par le jardin.

D'ESTRÉES, à Pommeyrac. — Tu crois ça, toi?

POMMEYRAC. — Parbleu, il l'escamote.

Deux dames sortent de la chambre deuxième plan à gauche; donnent la pièce à Margot, traversent la scène au fond, et sortent par la porte de droite.

LE GALLOIS. — Dites donc, vous ne trouvez pas que ça sent un peu le roussi, chez la Voisin?

Mme DE FEUARDENT, elle se lève. — Oh! Elle est au mieux avec le curé de Bonne-Nouvelle, sa paroisse, et avec l'abbé de Sainte-Amour, recteur de l'Université.

Elle se dirige ainsi que Mme Lampérier vers la porte d'où viennent de sortir les clientes dans l'espoir de les remplacer, d'Estrées, Le Gallois et Pommeyrac les suivent.

Mme LAMPÉRIER. — Un saint homme!...

Scène II

LES MÊMES, MARGUERITE VOISIN
sortant de la chambre de sa mère.

MARGUERITE. — Mesdames, messieurs, ma mère vous prie de l'excuser. Elle ne recevra plus personne!

Protestations générales. Le groupe de gauche s'est levé et remonte. Tous les clients et clientes sont debout, tournés vers Marguerite.

LE GALLOIS. — Je suis là depuis une heure!

TOUS. — Et nous donc!

Mme LAMPÉRIER. — Il ne fallait pas nous faire attendre.

Mme DE FEUARDENT. — C'est indécent!

Approbations, etc.

MARGUERITE. — Maman le déplore autant que vous, mais elle est fatiguée, et n'a plus tout son pouvoir. Si ces dames veulent bien passer sur la terrasse. On leur offrira des rafraîchissements.

POMMEYRAC. — Les dames seules?

Rires.

MARGUERITE. — Les messieurs aussi!...

TOUS, remontant en jacassant pour sortir par la porte du fond. — A la bonne heure! Ah! bien!... etc.

Mme DE FEUARDENT, à Marguerite en lui glissant de l'argent, à mi-voix. — Faites-moi passer, demain, dans les premières!

Mme LAMPÉRIER, même jeu. — Moi aussi!...

Tous remontent, murmures de conversation et de voix confuses. On les voit tous sur la terrasse, assis ou debout, près des tables, deux laquais, en livrée, apportent des liqueurs, du vin, des fruits, des gâteaux.

MARGUERITE, à Margot. — Tire les rideaux. (Margot tire tous les rideaux du fond d'abord, de la porte et de la fenêtre, puis ceux de droite. On ne voit plus rien à l'extérieur. Quand c'est fait, Marguerie, sur le seuil de la chambre, dit à sa mère :) Tu peux entrer.

Scène III

LES MÊMES, VOISIN

VOISIN, sur le seuil. — Détalés?

MARGUERITE. — Tous!

Voisin entre. Elle a sur sa robe de velours vert d'eau, glacé d'argent, un manteau de velours cramoisi semé d'aigles d'or à deux têtes — doublé de fourrures, des souliers de même couleur que le manteau, brodés de même. Sur la tête un diadème d'or. A la main, une baguette d'or, comme les fées. Elle descend à gauche de la table, en fait le tour, et remonte à sa droite pour aller au-dessus se débarrasser de ses ajustements avec l'aide des deux filles.

MARGUERITE. — Ils grognent, tu sais!

VOISIN, elle dépose sa baguette sur la table à gauche, s'essuyant le front. — Bon! bon!... Qu'ils grognent! Si on ne les faisait pas attendre, ils ne reviendraient plus!... Ouf! Otez-moi ça, j'étouffe. (Elle ôte son diadème. Margot et Marguerite détachent le manteau que Margot emporte avec le diadème et la baguette d'or dans la chambre; à Margot.) Donne-moi du petit vin d'Anjou, Margot.

MARGOT. — Oui, madame.

VOISIN, à Marguerite. — Tu leur a donné de quoi boire?

MARGUERITE, à gauche de la table. — Oui! Des liqueurs surtout. Elles n'aiment que ça! Voilà la liste de ceux et celles qui sont venus et repartis!

Voisin s'assied sur la chaise à droite de la table et regarde la liste, tandis que Margot entre, avec une bouteille de vin qu'elle débouche, et deux verres sur un plateau qu'elle pose sur la table.

VOISIN, lisant. — « Le comte de Clermont-Lodève ».

MARGUERITE. — Il reviendra demain...

Elle verse à boire à sa mère.

VOISIN. — Oh! tous les jours, et il en veut trop à la fois, celui-là. La mort de son frère et l'amour de sa belle-sœur!... (Lisant.) « Un Toulousain?... »

MARGUERITE. — Qui n'a pas voulu dire son nom. Il veut faire nouer l'aiguillette à l'amant de sa femme.

VOISIN. — « Madame de Poulaillon... »

MARGUERITE. — Elle n'a fait qu'entrer et sortir, pour me dire : « C'est fait! »

VOISIN. — Son mari?...

MARGUERITE. — Oui! — Elle est radieuse. Elle viendra demain s'acquitter...

VOISIN. — Je l'espère bien! (Lisant.) Madame Ferrez. (On entend une sonnerie dehors, à gauche.) On sonne!

MARGUERITE. — Chez la brodeuse!

Elle va à la petite porte premier plan, à gauche.

VOISIN. — C'est une amie!... Regarde.

MARGUERITE, après avoir regardé par le guichet. — Mlle Desœillets!...

VOISIN. — Qu'elle entre...

Marguerite tire le verrou et ouvre la porte.

Scène IV

VOISIN, DESŒILLETS, MARGOT

DESŒILLETS, sur le seuil. — Seule?

VOISIN. — Seule. (A Margot.) Garde bien les portes. (Allant à Desœillets qui entre et remonte un peu au-dessus de la table, où elle se débarrasse de son capuchon qu'elle pose sur la table.) La marquise vous envoie?

DESŒILLETS. — Elle fait mieux. Elle vient. (Elle redescend, tout en parlant, et s'assied sur la chaise à gauche. — J'ai pris les devants pour t'avertir. Elle arrive de Saint-Germain dans une demi-heure et fait arrêter son carrosse à l'église Bonne-Nouvelle, où je l'attends. Nous en sortons par la rue Beauregard, pour entrer ici par la boutique de la brodeuse, comme les autres fois. Je l'y laisse et vais à des achats, dans le quartier; après quoi, je reviens la prendre par le même chemin, pour aller coucher à Versailles.

VOISIN. — Vous êtes sûres de n'avoir pas été suivies?

DESŒILLETS. — Non! « Autrefois, disait madame, je n'allais pas à Paris que le roi ne s'inquiétât des motifs de ce voyage! A présent, il s'en soucie bien. »

VOISIN. — Vous en êtes là?

Elle s'assied sur la chaise à droite de la table.

DESŒILLETS. — Nous en sommes là. Il y a eu hier une

grosse querelle entre le roi et la marquise, à propos de la Fontanges. C'est pour cela qu'elle veut recourir à ton aide, comme elle a fait dans toutes les grandes crises.

VOISIN. — Et, avec succès, je m'en vante.

DESŒILLETS. — Autre chose qui a son importance. Sur le boulevard, ma voiture a devancé une chaise à porteurs, où j'ai reconnu, sans qu'elle m'ait vue, une personne qui doit venir chez toi et qu'il ne faut pas éconduire... Préviens Margot.

VOISIN, à Margot qui est au fond. — Margot! (Margot descend. A Desœillets.) A quoi la reconnaître?

DESŒILLETS. — A son mantelet de soie rose, brodé de vert.

VOISIN, à Margot. — Tu entends! Tu recevras cette personne. Elle seule.

MARGOT. — Bien, madame.

Elle remonte.

VOISIN, à Desœillets. — Qui est-ce?

DESŒILLETS. — C'est Mlle d'Ormoize, une fille d'honneur de la Fontanges.

VOISIN. — Ah bien!

DESŒILLETS. — Avant-hier, sur la terrasse du château, c'était à qui vanterait ton savoir: « Présent, passé, avenir, disait-on, elle sait tout! » Et chacun citait des exemples. La d'Ormoize écoutait tristement, à l'écart, et enfin a demandé timidement et à voix basse à Mlle de Tressan où et quand on pouvait te voir... Dans quel but? je le devine. Chez Mme de Soubise, elle s'en est laissé conter par le chevalier de Tralage, secrétaire de la Maintenon. Depuis, elle est entrée au service de la Fontanges; et son galant s'est épris de cette roussotte, — qui a peut-être comblé ses vœux.

VOISIN. — Ah! ah!

DESŒILLETS. — Mais cela, on l'ignore. D'Ormoize, dont la tristesse est trop visible, sait assurément à quoi s'en tenir. Si elle vient te consulter, comme je pense...

VOISIN. — Je la fais jaser...

DESŒILLETS. — Juge quel avantage nous donnerait sur notre rivale la preuve d'une infidélité au roi.

VOISIN. — Et pourquoi ne pas faire mieux, et ne pas nous servir de cette fille, sans qu'elle s'en doute, pour nous délivrer une bonne fois de la Fontanges?

DESŒILLETS, se levant. — Ah! j'y ai bien pensé. Mais madame ne veut pas recourir à ces moyens-là. Les élixirs, les poudres, les philtres, oui... mais les drogues... à la Brinvilliers... non!

Elle reprend son capuchon que Voisin l'aide à remettre sur sa tête.

VOISIN. — On n'a pas besoin de la consulter.

DESŒILLETS. — Confesse toujours la petite. Nous verrons après... Je me sauve.

Elle ouvre la porte par où elle est entrée et sort.

VOISIN. — A tout à l'heure.

DESŒILLETS, dehors. — Oui!

La Voisin ferme la porte et tire le verrou.

Scène V

VOISIN, SOLANGE, MARGOT

Au moment où sort Desœillets, arrive un groupe de trois personnes et Solange, par la porte de droite.

MARGOT, allant vivement barrer le chemin aux arrivants et laissant descendre Solange. — Mesdames, il est trop tard! Madame a condamné sa porte.

VOISIN, se retournant et apercevant Solange. — C'est elle!... (Tandis que Margot repousse doucement les visiteurs et ferme la porte sur eux, Voisin va droit à la jeune fille qui est descendue à l'extrême droite de la scène.. — Vous désirez, madame?

SOLANGE, timidement. — J'aurais voulu parler à Mme Voisin.

VOISIN, doucement. — C'est moi... Mais je ne reçois plus à cette heure.

SOLANGE. — Pardon!... Je reviendrai, madame.

Elle fait un pas pour remonter

VOISIN, aimablement, lui indiquant la chaise à droite du fauteuil. — Oh! mon Dieu, puisque vous êtes là...

SOLANGE. — Je vous remercie, madame. J'ai entendu faire un si grand éloge de votre savoir.

VOISIN, la faisant asseoir sur la chaise. — Asseyez-vous, mon enfant, et contez-moi votre peine... Car nous avons du chagrin, n'est-ce pas... un grand chagrin?

SOLANGE, très émue. — Ah Dieu!... plus que je n'en puis porter!

VOISIN, prenant la main de Solange et la regardant. — Oui, cette main-là... Oh! comme vous tremblez... Cette main-là indique une grande, grande déception... une peine de cœur, n'est-ce pas?

SOLANGE. — Oui... Oh! oui, c'est cela!

VOISIN, même jeu. — Vous voulez savoir s'il vous reste encore quelque espoir?...

SOLANGE. — Oui...

VOISIN, même jeu. — Nous allons voir... (Elle s'assied près de Solange sur le fauteuil.) l'autre main, s'il vous plaît! (Elle prend l'autre main.) et regardez-moi... les yeux dans les yeux!... Ah! qu'ils ont pleuré, ces yeux-là!... Oui!... j'y lis comme dans un miroir... Un amoureux, n'est-ce pas... joli homme... oui!... A la cour... Ah! pauvrette, qu'est-ce que je vois... oui!... vous avez eu pour lui des bontés!... Oh! trop... trop de bontés!...

Solange répond du geste en essuyant ses yeux.

SOLANGE. — Dites-moi la vérité!... Madame!... dites! je veux savoir!... C'est fini, n'est ce pas?... bien fini?... Il ne m'aime plus?...

VOISIN. — Attendez!... pas si vite!... (Elle regarde les deux mains.) Eh! mon Dieu... cette ligne-là... Le lien n'est pas rompu tout à fait...

SOLANGE, vivement. — Ah!... Il m'aime encore un peu... un peu?

VOISIN. — Mais oui!... Seulement... Ah!.. voici entre vous... une femme!... Oh! les drôles de cheveux!... Ils sont rouges...

SOLANGE. — Presque...

VOISIN, même jeu. — Une coquette!... Oh! bien dangereuse... Oh! qu'elle est donc coquette! Elle a pourtant une situation qu'elle ne devrait pas compromettre!... Mais qui l'éblouit... lui! Une si grande dame...

SOLANGE. — Et si jolie, si fêtée, si adulée... Entre elle et une pauvre fille comme moi... il ne peut pas hésiter... Tous les jours, je sens qu'il se détache de moi un peu plus, et moi je l'aime plus que jamais... Je fais semblant de ne rien voir... Je lui cache mon chagrin... c'est une lâcheté!... je le sais bien ; mais j'ai si peur qu'il ne profite de mes reproches pour m'abandonner tout à fait... J'aime mieux faire celle qui ne sait rien, pour le retenir encore un peu — le plus longtemps possible — car après... Ah! Dieu... Qu'est-ce que je deviendrais!... (Elle fond en larmes) Je suis si... si malheureuse!...

VOISIN. — Pauvre chatte! Il ne faut pas désespérer comme ça: rien n'est perdu!...

SOLANGE. — Oh!... il y a un peu d'espoir... dites!... Il me reviendrait...

VOISIN. — D'abord, il faut savoir ce que je ne vois pas très bien.

SOLANGE. — Quoi donc?

VOISIN. — S'il a tout obtenu d'elle?

SOLANGE, vivement. — Oh! cela, non!

VOISIN. — Vous croyez?

SOLANGE. — Oh!... Oui! oui!... je m'en serais bien aperçue.

VOISIN. — Qui sait?...

SOLANGE. — Oh! quand on aime on ne s'y trompe pas!

VOISIN. — Alors, il faut lutter, ma chère enfant... Et pour cela, j'ai des secrets admirables...

SOLANGE. — Ah!

VOISIN. — Un surtout, qui peut le détacher de cette femme et vous le ramener plus tendre que jamais.

SOLANGE. — Ah! Dieu, si c'était possible!... Qu'est-ce que c'est, madame, dites!...

VOISIN. — C'est une poudre!

SOLANGE. — Une poudre?

VOISIN. — Oui! pour l'amour!... Une poudre qu'il faudra en secret mêler à quelque breuvage... pour votre maîtresse.

SOLANGE. — Oh! si cela allait lui faire du mal!

VOISIN. — Aucun danger!

SOLANGE. — Oh! non! non!... Oh! je ne ferai pas cela!

VOISIN. — Mais...

SOLANGE. — Non!... Je n'oserais pas... Pour moi, je le risquerais bien, mais pour elle...

VOISIN. — Pourtant...

SOLANGE. — Non, donnez-moi quelque chose... à moi...

VOISIN. — Ça n'agirait pas sur elle!

SOLANGE. — Alors, madame, un autre moyen!

VOISIN. — Il n'y a que celui-là pour agir sur sa volonté.

SOLANGE. — C'est que... agir sur sa volonté par ces moyens-là... cela ne doit pas être permis.

VOISIN. — Mais si!...

SOLANGE. — Oh! non! j'en suis sûre!... C'est de la magie, ça, voyez-vous!... C'est comme les sorts qu'on jette à quelqu'un... Ce n'est pas chrétien.

VOISIN, se levant. — Oh! bien, ma chère, si vous en êtes-là!...

Elle gagne le milieu de la scene.

SOLANGE, debout, la suivant. — Comprenez bien...

VOISIN. — Non! non, n'en parlons plus...

SOLANGE. — Oh! oui, j'aime mieux patienter, attendre, souffrir encore...

VOISIN. — C'est ça... Attendons!... Et souffrons!

SOLANGE. — Pardonnez-moi... Je vous fâche!... Qu'est-ce que je vous dois, madame?

VOISIN. — Rien!... pour l'instant... seulement, quand vous reviendrez!...

SOLANGE. — Oh! jamais!... Adieu, madame. (Elle se tourne vers la droite pour sortir, puis s'arrête subitement à la vue d'Hector dans le jardin.) Oh! quelqu'un que je veux éviter et qui m'a vue.

Elle vient vivement vers la gauche, au-dessus de la table.

VOISIN, tirant le verrou et ouvrant la petite porte. — Sortez par là!

SOLANGE. — Merci, madame, merci... Adieu, madame, adieu!

Elle sort.

VOISIN. — Non! Au revoir!

Voisin ferme la porte et tire le verrou. Au même instant la porte de droite s'ouvre et Hector entre vivement en scène, écartant du geste Margot. Il est suivi du duc de Vendôme, de la duchesse de Bouillon, de la princesse de Tingry et de M. de Cessac.

MARGOT, cherchant à leur barrer le passage. — Mesdames, messieurs, on n'entre pas!

Scène VI

VOISIN, MARGOT, HECTOR, DUC DE VENDOME, PRINCESSE DE TINGRY, LA DUCHESSE DE BOUILLON, M. DE CESSAC, puis LESAGE.

HECTOR, allant vivement à Voisin qui remonte la scène. — Madame!... Mesdames la duchesse de Bouillon, de Tingry, M. le duc de Vendôme, M. de Cessac et votre serviteur désirent vous consulter.

VOISIN. — Trop tard, monsieur, à cette heure, je ne suis plus bonne à rien!... Je vais prier ces dames de m'excuser.

Elle se dirige vers les nouveaux venus, en passant au-devant d'Hector.

HECTOR, l'arrêtant à mi-chemin. — Un mot, pardon!... La personne qui vient de sortir... (Il indique la petite porte.) n'est-ce pas Mlle d'Ormoize?

VOISIN. — Je ne sais pas, monsieur ; elle n'a pas dit son nom.

Elle remonte avec les nouveaux venus, avec qui elle cause au fond.

HECTOR, à Cessac qui, pendant ce qui précède, est descendu à droite et qui vient à lui. — Cessac, c'est bien d'Ormoize, n'est-ce pas?

Il indique la petite porte.

DE CESSAC. — Il m'a semblé!...

HECTOR, à lui-même. — Que vient-elle faire ici?

DE CESSAC. — Elle vient se faire dire la bonne aventure.

HECTOR. — Et toi, je le parie... demander de gagner, au jeu, à coup sûr...

DE CESSAC, apercevant Lesage qui sort de la chambre de la Voisin, son chapeau sous le bras, et va pour traverser la scène, tandis que Voisin congédie doucement son monde et le suit dans le jardin. — Tu l'as dit!... et voici mon homme... (Il se campe devant Lesage.) Ah! ah! monsieur le fripon!... C'est à vous que j'ai affaire!

LESAGE, saluant. — Monsieur, vous me comblez!...

DE CESSAC. — Vous me reconnaissez, je pense?

LESAGE, saluant. — Quand on a eu l'honneur de voir monsieur.

DE CESSAC. — C'est moi qui vous ai demandé, l'autre semaine, un secret pour toujours gagner au jeu.

LESAGE. — Parfaitement, monsieur.

DE CESSAC. — Vous m'avez déclaré que, si vous possédiez un tel secret, vous le garderiez pour vous.

HECTOR, riant. — Parbleu!...

DE CESSAC. — Un charlatan seul, m'avez-vous dit, pourrait se vanter de le connaître. Mais à défaut, avez-vous ajouté, je puis pour cinquante pistoles, vous en céder une, baptisée par moi, qui, toutes les fois que vous l'aurez perdue, reviendra d'elle-même dans votre poche!

HECTOR. — Oh! oh!

LESAGE, à de Cessac. — Oui, monsieur!... C'est la *Pistole volante!*

DE CESSAC. — Eh bien, je vous l'ai achetée, la *Pistole volante*... je l'ai perdue hier et je l'attends encore!

LESAGE. — Elle n'est pas revenue?

DE CESSAC. — Non, monsieur! Non.

LESAGE. — C'est bien étonnant!... Il faut qu'il y ait là quelque raison... Ah! j'y suis!... Ne sommes-nous pas au premier quartier de la lune?

DE CESSAC. — Je ne sais.

HECTOR. — Oui!

LESAGE. — Voilà!... tout s'explique. Elle ne peut revenir qu'à la pleine lune.

DE CESSAC. — Ah!

HECTOR. — Ne vous l'ai-je pas dit?

DE CESSAC. — Non.

LESAGE. — Un oubli!... A la pleine lune, monsieur, à la pleine lune!... Pas avant!

Il salue, remonte, et sort par le fond en soulevant le rideau.

DE CESSAC, à Hector, qui rit. — Tu ne crois pas?

HECTOR. — A sa *Pistole volante*... non! Mais à tes pistoles volées... oui.

Ils sortent par la droite. Au même instant, Griffard paraît à la porte du fond que Lesage a laissée ouverte et entre, en écartant le rideau

Scène VII

GRIFFARD, MARGUERITE, puis la VOISIN

MARGUERITE, courant à Griffard pour l'empêcher d'entrer. — Eh! Monsieur!... Monsieur!... Maman ne reçoit plus!...

GRIFFARD, l'écartant du geste, descendant, et lui pinçant le menton. — Elle est gentille, cette petite. Vous allez voir, ma mie, qu'elle me recevra, moi.

MARGUERITE, même jeu. — Mais, monsieur...

GRIFFARD, à mi-voix. — Je viens pour un héritage!...

MARGUERITE. — A vous?...

GRIFFARD. — A elle!...

MARGUERITE. — Un héritage!... oh! alors!... Eh! maman! maman!...

Elle court dans le jardin, vers sa mère.

GRIFFARD, descendu à l'avant-scène, en regardant le logis. — Il ne sent pas le fagot, cet antre de sorcière. Pas même un hibou empaillé.

VOISIN, rentrant avec Margot et sa fille. — Un héritage?

MARGUERITE. — Oui.

VOISIN, voyant Griffard. — Un abbé!... Je comprends... le legs d'un mourant!... Tout le monde est parti... Tirez les rideaux... (Marguerite et Margot tirent les rideaux, puis sortent par la chambre de la Voisin. On voit au dehors le jardin vide et la campagne éclairée par le soleil couchant. Voisin va vivement à Griffard.) Ah! monsieur l'abbé!... Asseyez-vous donc, je vous en prie... (Elle lui indique le fauteuil.) Et dites-moi vite de qui j'hérite?...

GRIFFARD, souriant, sans s'asseoir. — Mais, chère madame, vous le savez aussi bien que moi!...

VOISIN. — Mais non!

GRIFFARD. — Vous vous moquez... Une devineresse qui lit couramment dans le miroir, le café, la main!

VOISIN. — Oui, mais...

GRIFFARD, tendant sa main. — Allons! allons, lisez là, bien vite, qui je suis, d'où je viens et pour quelle affaire...

VOISIN. — Impossible!... Du moment que cela me concerne, je perds tout mon pouvoir.

GRIFFARD, riant. — Friponne!...

VOISIN, saisie. — Vous dites...

GRIFFARD, lui pinçant l'oreille. — Friponne!... Rondelette, d'ailleurs, et appétissante... Carloni me l'avait bien dit...

VOISIN. — Carloni?...

GRIFFARD, mystérieusement. — C'est de lui, l'héritage...

VOISIN. — Mort?...

GRIFFARD. — Dans mes bras!..

VOISIN. — Au bagne?

GRIFFARD. — En pleins champs... évadé, avec moi!

VOISIN. — Ah! vous étiez?...

GRIFFARD. — Camarades de chaîne!

VOISIN. — Eh! dis-le donc!... (Elle le fait asseoir dans le fauteuil, saisit la chaise à sa droite, la porte vers le fauteuil et s'y assied vivement.) Alors, j'hérite?...

GRIFFARD. — De la cassette.

VOISIN, feignant de ne pas comprendre. — La cassette?

GRIFFARD. — Là-bas, dans ton jardin, derrière le banc.

VOISIN. — Ah! tu sais?...

GRIFFARD. — Naturellement!... J'hérite avec toi!...

VOISIN. — Je n'ai pas tout?...

GRIFFARD. — Goulue!...

VOISIN, méfiante. — Hum!... Tu dis ça, mais d'abord, qu'est-ce qu'il y a dans cette cassette?... Je ne sais plus trop...

GRIFFARD. — Rafraîchissons cette mémoire! — Mille ducats en or fin.

VOISIN. — Et qui me prouve que tu en as ta part?...

GRIFFARD. — La moitié... précisons... S'il te laissait tout, bonne pièce, il ne m'aurait rien dit.

VOISIN. — Hum!... Il ne t'a pas signé quelque papier?...

GRIFFARD. — Sur la grand'route!... Faut-il aussi te rappeler d'où vient cet argent-là?

VOISIN. — Ma foi!... Il y a si longtemps...

GRIFFARD, à son oreille. — C'est pour sa part de l'empoisonnement du duc de Savoie!

VOISIN, saisie. — Il t'a dit ça?...

GRIFFARD. — Rien de caché pour moi, ce bon Carloni!

VOISIN, se remettant. — Il aurait bien pu tout de même, me laisser le plus gros morceau!

GRIFFARD. — Allons!... Ne me chicane pas le mien... (Indiquant le logis.) Tu fais d'assez bonnes affaires!

VOISIN. — Assez, oui.

GRIFFARD. — Quel luxe!... Madame a, paraît-il, laquais, carrosses, table ouverte!

VOISIN. — Il faut bien ça pour le monde! Mais aussi, j'ai du mal... Va!... Pense que tous les jours que Dieu fait, j'ai consultation ici de trois à sept heures, et quelquefois le matin, sans compter les séances en ville

GRIFFARD. — Pour dire la bonne aventure?

VOISIN. — Le passé, l'avenir, tout!... A neuf ans, je tirais déjà les cartes, sur les ponts. C'est là que j'ai connu et épousé M. Montvoisin qui était mercier sur le pont Marie.

GRIFFARD. — Et où est-il, Montvoisin?

VOISIN. — A Meudon, avec la goutte. C'est un ours!... Et puis j'ai été sage-femme, et j'en ai rendu des services dans cet état-là!...

GRIFFARD. — Je m'en doute... Enfin, te voilà sorcière?

VOISIN. — Tu peux le dire!... Je lis dans les astres... Avec ça je vends des talismans, des philtres, des secrets pour la toilette des femmes, une eau de ma façon: l'*Argentine*. Je ne te dis que ça!.. Et aussi des remèdes pour les maladies.

GRIFFARD. — Que tu guéris?

VOISIN. — Oui.

GRIFFARD. — Ou que tu donnes!

VOISIN, gaiement. — Aussi. Il faut bien faire un peu ce que désirent les pratiques, — les femmes surtout.

GRIFFARD. — Les bourgeoises du quartier?

VOISIN. — Oh! de partout!... Et des dames de la ville et de la cour, donc, et des plus huppées, duchesses, marquises!...

GRIFFARD. — Par exemple?

VOISIN. — Oh! les noms, jamais. C'est le secret du métier... Mais sans les nommer, si tu les voyais de près, comme moi, celles-là... Oh! là là!... Et ce qu'elles demandent!...

GRIFFARD. — Quoi encore?...

VOISIN. — Oh! bien... d'hériter le plus vite possible, de papa, maman, etc., de gagner au jeu, de lever des trésors, de ne pas engraisser, de ne pas vieillir, et presque toutes, d'être débarrassées de leurs maris, pour épouser leurs amants!

GRIFFARD. — Et pour cela, le meilleur moyen...

VOISIN. — Dame!...

GRIFFARD. — Tu n'as pas peur?

VOISIN. — De quoi?

GRIFFARD. — De la police.

VOISIN. — Ah! je m'en moque bien, de la police. Il y a trop de gens intéressés à ce que l'on ne me fasse pas de misères...

GRIFFARD. — Et puis, le diable ne te laisserait pas dans l'embarras!...

VOISIN. — Tu ris... mais je compte bien aussi sur lui.

GRIFFARD. — Tu y crois, au diable?

VOISIN. — Si j'y crois?

GRIFFARD. — Tu l'as vu?

VOISIN. — Non! Mais on ne voit pas non plus le bon Dieu. Ça n'empêche pas d'y croire.

GRIFFARD. — Ah! tu crois aussi?...

VOISIN. — A Dieu?... Cette demande! Et toi?

GRIFFARD. — Quelquefois!... Mais comment fais-tu pour être en bons termes avec les deux à la fois?...

VOISIN. — Tiens!... A chacun sa part... Je vais à la messe et à vêpres, le dimanche. Je me confesse et communie deux fois l'an. Je fais maigre le vendredi et pendant tout le carême. — Qu'est-ce qu'il peut me demander de plus, le bon Dieu?

GRIFFARD. — De ne rien faire de ce qu'il défend.

VOISIN. — Ah! bien... si on ne faisait que ce qu'il permet... on s'ennuierait trop... Il n'y a qu'avec l'autre qu'on s'amuse et qu'on fait de bonnes affaires, et c'est encore lui qui est le plus fort, va!

GRIFFARD. — Tu seras damnée!

VOISIN. — Bon!... On n'a qu'à se repentir à la dernière minute, comme la Brinvilliers, et Dieu pardonne! Il est là pour ça!... Mais tu me fais jaser, là... Et toi? (S'interrompant.) Veux-tu boire?... (Elle se lève et, passant au-dessus du fauteuil, va à la table pour remplir les deux verres.) Pourquoi étais-tu là-bas?

GRIFFARD. — Pour fausse monnaie!

VOISIN, versant. — Ça donne plus de mal que de profit.

GRIFFARD. — Aussi, j'y renonce et je prépare un fameux coup.

VOISIN, reposant la bouteille. — Lequel?

GRIFFARD. — C'est!... Tu le garderas pour toi?

VOISIN. — Oui... oui...

GRIFFARD, baissant la voix. — C'est... la mort du roi.

VOISIN, se retourne vivement vers lui. — Toi aussi?

GRIFFARD. — Aussi?... On t'a proposé?

VOISIN. — Ce coup-là... oui, et richement payé!... Va! Cent mille livres. Je n'attends que ça pour me retirer des affaires.

GRIFFARD. — Est-ce pour les mêmes gens?

VOISIN, s'asseyant sur la chaise entre le fauteuil et la table, tout près de Griffard. — Pour qui, toi?

GRIFFARD. — Ah! je n'en fais pas mystère. Pour les amis de M. Fouquet.

VOISIN. — Moi aussi!

GRIFFARD. — ...Qui renoncent à obtenir sa grâce et ne voient plus que la mort du roi pour le tirer de prison.

VOISIN. — C'est ça!... Ils sont trois!...

GRIFFARD. — Un qui a l'œil faux, faux...

VOISIN, vivement. — M. de Martroy!

GRIFFARD. — Non, pas celui-là,... un plus petit.

VOISIN. — L'auditeur des Comptes... Maillard!...

GRIFFARD. — Maillard, oui... Quant au troisième, je suis sûr qu'il se donne un faux nom...

VOISIN. — Il ne s'appelle pas La Brosse?

GRIFFARD. — Qui sait?... Je connais toujours ces trois-là!

VOISIN. — Alors, tu les vois?

GRIFFARD. — Tous les jours.

VOISIN. — Et ces canailles t'ont proposé?...

GRIFFARD. — Oui!

VOISIN. — Après me l'avoir offert à moi?

GRIFFARD. — Ils auront trouvé que tu tardais trop.

VOISIN. — C'est si facile, n'est-ce pas? A la table du roi, les plats, les vins sont goûtés à l'avance et son couvert est sous le cadenas dont lui seul et l'officier de bouche ont la clef.

GRIFFARD. — Il n'y a guère qu'à lui faire avaler la chose, un jour, à la chasse, par exemple, dans quelque boisson, comme l'eau de chicorée de Mme Henriette.

VOISIN. — Et encore, faut-il un complice...

GRIFFARD. — Ça, je l'ai!

VOISIN. — Oh! qui?

GRIFFARD. — Je vais te le dire, n'est-ce pas, pour que tu me souffles cette affaire-là...

VOISIN. — Oh! non! entre amis! (Subitement.) Mais au lieu de nous la disputer, faisons-la ensemble.

GRIFFARD. — Pas bête, toi!... Qu'est-ce que tu m'apportes pour ta part?

VOISIN. — Le poison!

GRIFFARD, riant. — Merci!... Quelque drogue d'apothicaire, comme le sublimé de Sainte-Croix, qui s'y reprenait à dix fois!

VOISIN. — Tu as mieux?

GRIFFARD. — Moi?... J'ai le meilleur de tous, le vrai, le seul!

VOISIN. — Ah! lequel?

GRIFFARD. — Celui des Borgia.

VOISIN, avec admiration. — Ah! oui, celui-là...

GRIFFARD. — Tu m'en diras des nouvelles.

VOISIN, se rapprochant de lui. — Oh! mon mignon!... Ce serait si gentil de nous associer.

GRIFFARD. — Peuh!

VOISIN. — Pas pour ça, seulement, non!... Pour tout! (Il le regarde.) Oui!... Je suis riche, tu sais. (Elle s'assied sur le bras du fauteuil de Griffard, et en parlant, passe son bras autour du cou de l'abbé, puis finit par coller sa joue contre la sienne.) Avec ce que j'ai mis de côté... l'argent de cette affaire-là, et celui de la cassette que je n'ai pas laissé moisir en terre, tu penses bien, j'achète une terre en province, où nous allons planter nos choux, toi et moi, abbé joufflu de mon cœur; car tu me plais!... Tu n'as pas idée comme tu me plais. (Le secouant.) Mais qu'est-ce que tu as donc, gredin, pour me plaire tant que ça?.. Et nous vivons là-bas en seigneurs... la chasse, la pêche, la table et le reste... Elle ne te sourit pas, cette vie-là, dis, mon gros chat chéri?

GRIFFARD, souriant. — Eh! mon Dieu!...

VOISIN, vivement. — Alors, c'est dit?

GRIFFARD. — Laisse-moi le temps...

VOISIN. — C'est dit!... Et pour commencer, tu vas souper avec moi!

GRIFFARD, sautant, inquiet. — Souper?

VOISIN. — Qu'est-ce que tu as?

GRIFFARD. — C'est que tu me rappelles que j'ai justement invité à souper Martroy et Maillard, pour causer de l'affaire.

VOISIN. — Eh bien, soupe avec eux et reviens coucher ici!

GRIFFARD. — Oh! Nous en avons pour toute la nuit à préparer le Borgia. Demain plutôt...

VOISIN. — Pour dîner, alors?

GRIFFARD. — Oui!... Oh! demain, tout ce que tu voudras!

VOISIN. — Ah!... Amour d'homme!.. Que tu es donc mignon. Je vais raffoler de toi! Tiens!... Je t'adore!... (Elle lui colle un baiser sur la bouche, puis se lève à la vue de Guibourg qui a reparu dans le jardin où il commence à faire nuit et qui entre au fond avec Marguerite et Margot.) Ne bouge pas... un ami!

GRIFFARD, debout, s'essuyant la bouche et gagnant la gauche. — Euh!

Scène VIII

LES MÊMES, MARGUERITE, VOISIN, GUIBOURG, MARGOT

VOISIN, appelle. — Guibourg! (Guibourg descend à droite avec les deux femmes. A Griffard, bas.) Pas un mot de la cassette, ni du roi! (Haut, présentant Guibourg.) L'abbé Guibourg, sacristain de Saint-Marcel, à Saint-Denis. (Saluts. Présentant Griffard.) L'abbé Griffard, qui est venu m'apprendre la mort du pauvre Carloni avec qui il s'est évadé des galères!

Griffard prend son chapeau sur la table.

MARGUERITE et MARGOT. — Mort!...

GUIBOURG. — Ce pauvre ami.

VOISIN, cherchant des yeux. — Lesage n'est pas là?

MARGUERITE. — Parti!

VOISIN, irritée, à Guibourg. — Sans prévenir? L'imbécile! J'avais besoin de lui.

On entend sonner à gauche.

MARGUERITE. — On sonne.

Elle court à la porte de gauche.

VOISIN, vivement. — N'ouvre pas! (Marguerite s'arrête.) Fermez les volets. (A Griffard, qui fait mine de se retirer, tandis que Margot ferme tous les volets.) Non! non, reste, je te dirai pourquoi, et entre là. (Elle indique sa chambre.) C'est une personne qui ne veut pas être vue, même masquée...

Marguerite sort un instant et revient avec un flambeau qu'elle pose sur la table.

GRIFFARD, vivement. — Ah! qui donc?

VOISIN. — Une beauté de la cour, qui veut supplanter deux rivales.

GRIFFARD, curieux. — Mais encore?...

VOISIN. — Chut! — Entre là, avec Guibourg. Vous tuerez le temps en jouant aux cartes! Il est de première force à tous les jeux.

GRIFFARD. — Il en a bien l'air! Nous jouerons aux échecs!

Il remonte, précédé de Guibourg qui entre dans la chambre.

VOISIN, à Margot. — Donne-leur à boire!...

GRIFFARD, vivement. — Non! non, jamais entre mes repas.

Il entre dans la chambre derrière Guibourg. Margot le suit en emportant le plateau.

MARGUERITE, à sa mère. — Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

VOISIN. — Un intrigant que j'amuse! Il me souffle-

rait la mort du roi si je n'allais pas plus vite que lui! Demain matin, à la première heure, Margot ira dire à M. de Martroy... (Nouvelles sonneries.) que je l'attends dans la journée, et que ça brûle. Ouvre!

Marguerite tire le verrou et ouvre.

DESŒILLETS, sur le seuil. — Elle est là, qui s'impatiente...

Elle va pour introduire la marquise.

VOISIN, l'arrêtant. — Il a fallu congédier tout le monde... (Bas.) D'Ormoize est venue.

DESŒILLETS, s'arrêtant. — Eh bien?

VOISIN. — Une bécasse! Rien à faire!

DESŒILLETS, hausse les épaules, puis s'adressant à la marquise qu'on ne voit pas, à mi-voix. — Si madame veut entrer. (La marquise entre, masquée.) Je reviens dans une heure...

Elle sort. Voisin, après avoir salué, ferme la porte derrière Desœillets tandis que la marquise, qui est entrée vivement, passe au-dessus de la table jusqu'au dossier du fauteuil et regarde autour d'elle.

Scène IX

VOISIN, MONTESPAN

MONTESPAN. — Nous sommes seules?

VOISIN. — Seules, madame, et les portes sont closes...

MONTESPAN, se démasquant, très émue. — Ah! ma chère Voisin, c'est encore moi!... toujours moi... Tu vois une femme au désespoir!...

Elle descend à droite du fauteuil et tend son masque à Voisin qui le pose sur la table

VOISIN. — Oui, Desœillets m'a dit...

MONTESPAN, après un temps, se remettant. — Hier, le roi m'a cherché querelle pour cette poupée dont il raffole!...

VOISIN. — La Fontanges...

MONTESPAN. — Une scène! (Elle tombe assise sur le fauteuil. Voisin reste debout à distance.) Il y a trois jours, à Villers-Cotterets, chez Monsieur, elle a voulu nous faire admirer ses grâces à la danse!... C'était d'un ridicule!... On pouffait sous l'éventail! Furieuse, elle s'en est prise à moi qui l'avais, disait-elle, raillée tout le temps, et le roi m'a chapitrée d'un ton si sec, si dur!... (Avec larmes.) que j'en ai pleuré toute la nuit...

VOISIN. — Pauvre madame...

Elle s'assied sur la chaise devant la table.

MONTESPAN. — Ah! Voisin! Pour que le Roi lui donne raison, il faut qu'il soit résolu à rompre avec moi! Il ne m'aime plus...

VOISIN. — Chère madame, vous avez dit cela bien souvent!

MONTESPAN. — Cette fois, je ne me trompe pas! Va!... Mon règne est bien fini...

VOISIN. — Mais non! Mais non...

MONTESPAN. — Oh! si! Et pour une créature que j'ai eu la sottise de jeter moi-même dans ses bras.

VOISIN. — Vous?...

MONTESPAN. — Oui... je me disais!... Puisqu'il lui faut toujours du nouveau à ce roi. Plutôt celui-là qu'un autre! Elle est nulle, cette fille — et d'une bêtise amère — je la mènerai à mon gré et je régnerai encore, sous son nom, le peu de temps qu'elle durera!

VOISIN. — Et alors?...

MONTESPAN. — Alors?... Elle a été d'une ingratitude avec moi... d'une insolence!... Jusqu'à reprocher au roi les dépenses qu'il fait pour moi, à Clagny!...

VOISIN. — Preuve qu'il vous aime encore!

MONTESPAN. — Ah! malheureuse!... Tais-toi!... C'est bien la preuve du contraire. Il veut me faire accepter ma retraite. — C'est mon congé qu'il me dore! — Il vient aussi de me faire surintendante de la Maison de la Reine! — Crois-tu que j'en sois dupe? C'est pour me créer une servitude qui lui laisse plus de liberté! Et encore s'il n'y avait que la Fontanges! Il en sera vite repu! Elle n'a pour elle que sa frimousse!... le reste!... Avec ses cheveux roux et leur odeur d'écureuil!... Et cette bouche, d'où il ne tombe que des grenouilles, comme dans le conte de fées; au grand dépit du roi, qui en rougit de honte!... Avec cela, dolente, languissante, couchée des jours entiers, pour avoir été (disait à mon frère cette bonne langue de Sévigné) « blessée au service du Roi! »

VOISIN. — Eh bien, alors?...

MONTESPAN. — Non, ce n'est pas celle-là que je redoute le plus. — C'est l'autre!... La favorite de demain!

VOISIN. — La Maintenon!

MONTESPAN. — Encore une qui est mon œuvre!...

VOISIN. — Ah! Certes!

MONTESPAN. — C'est moi qui l'ai dénichée, après la mort de Scarron, vivant des charités de Ninon de Lenclos, et si misérable qu'elle voulait chercher fortune à Lisbonne? C'est moi qui ai forcé le roi, malgré sa répugnance, à la prendre pour gouvernante de nos fils. Pouvais-je prévoir qu'à l'admirer dans l'étalage hypocrite de ses soins maternels, le roi s'amouracherait de cette bonne d'enfants?... Je l'ai compris trop tard; et de faveur en faveur, on va la faire marquise! (Elle se lève, abandonnant son manteau sur le fauteuil. Elle gagne la droite. Voisin se lève et la suit.) Marquise! Cette pauvresse, née dans une prison d'un père faux monnayeur et de la fille d'un geôlier. Marquise! la veuve du cul-de-jatte Scarron... Cette pique-assiette de Ninon... Cette fouetteuse d'enfants!... Cette servante à tout faire, — Marquise comme moi, Marquise!... Elle!... Ce haillon!...

Elle tombe assise sur le fauteuil de droite.

VOISIN. — Est-elle donc si habile?

MONTESPAN. — Ah! Si tu la voyais avec ses coiffes rabattues sur les yeux et ses robes feuilles mortes, tapie dans son coin « comme une araignée » dit M. de Louvois qui la craint et la déteste autant que moi!

VOISIN, appuyée sur le dossier du fauteuil et penchée sur elle. — Eh bien, madame, il faut vous défendre!

MONTESPAN. — C'est bien pour cela que j'ai encore recours à tes sortilèges.

VOISIN. — Il n'y en a qu'un, madame, un seul, — qui vous a toujours réussi! — La Messe noire et les poudres...

MONTESPAN. — Oui!

VOISIN. — Que madame la marquise s'en souvienne. Les deux premières messes ont été dites, l'une, il y a quatorze ou quinze ans à Saint-Germain, chez la sœur de Madame, Mme de Thianges, pour supplanter Mlle de La Vallière qui n'a pas tardé à prendre le voile; l'autre, à Montlhéry, pour avoir un fils du roi et M. le duc du Maine est venu au monde. La troisième a été dite à Saint-Denis, dans une cave, contre un refroidissement passager du roi. La quatrième, il y a six ans, un soir où vous êtes arrivée comme aujourd'hui: « O Voisin, je suis perdue!... Un vicaire de Versailles m'a refusé l'absolution. On a obtenu du roi qu'il rompe avec moi. Il part pour les Flandres et m'ordonne de rentrer à Paris! » Nous avons dit la messe, là, (Elle indique la petite pièce à gauche, au fond.) chez moi, et le roi, dès son retour, vous a prise dans ses bras et entraînée dans sa chambre, à la stupeur de toute la cour!

MONTESPAN. — Oui! — Ce fut un beau triomphe!

VOISIN. — Enfin, l'année suivante — autre alerte — cette fois pour la Soubise très menaçante. Encore une messe et même succès! — Si, après cela, madame la marquise peut douter de mon pouvoir!

MONTESPAN. — Non!... Mais cette messe-là, ne peux-tu la faire dire par procuration, comme tu l'as fait deux fois, Desœillets prenant ma place.

VOISIN. — Oh! madame, ce n'était que pour évincer Mme de Louvigny ou Mme de Ludre!... Mais contre deux rivales aussi redoutables que la Fontanges et surtout la Maintenon, votre présence est indispensable!...

MONTESPAN, écœurée, détournant la tête vers la droite. — C'est si déplaisant!...

VOISIN, passant vivement au-dessus du fauteuil. — Songez, madame, que vous gardez le masque et que nul ne sait qui vous êtes, — que ma fille et moi.

MONTESPAN. — En es-tu sûre.

VOISIN. — Oh! qui songerait à vous?... Votre nom n'a jamais été prononcé.

MONTESPAN. — Mais!... Qui la dira cette messe?

VOISIN, assis sur la chaise. — Les mêmes, toujours — l'abbé Guibourg...

MONTESPAN. — Et Lesage?...

VOISIN. — Et Lesage... pour servant! (Insistant.) Madame.

MONTESPAN, après un temps. — Enfin! — puisqu'il le faut...

VOISIN, debout. — Absolument!... et une fois de plus ou de moins!...

Elle repasse au-dessus du fauteuil.

MONTESPAN. — Mais où, et quand?

VOISIN. — Mais ici, madame, — tout de suite!

Elle indique la porte tout au fond, à gauche.

MONTESPAN. — Est-ce possible?

VOISIN, allant à la porte de gauche. — J'ai prévu le cas... (Elle appelle.) Marguerite. (A Montespan, en redescendant.) Il nous faut la nuit pour préparer les poudres après la cérémonie. Ma fille vous les portera demain matin à Clagny.

Marguerite entre, salue la marquise et attend.

MONTESPAN, debout, gagnant le milieu de la scène. — Non! Je ne veux pas qu'on l'y voie. Le frère de Desœillets, Fabien, mon écuyer, qui connaît ta fille, l'attendra dès huit heures à la grille du Dragon. C'est un garçon que j'ai sauvé de la potence quand il était soldat, et qui m'est aussi dévoué que sa sœur, à qui il remettra ton envoi.

Elle prend son manteau sur le fauteuil et le donne à Marguerite

VOISIN. — Bien, madame. (A mi-voix, à sa fille.) Tu vas tout préparer là-haut. (Marguerite rentre dans la grande chambre où elle dépose le manteau, ressort aussitôt, gravit les marches du fond, ouvre la porte de la chambre du haut éclairée vaguement d'une lueur rouge et disparaît. A la marquise.) Madame a toujours à ses ordres cet officier du Gobelet?

MONTESPAN. — Gillot, oui.

VOISIN, de même. — Il versera les poudres, comme il a toujours fait, dans l'en-cas de nuit du roi.

MONTESPAN. — Ou l'orangeade, ou l'eau de cèdre, que par ces grandes chaleurs le roi boit toujours à son coucher.

VOISIN. — Si madame veut monter avec Marguerite.

MONTESPAN. — Mon masque. (Elle prend le masque sur la table et monte les deux marches du fond.) Ah! Voisin, serait-elle heureuse, la Scarron, si elle voyait à quoi elle m'oblige!

Elle remet son masque et, précédée de Marguerite, qui ouvre, entre dans la chambre dont la porte se referme.

Scène X

VOISIN, GRIFFARD, GUIBOURG, MARGUERITE, MARGOT

VOISIN, ouvrant la porte de sa chambre quand disparaît Mme de Montespan. — Entrez! Entrez!

GRIFFARD, entre et descend, à lui-même. — Et il triche, même aux échecs! (A Voisin, qui vient à lui.) Où est la dame?

VOISIN. — Chut!... là-haut! (Elle indique la chambre.) J'ai eu bon nez de te garder; tu vas remplacer Lesage.

GRIFFARD. — Pour?

VOISIN. — Pour la messe noire que nous allons dire!

GRIFFARD. — La messe noire?... Ça se fait encore, ces diableries-là?

VOISIN. — Tu sais ce que c'est?

GRIFFARD. — Mal!

VOISIN. — Ça t'instruira.

GRIFFARD. — Bon! Mais mon rôle, là dedans?

VOISIN, elle prend, sur la table, le candélabre et le donne à Margot qui l'emporte dans la chambre. La salle n'est plus éclairée que par le rayon de la lune filtrant par les impostes des fenêtres. — Rien à faire, qu'à entrer avec moi un cierge à la main, à te placer derrière la dame masquée, étendue de son long. Elle ne verra pas ta figure et te prendra pour Lesage. Surtout pas un mot qui te trahisse. Dès que ce sera fini, et qu'elle se redressera, souffle ton cierge et disparaît vivement. On n'a pas besoin de toi, pour préparer les poudres cette nuit.

GRIFFARD. — Et ça durera, tout ça?...

VOISIN. — Va, tu ne trouveras pas le temps long. (Marguerite reparaît au fond et laisse la porte entre-bâillée sur le seuil.) C'est prêt. Et voici Guibourg!...

Guibourg sort de la chambre de la Voisin, avec jupe noire, large ceinture, chasuble blanche, semée de pommes de pin noires. Il est suivi de Margot qui porte deux cierges noirs. Il monte vers la chambre du fond où il disparaît dans la chambre.

GRIFFARD. — Ah! C'est Guibourg?...

VOISIN. — Qui officie, oui!

Elle va prendre les deux cierges des mains de Margot.

GRIFFARD, à lui-même. — Je ne suis pas dévot, mais cette parodie, par cette canaille!...

VOISIN, venant à lui. — Tu dis?...

GRIFFARD. — Rien!... Il faut tout voir.

VOISIN, lui donnant un cierge et gardant l'autre. — Prends et suis-moi.

Elle se dirige vers la chambre du fond.

GRIFFARD, la suivant. — Guibourg et moi — deux abbés!... Si le diable n'est pas content!

Il entre dans la pièce.

VOISIN, seule sur le seuil, après l'avoir fait passer devant elle. A Margot. — Veille bien, toi!...

MARGOT. — Oh! Madame, j'y ai l'œil!

La Voisin sort et ferme la porte, Margot court coller son œil au trou de la serrure.

RIDEAU

Voisin. Montespan.

Montespan : « *J'ai encore recours à tes sortilèges.* »

Mlle de Fontanges Le Roi Mme de Montespan

L'arrivée du roi à la grotte de Thétis.

ACTE III

LA GROTTE DE THÉTIS

La grotte de Thétis à Versailles éclairée par des bougies. Au fond, les groupes de Girardon et de Marsy, derrière lesquels est l'orchestre. Portes latérales avec grilles, celle de gauche donnent sur le parc, celle de droite sur le palais. Deux piliers presque à l'avant-scène. A droite et au fond de la scène, buffets. Partout sièges, tabourets pour les invités au concert. A gauche, devant le pilier, un fauteuil et trois chaises. A droite, de même, un fauteuil et deux chaises. Aux portes, les gardes du roi, laquais partout. Sur la scène, groupes de courtisans, de dames, entrant, allant, venant, assis, debout, causant, etc.

Scène première

COLBERT, LOUVOIS, DE VISE, LULLI, POMMEYRAC, BRIONNE, puis Mme DE MONTESPAN, HECTOR, D'ESTREES, Mme D'HUMIERES, Mme DE BRISSAC, Mme DE NEVERS.

A gauche, devant le pilier, un groupe de trois dames assises. Brionne et d'Estrées debout.

POMMEYRAC, venant à Brionne. — C'est la première fois que l'on donne un concert dans la grotte?

BRIONNE. — Oui, je crois. (A d'Estrées.) N'est-ce pas?

D'ESTRÉES. — La premiere.

BRIONNE. — Voici le livret.

Le distributeur de livrets, un nègre en costume, vient à eux et leur donne des livrets qu'ils passent aux dames.

1re DAME, lisant. — Lulli. *Marche de Bacchus. Bellérophon.*

D'ESTRÉES. — Le succès du jour.

2e DAME. — *Plainte italienne... Psyché.*

Colbert paraît au fond, venant par la droite. Il descend saluant et salué. Le porteur de livrets lui en remet un. Il aperçoit, à droite, de Visé qui lui fait un profond salut.

COLBERT. — Monsieur de Visé, cette petite fête occupera six pages au moins de votre *Mercure galant.*

DE VISÉ, même jeu. — Monsieur Colbert daigne lui faire l'honneur de le lire?

COLBERT. — Avec agrément!..

DE VISÉ. — C'est sa plus douce récompense.

POMMEYRAC, à mi-voix, aux dames, à la vue de Louvois qui vient du fond, salué et saluant comme Colbert. — Monsieur le marquis de Louvois...

Saluts, révérences.

COLBERT, à Louvois, saluant. — Monsieur le marquis.

LOUVOIS. — Monsieur!

D'ESTRÉES, aux dames, à la vue de Lulli. — Monsieur Lulli.

LULLI, remettant un livret à Louvois. — Si *monsou* le *marchese* de Louvois, il daigne *acetter* de son *houmble servitour?...*

LOUVOIS. — Et où sont vos musiciens, monsieur Lulli?

LULLI. — Derrière les *statoues, monsou* le *marchese perche* la *mousique,* il semble *entendoue* dans *lou* ciel!

LOUVOIS. — Ah! bien, bien...

Lulli remonte.

Mme DE MONTESPAN, descendant avec la Desœillets, Mme d'Humières, Mme de Brissac, Mme de Nevers, deux dames et des courtisans. Très saluée. — C'est joli, cette grotte aux lumières. N'est-ce pas, messieurs?

LOUVOIS. — Madame, je vois avec joie, que vous n'êtes pas souffrante, comme on nous le faisait craindre.

Mme DE MONTESPAN. — Hier, oui! — un peu de migraine, — mais aujourd'hui...

COLBERT. — Plus en beauté que jamais?

Mme DE MONTESPAN. — J'ai le regret, messieurs, de vous apprendre que la reine, toute à ses dévotions, ne paraîtra pas au concert.

Murmures de déception.

Mme DE NEVERS. — Voici madame la dauphine.

Venues de la droite, paraissent au fond où elles restent, la dauphine et Madame. Puis la Fontanges, suivie de d'Ormoize. Grandes salutations. Louvois et le groupe de droite et de gauche montent vers les nouvelles venues.

COLBERT, à Mme de Montespan. — Et Mlle de Fontanges, bien languissante à son ordinaire.

Il monte saluer la dauphine.

Mme DE MONTESPAN, allant s'asseoir à gauche sur le fauteuil. — Elle a peine à marcher!... la pauvre fille, — que ne reste-t-elle sur sa chaise longue!

Pommeyrac, après avoir salué Madame et la dauphine, pendant ce qui précède, redescendant vers la Montespan, avec Brionne et d'Estrées.

POMMEYRAC. — Monsieur est plus séduisant que jamais et Madame plus hommasse.

BRIONNE. — Il ne lui manque que la moustache!

Mme DE MONTESPAN. — Et pour Monsieur elle est de trop.

Les trois dames de la marquise, Mmes de Brissac, de Nevers et d'Humières, après avoir salué les princesses, redescendent et se tiennent respectueusement à droite de la marquise.

Mme DE BRISSAC. — Je ne vois pas Mme de Maintenon!...

Mme DE MONTESPAN. — Oh! — ne l'attendez pas! — la grotte de Thétis exaspère la marquise. — Ne m'a-t-elle pas parlé de la démolir!

Protestations.

BRIONNE. — Et pourquoi?

Mme DE MONTESPAN. — Sa vertu n'admet pas le roi en Apollon, avec toutes ces beautés qui l'entourent.

POMMEYRAC, apercevant Hector dans un groupe à droite. — Tralage va vous donner raison!... (Il appelle.) Chevalier!... (Tralage se retourne et vient à la marquise qu'il salue. Les trois dames d'honneur le laissent passer entre elles.) Aurons-nous le plaisir de voir Mme de Maintenon?...

HECTOR. — Madame de Maintenon est à sa terre, avec l'agrément de Sa Majesté.

Mme DE MONTESPAN. — Que vous ai-je dit?... (A Hector.) Merci, monsieur...

Hector salue et remonte.

BRIONNE. — Un beau séjour! Maintenon.

POMMEYRAC. — Oui!... Mais bien payé!...

Mme DE MONTESPAN. — Deux cent mille livres!... C'est le prix d'un brevet que le roi a donné à la marquise, et qu'elle a vendu.

D'ESTRÉES. — Un brevet?...

Mme DE MONTESPAN. — D'invention!

TOUS. — La marquise?

Mme DE MONTESPAN. — Eh! oui, un nouveau fourneau économique!...

Rires discrets.

Mme D'HUMIÈRES, riant. — Allons donc, Madame de Maintenon!...

Mme DE MONTESPAN, de même, se levant. — Oui, vous reconnaissez bien là, n'est-ce pas l'ancienne ménagère de M. Scarron!...

Elle remonte avec ceux qui l'entourent pour aller saluer la Fontanges et les autres dames, et rencontre La Reynie qui descend. Grands saluts. Pendant ce temps Griffard est entré par la gauche, second plan.

Mme DE MONTESPAN, à La Reynie. — Bonjour, monsieur!

Elle va saluer les princesses.

Scène II

LES MÊMES, GRIFFARD, LA REYNIE

LA REYNIE, apercevant l'abbé. — Ah!... Monsieur Griffard.

GRIFFARD, allant à lui et saluant. — Monsieur...

LA REYNIE. — Je vous cherchais...

GRIFFARD. — En me remettant une carte d'entrée pour le concert, Desgrez m'a dit, monsieur, que vous désiriez m'y rencontrer.

LA REYNIE. — Avant tout, mes compliments, l'abbé! Vous avez fait merveille! (Apercevant le groupe formé au milieu de la scène, au second plan, par de Visé, Brionne, Pommeyrac et d'Estrées.) Tirons de ce côté, je vous prie.

Ils gagnent l'avant-scène, à droite.

GRIFFARD. — Desgrez vous a conté, monsieur?...

LA REYNIE. — L'arrestation de la Voisin et de sa clique, oui!...

GRIFFARD. — Et l'étrange cérémonie à laquelle j'ai assisté, hier au soir.

LA REYNIE. — Oui! — On n'avait pas encore eu le temps, paraît-il, de faire disparaître les traces, chasubles, cierges, etc., de cette messe sacrilège.

GRIFFARD. — Dite à la requête d'une dame de la cour, pour l'écrasement de ses rivales... C'est tout ce que j'ai pu tirer de la Voisin.

LA REYNIE. — Et vous n'avez rien surpris des traits de cette femme?

GRIFFARD. — Rien. Elle a constamment gardé le masque.

LA REYNIE. — Elle est peut-être à deux pas de nous. — A-t-elle vu votre visage?

GRIFFARD. — Oh! sûrement non, monsieur. J'étais posté derrière elle, un cierge à la main. Surpris, quand elle s'est relevée brusquement, j'ai laissé tomber sur son épaule une goutte brûlante de mon cierge, que j'ai soufflé, et j'ai gagné la porte, tandis qu'on s'empressait autour d'elle.

LA REYNIE. — Elle ne saurait donc vous reconnaître?

GRIFFARD. — Pas plus que je ne la reconnaîtrais moi-même.

LA REYNIE. — A défaut d'autres indices, sa voix?...

GRIFFARD. — Elle n'a pas desserré les dents de toute la cérémonie, sauf pour un mot, lors de cet accident! ou plutôt un cri: « Maladroit! » Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle n'est plus de la première jeunesse; qu'elle est bien faite, de moyenne taille, grasse, blanche et blonde. Mais par la Voisin, monsieur, vous saurez bien vite qui elle est.

LA REYNIE. — Sans doute.

GRIFFARD. — Pour moi, monsieur, mon rôle est fini. Je vous ai mis en mesure d'arrêter toute cette cabale de parfaits gredins. J'ai fait connaître à M. Desgrez les noms des amis de M. Fouquet qui complotaient la mort du roi, avec l'aide de la Voisin. Je n'ai plus qu'à me retirer, en vous souhaitant bon courage: — car vous avez là, sur les bras, une terrible besogne.

LA REYNIE. — J'en ai peur.

GRIFFARD. — Les confidences de la Voisin m'ont révélé un état de choses qui dépasse de beaucoup nos prévisions, et qui ne laisse pas d'être inquiétant. Certes, notre maître est un grand roi, salué comme tel, par l'Europe entière. M. de Louvois est un grand ministre qui a puissamment contribué aux victoires de Sa Majesté, et M. Colbert est un grand contrôleur des finances pour qui l'industrie, le commerce et les arts ne sauraient avoir trop de reconnaissance! Jamais royauté ne fut plus triomphante! Mais il en est d'elle comme de ce merveilleux palais de Versailles, où règne partout la mauvaise odeur dont

vous savez la cause. Sous la splendeur du règne, il y a toute la cour qui ne connaît plus pour morale, devoir et religion, que le culte et l'adoration du roi! Et ce foyer de corruption finira par empoisonner tout l'Etat.

LA REYNIE. — Pensez-le, l'abbé ; mais ne le dites pas! (Il remonte d'un pas, puis s'arrête au mouvement de Griffard pour prendre congé.) Ne vous éloignez pas, j'aurai peut-être besoin de vous.

LA REYNIE. — A vos ordres, monsieur. — Versailles ignore encore l'arrestation de ce matin?

LA REYNIE. — C'est probable. C'est tout au plus si elle est déjà connue à Paris.

GRIFFARD. — Y a-t-il inconvénient à en propager la nouvelle?

LA REYNIE. — Aucun.

GRIFFARD, qui a vu de Visé. — Je suis curieux de voir l'effet qu'elle produira. Voici quelqu'un qui vient à point.

LA REYNIE. — Faites!

Il remonte.

GRIFFARD, à de Visé, qui descend avec d'Estrées, Brionne et Pommeyrac. — Mon cher de Visé...

Desœillets, au même instant, cause près du pilier de gauche avec Mme de Nevers et une autre dame.

DE VISÉ. — Eh! C'est l'abbé Griffard!

BRIONNE, à Griffard. — Ressuscité?

DE VISÉ. — Au *Mercure*, on vous croyait mort.

GRIFFARD. — En voyage! seulement.

D'ESTRÉES. — D'affaires?

GRIFFARD. — D'agrément. J'arrive et suis à peine installé.

DE VISÉ. — A Versailles?

GRIFFARD. — A Paris, d'où je vous apporte une nouvelle!... — L'arrestation de la devineresse à la mode.

TOUS. — Voisin?

Le nom frappe la Desœillets qui dresse l'oreille.

GRIFFARD. — Voisin!

La Desœillets se détache des deux dames qui remontent tandis qu'elle descend pour écouter Griffard, sans en avoir l'air.

DE VISÉ. — Et pourquoi?

GRIFFARD. — Pour sortilèges et poisons!

DE VISÉ. — Une Brinvilliers?

Mlle DESŒILLETS, allant à Griffard. — Pardon! monsieur l'abbé! arrêtée!... La Voisin? dites-vous?

GRIFFARD, saluant. — Ce matin même.

Mlle DESŒILLETS. — Vous en êtes sûr?

GRIFFARD. — J'étais présent.

Mlle DESŒILLETS. — Merci!

Elle remonte vivement, cherchant la Montespan dans la foule des invités dont le nombre augmente et la trouve au-dessus du pilier de droite, assise très en vue, causant avec deux dames de la cour.

GRIFFARD. — Une de ses pratiques... (A de Visé.) Qui est cette personne?

DE VISÉ. — La Desœillets.

POMMEYRAC. — Demoiselle suivante de Mme de Montespan.

GRIFFARD. — Ah!

DE VISÉ. — La Voisin arrêtée, voilà qui va surprendre bien des gens.

GRIFFARD. — Et en inquiéter quelques autres. (De Visé remonte avec Brionne, Pommeyrac et d'Estrées. On les voit colporter la nouvelle qui excite une certaine surprise et quelque agitation; les arrivants se faisant plus nombreux, le brouhaha des voix est plus accentué. Griffard, seul à l'avant-scène, à gauche, prenant une prise, se retourne pour voir l'effet de la nouvelle. Il aperçoit la Desœillets penchée sur Mme de Montespan à qui elle parle bas. Tranquillement, d'abord, devant le pilier de gauche, il les observe de loin.) Voici la Desœillets qui conte la chose à sa maîtresse?... (La Montespan se lève, saisie de ce que lui dit la Desœillets.) Qu'est-ce que cela peut bien faire à la Montespan que la Voisin soit arrêtée?... Une de ses pratiques?... Elle aussi?... (La Montespan descend, vers le pilier de droite, suivie de la Desœillets qui la suit en tournant derrière elle.) La Voisin parlait de duchesse, de marquise!... (Il regarde du coin de l'œil sans en avoir l'air, tout en humant sa prise. La Montespan, très émue, pose sa main sur le dossier du fauteuil.) Oh! quelle agitation! Ça l'intéresse si vivement?... (La Montespan descend devant le fauteuil et s'y assied, tandis que la Desœillets lui offre à respirer un flacon.) Et nous avons besoin de nous asseoir?... Emue à ce point-là!... C'est bien étrange. (La Montespan s'évente nerveusement.) Oh! ce geste! Et l'éventail!... l'éventail!!... Oh! oh! oh! Est-ce que?... Non, voyons... Elle!! la Montespan! c'est absurde!... (Sur un geste de la Montespan, Desœillets va se faire servir au buffet un verre d'orangeade pour la marquise qui continue à s'éventer et à s'essuyer le front sans prendre garde à Griffard qui, sans cesser de l'observer, s'assied dans le fauteuil, devant le pilier de gauche. Le porteur de livrets, qui va de l'un à l'autre, derrière l'abbé, s'approche de lui, à gauche du pilier, et lui présente un livret qu'il prend machinalement.) Hein... Quoi?... Ah! oui... merci!... (Il ouvre le livret en feignant de lire et de tourner les pages, il observe toujours du coin de l'œil la Montespan.) Au fait... est-ce absurde?... Pourquoi absurde?... Une des beautés de la cour, dit la Voisin, « qui veut supplanter deux rivales!... » Deux! la Fontanges et la Maintenon?... et les poudres... alors... Pour le roi... les poudres...?

Au moment où Mlle Desœillets prend l'orangeade pour la porter à sa maîtresse, Solange descendue du fond pendant ce qui précède, arrive au buffet plus haut que Desœillets.

Mlle DESŒILLETS, à Solange, après s'être fait servir l'orangeade pour la marquise. — Bonjour, mademoiselle.

Mlle SOLANGE. — Bonjour, mademoiselle. (Au laquais qui sert.) Une tasse de lait glacé, s'il vous plaît.

Mlle DESŒILLETS. — Pour mademoiselle de Fontanges?

Mlle SOLANGE. — Oui!

Mlle DESŒILLETS. — Elle est bien jolie... à la lumière.

Mlle SOLANGE. — Mais si faible et si souffrante!

Mlle DESŒILLETS. — Il faut toujours payer son bonheur.

Elle va rejoindre la Montespan, à qui elle donne le verre d'orangeade, tandis que l'on voit Mlle Solange porter à sa maîtresse la tasse de lait.

GRIFFARD, même jeu, suivant son idée. — Un peu boulotte... bien en chair, blanche et blonde... C'est assez ressemblant! — C'est la voix qu'il faudrait entendre. (Il tend l'oreille, espérant que Mme de Montespan va parler.) Rien!... Elle est muette. (Il fait signe au porteur de livrets.) Mon ami!... (Attiré par son geste, le porteur vient tout près de lui.) Tu vois la marquise, là-bas?

LE PORTEUR. — Oui.

GRIFFARD. — Il y a une pistole pour toi, si tu heurtes, en passant, le dossier de sa chaise!

LE PORTEUR. — Oh! monsieur, je n'oserai pas.

GRIFFARD. — Deux pistoles!

LE PORTEUR. — Je vais essayer.

GRIFFARD, tandis que le porteur se dirige vers la Montespan en donnant des livrets au passage. — Et si c'est elle, l'abbé, mon ami, tu me feras le plaisir d'en rester là! Le morceau serait trop gros pour toi!

Le porteur en passant derrière la Montespan, heurte le dossier gauche de sa chaise.

Mme DE MONTESPAN, irritée. — Maladroit!

GRIFFARD, à part, debout. — C'est ça!

LE PORTEUR. — Pardon, je...

Mme DE MONTESPAN, essuyant sa robe sur qui a jailli de la boisson. — Va-t'en, imbécile!

GRIFFARD, à lui-même. — C'est bien ça! — Serviteur! Je n'en suis plus...

Il remonte par la gauche et se perd dans la foule, tandis que Desœillets, à genoux, essuie le bas de la robe de la Montespan.

Mlle DESŒILLETS. — Ce n'est rien.

Mme DE MONTESPAN. — Ce butor.

Mlle DESŒILLETS. — Madame va mieux?

Mme DE MONTESPAN, se levant. — Oui, un peu de surprise seulement. Je m'attendais si peu à cette nouvelle!

Mlle DESŒILLETS. — Nous ferons dire à la Voisin de se taire et qu'on la sauvera.

Mme DE MONTESPAN. — Elle parlerait d'ailleurs... qu'on ne la croirait pas!... Qui oserait m'accuser?... Non! Je n'ai rien à craindre!

UNE VOIX, au fond. — Le roi!

Mlle Desœillets va reporter le verre au buffet, et revient à Mme de Montespan. Grand mouvement sur toute la scène pour l'arrivée du roi, tous les assistants, debout, les yeux tournés vers la porte du fond, à gauche, communiquant avec le palais. Les femmes en demi-cercle faisant face à l'entrée, du groupe d'Apollon jusqu'au pilier de gauche, les hommes derrière elles. Deux gardes de la marche paraissent, précédant le roi et, aussitôt, les violons de Lulli attaquent la *Marche de Bellérophon.*

Scène III

LES MÊMES, LE ROI

Suivi à distance par Monsieur, le Grand Dauphin, puis Louvois et Colbert, et un groupe de gentilshommes, puis de dames qui descendent à droite, entre le buffet et le pilier, tandis que de l'autre côté de la scène, d'autres courtisans et dames, entrés par la gauche, descendent et garnissent tout ce côté de la grotte, Le roi salue d'abord les dames du fond qui rendent le salut par une grande révérence. Puis il va à la dauphine, dont il baise la main, même jeu de la princesse et des dames que de celles du fond. Il se tourne et va baiser la main de Madame, à droite, même jeu, puis descend vers Mme de Montespan, assise à l'avant-scène, avec Desœillets, devant le pilier. Dès qu'on le voit se diriger de ce côté, les dames du fond, curieuses, descendent de quelques pas et toutes font cercle au-dessus du roi, le cou tendu pour voir ce qui va se passer. C'est à ce moment que les maîtres d'hôtel et les laquais, profitant de la descente de toutes les dames, qui leur laissent la place libre, placent au milieu de la scène, entre les deux piliers, mais un peu plus haut, le fauteuil du roi, les chaises de la dauphine et de la Fontanges, à la gauche de son siège, celui de Madame et de la Montespan, à sa droite. Tous ces sièges faisant face aux niches du fond et les tabourets au-dessus, destinés aux dames, en deux demi-cercles à droite et à gauche.

Mme DE MONTESPAN, à mi-voix, à Desœillets, tandis que le roi descend. — Regarde-les, ces chipies! Elles savent notre querelle d'hier et guettent notre rencontre pour voir sur quel ton il me parlera.

Le roi arrive à la Montespan après avoir salué la marquise qui lui fait une profonde révérence et prend sa main qu'il baise en lui disant à mi-voix.

LE ROI. — Trop de parfums, marquise, toujours trop!

Mme DE MONTESPAN, à mi-voix. — Je demanderai à Mme de *Maintenant*, où elle se procure le jasmin

Hector. Solange.

SCÈNE III. — Solange : « *Quand on souffre on n'est pas bien difficile sur tout ce qui peut vous rendre quelque espoir.* »

dont elle nous entête, et dont ne s'est jamais plainte Votre Majesté... (Le roi, sans rien répondre, lui tourne le dos sur un léger salut et remonte vers la Fontanges. Même mouvement brusque de tous, tournant le dos à Mme de Montespan, pour se tourner vers la Fontanges, avec empressement.) Tu vois!...

Tandis que le roi cause avec la Fontanges, entourée de dames et de seigneurs empressés, on pose, faisant face aux groupes d'Apollon, le fauteuil du roi. La pose du siège s'achève et le roi donne la main à Mlle de Fontanges, pour la conduire à sa chaise. Même jeu avec la dauphine, tandis qu'à droite Madame et la marquise gagnent leurs chaises et que toutes les dames vont à leurs tabourets! Les gentilshommes et autres dames garnissent les parties latérales, la tête tournée vers le fond. Le roi s'assied, et dès qu'il est assis, toutes les dames prennent place. Le roi lève sa canne! c'est le signal du concert. L'orchestre attaque la plainte de *Psyché*, quelques gentilshommes, dont Cessac, Pommeyrac, Brionne, d'Estrées, viennent lentement se placer derrière les sièges de la dauphine, de la Fontanges, de Madame, de la marquise, laissant dégager la vue du roi, et tournant le dos comme lui à la salle. Solange se tient près du pilier, derrière la Fontanges. Après quelques mesures de la plainte de *Psyché*, Hector profite de ce que tout le monde est attentif à la musique et regarde du côté de l'orchestre, pour venir à gauche du pilier et faire signe à Solange.

HECTOR, à mi-voix, et à distance, avec précaution. — Solange!

Solange tressaille, se retourne, le voit, et se détache un peu du pilier, après avoir regardé si on l'observe. Hector la rejoint à l'avant-scène devant le pilier qui les cache en partie.

HECTOR, lui parlant par-dessus l'épaule, en surveillant l'assistance. — Causons sans en avoir l'air, ma chère! C'est bien vous, qui vous êtes dérobée à ma vue, chez cette femme que l'on vient d'arrêter?

Mlle SOLANGE. — Oui.

HECTOR. — Et pourquoi, Solange, cherchiez-vous à m'éviter?

Mlle SOLANGE. — Je ne voulais pas y être vue par vous.

HECTOR. — Mais pourquoi?

Mlle SOLANGE. — Mon Dieu, que vous dirais-je, Hector? Je vous évitais d'instinct, parce que j'avais un peu honte du motif de ma visite à cette femme.

HECTOR. — Quel motif — encore — ma chère Solange?

SOLANGE. — Pourquoi le demander, Hector? Vous le savez bien?

HECTOR. — Vous veniez consulter la devineresse?

SOLANGE. — Oui.

HECTOR. — Quelle folie, ma pauvre enfant! Pouviez-vous attendre d'elle une révélation sérieuse?

SOLANGE. — Oh! elle m'a dit bien des vérités.

HECTOR. — Sur le passé, peut-être, et le présent, mais pour l'avenir, qu'en sait-elle?

SOLANGE. — Quand on souffre, on n'est pas bien difficile sur tout ce qui peut vous rendre quelque espoir.

HECTOR. — Ou vous désespérer.

SOLANGE. — Aussi!... On aime mieux savoir tout de suite le mal ou le bien qui vous attend.

HECTOR. — Eh bien, ma chérie, ce n'est pas à cette aventurière qu'il fallait vous adresser pour cela, — mais à moi.

Tout en parlant ils sont descendus peu à peu jusqu'au fauteuil.

SOLANGE. — A vous?

HECTOR. — Je vous aurais dit mieux qu'elle tout ce qui pouvait rendre la paix à votre petit cœur malade...

SOLANGE. — Oh! Hector.

HECTOR, prenant la main de Solange. — Vous assurer que ce qui vous porte ombrage n'est pas aussi sérieux qu'il vous a paru: qu'il n'y a là qu'un moment d'oubli, le folie, dont j'ai honte, à présent!

SOLANGE. — Ah! si je pouvais croire!...

HECTOR. — Croyez-le, chère enfant, et!... (Cri de Mme d'Humières qui voit défaillir la Fontanges. Exclamations, rumeurs. La musique cesse tout à coup. Grande agitation au milieu de la grotte. Tout le monde, debout, s'agite, tourné vers Mlle de Fontanges, étendue sur sa chaise, toute pâle.) Qu'est ce?

POMMEYRAC, tandis que Solange court à sa maîtresse. — Mlle de Fontanges qui se trouve mal!

Le roi, Madame, la Montespan, sont empressés auprès de Fontanges qui soupire, se lamente. Hector remonte. Grand brouhaha de paroles.

LE ROI. — Eloignez tout le monde!... A distance, mes dames, je vous prie... à distance.

Les dames obéissent.

Mme DE MONTESPAN, à Desœillets. — Un flacon... Délacez-la...

Elle prend le flacon des mains de Desœillets et elle le fait respirer à Fontanges.

LE ROI, indiquant la droite. — D'Aquin est là... Appelez d'Aquin...

On entend appeler au fond « d'Aquin, d'Aquin ».

Mlle SOLANGE, à genoux près de Fontanges. — Madame! chère madame!

Mlle DESŒILLETS. — Sa ceinture!...

D'Aquin accourt par la droite, au fond, avec La Reynie.

LE ROI, le faisant passer devant lui. — Ah! d'Aquin! Voyez, monsieur, voyez!

D'AQUIN. — Faites-moi place, mesdames, je vous prie. (Tout le monde recule ou s'écarte. Montespan retourne à droite, dégageant Fontanges que l'on voit pâmée.) Ce mal lui a pris?

LE ROI. — Subitement!

Mme DE MONTESPAN. — Elle a une santé si déplorable.

D'Aquin a pris le pouls de la Fontanges et se penche sur elle.

LOUVOIS. — La chaleur, peut-être.

SOLANGE. — Madame se plaignait d'avoir froid.

D'AQUIN. — Des frissons!... (A Fontanges.) Vous souffrez beaucoup, madame... (Elle répond par un gémissement.) Où souffrez-vous? (Elle indique l'estomac.) Ici?... oui, des crampes... (Elle répond seulement par des gestes.) Oui! violentes?...

DESŒILLETS. — Ne serait-ce pas ce lait glacé que lui a donné Mlle Solange?

D'AQUIN, à Solange. — Vous avez donné à madame...

SOLANGE. — Sur sa demande, monsieur.

D'AQUIN. — Et c'est après l'avoir bu que...?

SOLANGE. — Quelques minutes après.

D'AQUIN. — Ce qui presse: c'est de transporter madame chez elle. (Deux domestiques viennent soulever la chaise de Fontanges et l'emportent par le fond, à droite, tout le monde la suivant des yeux avec une rumeur de compassion. La dauphine, Madame et les dames de leur suite sortent du même côté.) Doucement, doucement, allez! je vous suis. (Au roi, tandis qu'on emporte Fontanges.) Nous lui donnerons du lait, mais chaud, cette fois. C'est encore le meilleur antidote.

LE ROI, qui, suivant des yeux Fontanges, se retourne vivement. — Vous croyez donc?...

D'AQUIN. — Oh! Sire, par le temps qui court...

Mme DE MONTESPAN. — C'est exactement le cas de Madame après l'eau de chicorée.

LE ROI, à Solange, qui s'apprête à suivre sa maîtresse, l'arrêtant du geste. — Demeurez, mademoiselle! — Où avez vous pris cette tasse de lait?

SOLANGE. — Mais, au buffet, sire, comme tout le monde. (Elle l'indique.)

LE ROI. — La tasse n'est pas sortie de vos mains?

SOLANGE. — Non, sire!

D'AQUIN. — Où est-elle?

SOLANGE. — Sur ce guéridon, monsieur.

Elle indique le guéridon qui se trouve derrière le pilier de gauche, et va pour prendre la tasse. Mais d'Aquin la prévient, saisit la tasse, l'examine, la flaire. Tout le monde attentif à ses gestes.

D'AQUIN, remettant la tasse au maître d'hôtel. — Qu'on la conserve avec soin et se garde bien de la nettoyer!

Le maître d'hôtel l'emporte et sort par la droite.

SOLANGE, se récriant. — Oh! comment?... Peut-on croire?

LE ROI. — Vous êtes bien pressée de vous défendre, mademoiselle, quand personne ne vous accuse.

SOLANGE. — Mais, sire, monsieur d'Aquin!...

LE ROI. — Rentrez chez vous, et y attendez mes ordres. (Indiquant La Reynie.) et ceux de monsieur!

SOLANGE. — Oh! mon Dieu, mon Dieu! moi?... est-ce possible?...

Elle fond en larmes, accoudée sur le fauteuil.

LE ROI. — Mesdames, vous pouvez vous retirer!

Il salue et sort avec d'Aquin, Colbert et Louvois, par la droite, suivi de la plupart des gentilshommes. Les invités, hommes et dames venus par la gauche, sortent par le même côté. Il ne reste plus en scène que quelques courtisans et dames, au fond.

Mme DE MONTESPAN, à Mlle Desœillets, rageuse. — Et rien pour moi!... Il est tout à cette pâmée.

Elle remonte, on l'entoure et l'on cause à mi-voix.

HECTOR, à La Reynie. — Monsieur, vous ne supposez pas Mlle d'Ormoize capable...!

LA REYNIE. — Dispensez-moi, Hector, de vous répondre.

HECTOR. — Trouverez-vous mauvais, monsieur, que je l'accompagne jusqu'à sa porte?

LA REYNIE. — Je vous blâmerais d'agir autrement. (Hector va prendre la main de Solange, qu'il emmène par le fond, toute pleurante. Des courtisans leur font place, puis ils disparaissent peu à peu et sortent lentement. Pendant ce qui suit, La Reynie, prêt à sortir, avise Griffard, près du pilier à droite, d'où il a assisté tranquillement à tout cela, et s'arrêtant.) Eh bien, monsieur Griffard, cet accident ne vous suggère aucune réflexion?

GRIFFARD. — Pardonnez-moi. — C'est qu'il ne faut pas donner de lait glacé à une malade.

LA REYNIE. — Rien autre?

GRIFFARD. — Rien.

LA REYNIE. — Il ne vous semble pas que l'inconnue de cette nuit pourrait être...

GRIFFARD, vivement. — Mademoiselle d'Ormoize!... Mais non, monsieur, grand Dieu, non!... Ce n'est ni sa voix, ni...

LA REYNIE. — J'ai pourtant quelque raison de croire Mlle d'Ormoize très hostile à sa maîtresse.

GRIFFARD. — Je n'en sais rien. Mais je sais bien que la femme de cette nuit, de la messe noire et des poudres, n'est pas cette jeune fille!

LA REYNIE. — Nous verrons bien!

Il remonte et sort par la droite, au fond.

GRIFFARD, seul, à l'avant-scène. — Il le croit?... (Avec force.) Ah! mais alors, non! non! non! Je ne laisserai pas cette malheureuse se lamenter, quand l'autre est là qui se pavane, au milieu des courbettes. Ce serait trop lâche. Arrive qui pourra! Je sais nager! Je me jette à l'eau!

Mme DE MONTESPAN, dont quelques dames et courtisans ont pris congé, redescendant du fond à gauche, à Desœillets. — Appelle ton frère. Et qu'il fasse avancer nos chaises. Nous rentrons à Clagny.

GRIFFARD, qui l'a entendue, à lui-même. — Pas encore. (Très haut, à de Visé, qui vient de s'asseoir près du pilier de droite, ainsi que Pommeyrac, d'Estrées et Brionne, en cercle, avec qui il cause.) Eh bien, cher ami?...

DE VISÉ. — Quelle aventure!

GRIFFARD, haut, de façon à être entendu par la Montespan. — Oui, le fait fût-il inoffensif que l'on croirait encore au poison, grâce à la Voisin.

DE VISÉ. — Et dire que nous allions chez elle, innocemment.

GRIFFARD, même jeu, appuyant sur le mot, s'asseyant près d'eux. — Moi, le premier!... Hier encore!...

Mme de Montespan, saisie, prête l'oreille. La Desœillets, après avoir congédié son frère, vient à elle avec le manteau qu'elle va mettre sur les épaules de sa maîtresse. La Montespan lui fait signe de se taire.

DE VISÉ, à Griffard. — Hier?

GRIFFARD, insistant. — Dans la soirée!

Mme DE MONTESPAN, bas. — Ecoute!

GRIFFARD. — Et ce matin, j'étais des premiers à visiter une chambre en désordre, où a eu lieu cette nuit certaine cérémonie...

Mme DE MONTESPAN, vivement à Desœillets. — Cet homme en sait trop. Qu'il vienne!

Elle rejette son manteau sur le dos du fauteuil où elle va s'asseoir.

DE VISÉ. — Quelle cérémonie?

GRIFFARD. — Figurez-vous...!

Mlle DESŒILLETS, l'interrompant, à distance. — Pardon, monsieur l'abbé!

GRIFFARD, il se lève. Les autres se lèvent puis remontent aux groupes du fond. — Mademoiselle...

Mlle DESŒILLETS. — Madame la marquise désire vous parler.

GRIFFARD, descendant. — Trop honoré!

Il se dirige vers la marquise.

Mme DE MONTESPAN, très aimable, assise dans le fauteuil. — Merci, monsieur. — J'ai le plaisir de parler à l'abbé...?

GRIFFARD, saluant. — Griffard, madame, l'abbé Griffard, à vos pieds!

Mme DE MONTESPAN. — Vous allez dire, monsieur Griffard!... Asseyez-vous donc, je vous prie... (Il s'assied sur la chaise que lui avance Desœillets, à droite de la marquise, à quelque distance. Et la Desœillets, tournant le fauteuil, s'assied sur une chaise, à gauche de sa maîtresse, un peu derrière elle.) Vous allez dire que je suis bien curieuse; mais c'est notre péché mignon à nous autres femmes!... Je vous entendais parler de cette sorcière... la Voisin, n'est-ce pas son nom?...

GRIFFARD. — La Voisin, oui, madame.

Mme DE MONTESPAN. — Et j'ai cru comprendre que vous aviez vu chez elle les traces de je ne sais quelle cérémonie...

GRIFFARD. — La *Messe noire*.

Mme DE MONTESPAN, railleuse. — Voyons, monsieur l'abbé, sérieusement, ça existe encore, ces choses-là?

GRIFFARD. — Mais oui, madame, mais oui...

Mme DE MONTESPAN. — Je croyais que c'était choses du vieux temps, un peu légendaires!

GRIFFARD. — Pardonnez-moi.

Mme DE MONTESPAN. — Vous y croyez?

GRIFFARD. — Mieux que cela! j'en suis sûr.

Mme DE MONTESPAN, même jeu. — Ah! par exemple! Tu entends, Desœillets?

Mlle DESŒILLETS. — Oui, madame.

Mme DE MONTESPAN. — Et comment en êtes-vous sûr?...

GRIFFARD. — Par le témoignage d'un ami, qui a assisté à l'une d'elles, précisément celle en question.

Mouvement de Desœillets et de Montespan.

Mme DE MONTESPAN. — Celle?...

GRIFFARD. — D'hier! chez la Voisin!

Mme DE MONTESPAN, troublée. — Votre ami aura voulu plaisanter.

GRIFFARD. — Et pourquoi?

Mme DE MONTESPAN, s'oubliant. — Car à moins qu'il ne fût l'un des deux officiants!...

Mouvement de Desœillets pour l'avertir.

GRIFFARD. — Ai-je dit qu'ils étaient deux?

Mme DE MONTESPAN, se reprenant. — On sait bien que toute messe...

GRIFFARD. — Précisément!... Le servant, un certain Lesage, étant absent, la Voisin l'a remplacé au pied levé par mon ami qu'elle avait sous la main.

Mme DE MONTESPAN, inquiète. — Et c'est lui?...

GRIFFARD. — Qui a tenu le cierge pour Lesage.

Mme DE MONTESPAN. — Oh!

Mouvement retenu par Desœillets.

GRIFFARD, qui affecte ne pas voir les mouvements de la Montespan. — Oui! Evidemment, c'est un abus de confiance, mais, après tout, un témoin ou un autre!

Mlle Desœillets. Mme de Montespan. Griffard.

Scène III. — Griffard : « *Une petite goutte de poix bouillante est tombée sur l'épaule nue de la dame...* »

Mme de Montespan, sourdement. — La Voisin est une coquine et votre ami...

Griffard. — Ah! madame, il ne s'attendait pas à ce qu'il a vu, et dont je n'oserais vous dire le détail. Une fois là, il n'y avait plus moyen de se dérober, d'autant plus qu'il était fasciné!... fasciné, c'est le mot!

Mme de Montespan, un peu remise. — En tout cas, il ignore qui est l'héroïne de l'aventure!

Griffard. — Du moins, il ne la nomme pas...

Mme de Montespan. — Comment saurait-il son nom? Elle était masquée!... je suppose!...

Griffard, confirmant. — Masquée!...

Mme de Montespan. — Il n'a donc pas vu son visage.

Griffard. — C'est même la seule chose qu'il n'ait pas vue.

Mme de Montespan. — Il ne sait donc pas qui elle est?

Griffard. — Il prétend l'avoir à peu près reconnue.

Mme de Montespan. — Où?

Griffard. — Ici... à l'instant!

Mme de Montespan. — Et à quelles marques?

Griffard. — La taille... l'ensemble de la personne — les plus beaux cheveux blonds...

Mme de Montespan. — On ne voit ici que cheveux blonds.

Griffard. — Et puis, la voix!... hautaine, impérieuse, très reconnaissable!... quoiqu'elle se soit bien gardée de parler!

Mme de Montespan. — Eh bien, alors!

Griffard. — Mais elle n'a pu retenir une exclamation, qui suffit!...

Mme de Montespan. — C'est tout?

Griffard. — Oh! pardon, il y a encore un indice. — Le diable, paraît-il, se plaît à marquer d'une brûlure la chair de ses dévotes. Il n'y a pas manqué!... Mon ami était si troublé, pour cause, que du cierge noir, tremblant dans sa main, une petite goutte de poix bouillante est tombée sur l'épaule nue de la dame... qui a dû cacher la brûlure sous une large mouche, à cette place.

Il indique sur son épaule la place où est une mouche sur celle de Montespan, qui sans affectation, l'a cachée à demi, en jouant avec son éventail.

Mme de Montespan. — Ce n'est pas encore cette mouche-là qui la trahira, et si votre ami n'a pas mieux contre elle.

Griffard. — « Contre elle ». Oh! madame, que dites-vous! Il n'a pas l'intention d'ébruiter cette aventure. Il est trop galant homme et a trop le culte de la beauté pour ne pas se croire tenu à quelque reconnaissance envers celle qu'on lui a laissé admirer si généreusement.

Mme de Montespan. — Bref!...

Griffard. — Son cas est à peu près celui d'Actéon, quand il surprit Diane au bain. Et Actéon, jeune et beau, n'ayant pas trouvé grâce devant la déesse irritée, mon ami qui n'est ni beau, ni jeune, ne peut pas espérer mériter son pardon.

Mme de Montespan, riant d'un mauvais rire. — Ah! certes, non! Et le supposer est déjà trop d'insolence.

Griffard. — Il y a une autre solution...

Mme de Montespan. — Ah!

Griffard. — Qui concilierait tout!

Mme de Montespan. — Son silence, n'est-ce pas?

GRIFFARD. — Vous l'avez dit!

Mme DE MONTESPAN. — Allons donc! J'attendais l'offre! Elle n'est pas honnête; mais au moins, elle est franche! Et que veut-il, votre ami, pour prix de sa discrétion?

GRIFFARD. — Rien pour lui.

Mme DE MONTESPAN. — Rien? ni argent, ni emploi, ni...?

GRIFFARD. — Rien!

Mme DE MONTESPAN. — Alors, je ne comprends plus.

GRIFFARD. — Il a voulu d'abord s'assurer qu'il n'y avait pas erreur sur la personne en cause, pour témoigner au besoin, en faveur d'une jeune femme à qui il porte un vif intérêt.

Mme DE MONTESPAN. — Qui est?...

GRIFFARD. — Mlle d'Ormoize.

Mme DE MONTESPAN. — Cette suivante?...

GRIFFARD. — Soupçonnée à tort d'avoir servi à Mlle de Fontanges une tasse de lait empoisonné...

Mme DE MONTESPAN. — A tort! qu'en savez-vous?

GRIFFARD. — A tort! — Mais ce qui peut donner raison à cette fable, c'est l'erreur de M. de La Reynie qui croit voir en Mlle d'Ormoize, la dame de cette nuit.

Mouvement de Mlle Desœillets et de Mme de Montespan.

Mme DE MONTESPAN. — Ah! tiens!... c'est drôle!

Elle regarde Desœillets.

GRIFFARD. — Très drôle!... Pour peu que la Voisin, — et c'est à prévoir — soit invitée à taire la vérité, et qu'elle confirme les soupçons de M. de La Reynie, la pauvre fille est perdue; l'accident n'eût-il aucune suite, qu'elle serait toujours suspecte d'une tentative de meurtre avortée.

Mme DE MONTESPAN. — Eh bien?

GRIFFARD. — A moins que la grande dame avec qui on lui fait l'honneur de la confondre, prise de pitié pour cette malheureuse, n'emploie sa royale influence à lui épargner secrètement tout ennui, présent et à venir.

Mme DE MONTESPAN. — Auquel cas?

GRIFFARD. — Mon ami, satisfait, ignore absolument qui est la dame de cette nuit.

Mme DE MONTESPAN. — Tandis que dans le cas contraire?

GRIFFARD. — Il dit tout.

Mme DE MONTESPAN. — A M. de La Reynie.

GRIFFARD. — Au roi.

Mme DE MONTESPAN. — Sans preuves à l'appui!

GRIFFARD. — Il en aura.

Mme DE MONTESPAN, éclatant de rire. — La brûlure, n'est-ce pas? — Et l'imbécile se figure qu'on le croira?

GRIFFARD. — Il se figure cela, l'imbécile!

Mme DE MONTESPAN. — Eh bien, puisqu'il n'a pas eu la sagesse de se taire... (Elle se lève, Griffard et Desœillets de même, menaçante.) Dites à votre ami que, s'il ne veut pas être brûlé ou roué vif en grève, comme complice de la Voisin, il n'a plus qu'à faire comme Actéon.

GRIFFARD. — Changé en cerf!

Mme DE MONTESPAN. — Oui!

Desœillets jette le manteau sur les épaules de la marquise.

GRIFFARD. — Avec tous les chiens de la dame à ses trousses.

Mme DE MONTESPAN. — Il peut s'y attendre!

GRIFFARD. — Oui, mais ne l'attendra pas!

Mme DE MONTESPAN. — Nous verrons bien. — Bonne nuit, l'abbé.

GRIFFARD. — Oh! madame, elle n'aura jamais le charme de la dernière!

Il salue et gagne le buffet, à droite, où il se fait servir à boire.

Mme DE MONTESPAN. — Misérable! C'est une fosse à la Bastille ou à Bicêtre qu'il lui faut!

Mlle DESŒILLETS. — J'ai mieux!... (La marquise remonte par le milieu, vers les gentilshommes et dames qui attendent son départ pour la saluer et l'entourent. A Fabien, qui a reparu à gauche et à qui elle a fait signe de descendre à l'avant-scène, bas.) Tu vas, avec mes deux porteurs de torches, attendre cet abbé, à la sortie du parc et, dans l'avenue de la Reine, le rouer de coups, à le laisser mort sur place... C'est l'ordre de madame, et, quoi qu'il arrive, vous n'avez rien à craindre. — C'est compris! Va...

Fabien les suit vers la sortie de gauche.

Mme DE MONTESPAN, à son entourage. — Bonsoir, messieurs! — Allons! Desœillets.

Elles sortent par la gauche, suivies de Fabien, des dames de la Montespan et des gentilshommes. Tous les gens de la cour se retirent par la droite.

Scène IV

GRIFFARD, VALETS

Dès que Mme de Montespan est sortie, les laquais commencent à éteindre les lumières et à desservir le buffet, à l'aide de grands paniers plats.

GRIFFARD, qui n'a rien perdu de l'aparté de Desœillets et de Fabien, tout en sirotant son vin d'Espagne. — Que pouvait-elle bien dire, la caméristé, à ce grand diable qui me rappelle mes camarades de là-bas? (Il repose son verre sur le buffet.) Je n'aime pas bien ça!

Il traverse la scène et va pour sortir par la grille de gauche, puis s'arrête, et se dirige vers celle de droite.

LE MAITRE D'HOTEL, lui barrant le chemin. — Pardon, monsieur, où allez-vous?

GRIFFARD. — Je sors!

LE MAITRE D'HOTEL, lui indiquant la sortie, à gauche. — Par là, monsieur, la sortie... De ce côté, c'est le palais!

GRIFFARD, regardant de loin la sortie de gauche. — Par là?

LE VALET. — Oui! Vous suivez les charmilles jusqu'à la grille du Dragon!...

Il remonte pour donner ses ordres. Griffard se dirige vers la grille de gauche et s'arrête. De ce côté, toute lumière est éteinte et le parc est tout noir.

GRIFFARD, même jeu. — Hum, c'est bien noir de ce côté-là, et bien désert, et plus noir encore et plus désert sur le boulevard! (Il redescend et va retrouver le maître d'hôtel, à droite, près du pilier, où il presse ses laquais.) Dites-moi, mon ami, (Le maître d'hôtel se retourne.) n'ai-je pas d'autre sortie que celle-là?

LE MAITRE D'HOTEL. — Pas d'autre. Dépêchez-vous, monsieur, on va fermer! (A mi-voix, à un de ses hommes, en remontant, tandis que Griffard retourne vers la gauche.) Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là, à ne pas vouloir s'en aller!

Il remonte vers la droite et fait signe à ses gens de surveiller l'abbé.

GRIFFARD, se dirige vers la gauche, puis s'arrête encore à la vue de l'obscurité du parc, et redescend un peu. — Mais, diable, diable, diable! Au premier pas hors du parc, je suis guetté, surpris, assommé!... Et pas d'armes pour me défendre!... (A ce moment, un des valets qui a mis l'argenterie dans un des paniers, le pose vivement sur une chaise à droite; au son de l'argenterie, Griffard se retourne et regarde.) Ah! parbleu! j'y suis!

Le laquais remonte après avoir laissé son panier sur la chaise vers laquelle Griffard se dirige, avec de fausses précautions, guetté par tous les valets sur un signe du maître d'hôtel. Il prend, dans le panier, une longue cuiller d'argent et la fourre dans sa poche où le manche dépasse, puis s'en va vivement vers la grille de gauche. Tous les valets, qui ont vu le coup, descendent vers lui et l'entourent.

LE MAITRE D'HOTEL, lui barrant le chemin. — Eh! l'abbé, l'abbé, doucement.

GRIFFARD, ingénument. — Plaît-il?

TOUS, chantant et l'entourant. — « Monsieur l'abbé? » « Où courez-vous? » « Vous allez vous casser le cou ».

GRIFFARD, affectant le trouble. — Messieurs! messieurs! je vous prie!

LE MAITRE D'HOTEL, le fait tourner, tire la cuiller de la poche et la montre. Rires éclatants. — Permettez!

GRIFFARD, même jeu. — Ah! mon Dieu!... Ah! messieurs, est-ce possible? Quelle distraction!

Sur l'appel, une patrouille de quatre gardes françaises a déjà paru à droite, venant du palais et descend.

LE SERGENT, désignant l'abbé. — Celui-là?

TOUS. — Oui.

Sur un geste du sergent, les quatre soldats entourent l'abbé, l'encadrant au milieu d'eux.

GRIFFARD. — O ciel!! On m'arrête?

TOUS, se tordant de rire. — Ça l'étonne.

LE SERGENT, lui indiquant la porte, à gauche. — Allons, monsieur l'abbé, s'il vous plaît.

GRIFFARD. — Monsieur, grâce, pitié!

LE SERGENT, aux valets. — Faites place. (Aux gardes.) Allons, marchons!

GRIFFARD, prenant tranquillement sa prise, à lui-même. — A présent, me voilà bien tranquille!...

Il gagne la sortie de gauche, entre les gardes, à la grande joie des valets.

RIDEAU

Griffard.

SCÈNE IV. — Griffard : *« A présent, me voilà bien tranquille !... »*

Sagot. La Reynie. Louvois. Colbert. Griffard. Mlle Desœillets.

SCÈNE VIII. — La Reynie : « *Entrez, monsieur Griffard... Qu'est-ce que cette affaire de vol ?* »

ACTE IV

M. DE LA REYNIE

Le cabinet de M. de La Reynie à l'Arsenal. — Au fond, deux portes semblables, l'une à droite, porte d'entrée; l'autre à gauche, porte du cabinet de Sagot. Entre les deux, une grande cheminée surmontée d'un trophée sculpté dans la boiserie. A droite, deuxième plan, porte latérale conduisant à la Bastille. A gauche, deuxième plan, petite porte dissimulée dans la boiserie. Une grande table au milieu de la scène vers la gauche, entourée de quatre chaises. Chaises de chaque côté de la porte de droite. Il fait jour.

Scène première

LA REYNIE, DESGREZ, DEUX HUISSIERS

Le premier huissier range des papiers sur la table. La Reynie entre par la porte du fond, à droite, que le deuxième huissier lui ouvre à deux battants. Il remet sa canne et son chapeau au premier huissier, qui vient à lui.

LA REYNIE. — Desgrez est là?

L'HUISSIER. — Oui, monsieur, dans le cabinet de M. Sagot.

LA REYNIE, même jeu. — Appelez-le.

Il examine des papiers sur la table, tandis que l'huissier va à la porte de Sagot qui est ouverte et fait signe à Desgrez. Celui-ci paraît et descend à La Reynie qu'il salue, tandis que l'huissier sort.

LA REYNIE. — L'abbé Griffard n'est pas venu en mon absence?

DESGREZ. — Non, monsieur.

LA REYNIE. — Il faudrait voir chez lui.

DESGREZ. — Inutile, monsieur. J'ai reçu de lui ceci, qui n'a pas laissé de me surprendre.

Il indique sur la table une lettre ouverte, que prend La Reynie.

LA REYNIE, lisant. — *Cher monsieur Desgrez; je suis à Versailles, en prison, pour vol!* Pour vol? (Il continue à lire.) *Priez M. de La Reynie de me faire transporter à Paris, en voiture, sous bonne garde.* Qu'est-ce que cela signifie?

DESGREZ. — J'ai pris sur moi, monsieur, d'envoyer à Versailles deux de mes hommes, avec ordre d'amener ici M. Griffard, en voiture, bien gardé, suivant son désir. Je pense que nous ne tarderons pas à le voir.

LA REYNIE. — Prévenez-moi, dès son arrivée.

Desgrez remonte et sort par la porte de Sagot, au moment où s'ouvre, toute grande, la porte d'entrée, laissant voir Louvois et Colbert qui remettent aux valets leurs cannes et leurs chapeaux.

Scène II

LA REYNIE, LOUVOIS, COLBERT

LA REYNIE, allant au-devant d'eux, et gagnant la droite. — J'arrive de Saint-Germain, messieurs, où le roi m'a fait savoir que j'aurais l'honneur de votre visite, à l'arsenal.

LOUVOIS. — Sa Majesté, monsieur, sur le désir exprimé par Mlle de Fontanges, qui ne croit pas à la culpabilité de sa demoiselle d'honneur, nous commande, à M. Colbert et à moi, de nous associer à l'interrogatoire

que vous allez faire subir à Mlle d'Ormoize, avant de maintenir son arrestation.

Il gagne la gauche, près de la table.

LA REYNIE. — Dès mon arrivée, j'ai donné ordre qu'on la fît comparaître devant nous.

COLBERT, même jeu que Louvois. — M. d'Aquin assure que Mlle de Fontanges est hors de danger.

LOUVOIS. — La tentative ne subsiste pas moins.

LA REYNIE. — Assurément.

COLBERT, assis sur la chaise, à droite de la table. —Décidément, monsieur, Sa Majesté retire au Parlement l'examen de cette déplorable affaire?

LA REYNIE. — Sa Majesté, monsieur, a désigné, ce matin, les douze membres de la chambre ardente, qui auront à l'instruire, avec M. Boucherat, pour président; pour conseillers rapporteurs: M. de Bezons et votre serviteur, et, pour greffier, mon secrétaire particulier, M. Sagot. La chambre ne sera pas installée avant trois jours. On procède depuis ce matin, à Vincennes, aux premiers interrogatoires, que M. Sagot m'apportera dans un instant.

LOUVOIS. — Est-ce vraiment un certain gazetier, qui vous a révélé l'existence de cette cabale?

Il s'assied devant la table. Colbert à droite de la table.

LA REYNIE, passant derrière Colbert pour aller s'asseoir sur la chaise au delà de la table. — L'abbé Griffard, oui, monsieur, professeur de philosophie et belles-lettres, évadé des galères, où il était par votre ordre.

Il s'assied.

LOUVOIS. — J'ai donc bien fait de l'y envoyer, si c'est là qu'il a tout appris.

LA REYNIE, souriant. — C'est une satisfaction à laquelle il refuserait peut-être de s'associer.

COLBERT. — Le roi est informé de ce détail?

LA REYNIE. — De tous les détails, y compris celui de certaine cérémonie, dont M. Griffard a été témoin. Je dois le présenter, ce soir, à Sa Majesté, qui veut l'interroger Elle-même.

Le deuxième huissier ouvre discrètement la porte d'entrée.

L'HUISSIER. — M. le chevalier de Tralage.

LA REYNIE, il se lève. — Vous pouvez l'introduire.

Hector entre et salue profondément Louvois et Colbert.

Scène III

LES MÊMES, HECTOR

LA REYNIE, allant à lui et le présentant. — Mon neveu, le chevalier de Tralage...

LOUVOIS. — J'ai le plaisir de voir fréquemment monsieur chez Mme de Maintenon...

COLBERT. — Qui se loue beaucoup de lui.

LA REYNIE. — Mon neveu est ici pour témoigner, s'il y a lieu. Asseyez-vous, Hector.

Il lui indique la chaise qui était au premier plan, à droite, et que l'huissier, avant de sortir, a détachée légèrement du mur.

Scène IV

LES MÊMES, puis SAGOT

1er HUISSIER, ouvrant la porte de Sagot. — M. Sagot, monsieur, est de retour.

LA REYNIE. — Qu'il entre! (Sagot entre, avec des dossiers. L'huissier sort refermant la porte. Le présentant.) Monsieur Sagot, greffier de la chambre ardente... (A Sagot, qui dépose les dossiers sur la table.) Ce sont les interrogatoires?

SAGOT. — Oui, monsieur.

LOUVOIS. — La Voisin a parlé?

SAGOT. — Non, monsieur, et son attitude est bien différente de celle des autres accusés. Elle affecte la plus grande tranquillité, elle chante, elle rit, elle boit! Ce qui s'explique, d'ailleurs. On a surpris sur elle un billet avec ces mots: « Taisez-vous, on vous sauvera. » (A La Reynie, à mi-voix, tandis que Louvois et Colbert, se levant, vont causer à droite de la table. Hector les voyant debout, se lève.) M. de Bezons, monsieur, attire votre attention sur les passages marqués à l'encre rouge, qui sont d'une gravité exceptionnelle. Il désirerait en conférer avec vous, avant que vous ayez revu Sa Majesté.

LA REYNIE. — Bien! Je verrai ceci dans un instant. (Il lui indique le siège à gauche de la table.) Asseyez-vous, monsieur Sagot, vous venez à point pour prendre des notes.

Sagot s'installe pour écrire.

DESGREZ, entrant par la droite. — Mlle d'Ormoize est là, monsieur.

LA REYNIE, à Desgrez. — Attendez!... (A Hector, en passant devant la table.) J'ai su, chevalier, par une indiscrétion de M. de Cessac, qu'il s'est rencontré avec vous samedi, dans l'après-midi, chez la Voisin, au moment où en sortait Mlle d'Ormoize. Pourquoi ne me l'avoir pas dit?

HECTOR, embarrassé. — Cessac, monsieur, est trop affirmatif. Je ne lui ai pas dit que j'avais reconnu, mais que j'avais cru reconnaître Mlle d'Ormoize.

LA REYNIE. — C'est-à-dire, Hector, que, par générosité, vous n'avez pas voulu nous révéler cette visite clandestine, qui crée pour elle une charge des plus graves...?

HECTOR. — Mon Dieu, monsieur...

LA REYNIE. — Autant que votre discrétion, d'ailleurs. On a le droit d'en conclure que vous craignez pour elle la vérité. (Mouvement d'Hector.) Cela suffit! (A Desgrez.) Introduisez Mlle d'Ormoize.

Scène V

LES MÊMES, SOLANGE

Colbert et Louvois sont assis à droite de la grande table, La Reynie devant la table, Hector, sur la chaise, à droite. Desgrez introduit Solange.

LA REYNIE. — Asseyez-vous, mademoiselle. (Solange s'assied sur la chaise du fond que lui a avancée Desgrez.) Je n'ai pas à vous rappeler de quel crime vous êtes accusée...?

SOLANGE. — Bien injustement, monsieur; je vous assure.

LA REYNIE. — Souhaitons-le. Vous êtes allée, samedi, dans l'après-midi, chez la femme Voisin; M. de Tralage vous y a rencontrée.

SOLANGE. — Oui, monsieur.

LA REYNIE. — Et pourquoi cet empressement à vous dérober à sa vue?

SOLANGE, très émue. — J'y allais pour lui, monsieur, à son insu.

LA REYNIE. — Mais encore, le but de cette visite?

SOLANGE. — J'étais bien triste, monsieur, très découragée. J'allais consulter cette femme, comme tant d'autres, pour savoir si j'avais encore quelque espoir de retrouver le bonheur perdu.

LA REYNIE. — C'est-à-dire l'amour de monsieur...?

SOLANGE. — Oui, monsieur.

LA REYNIE. — ...Epris d'une autre femme?

SOLANGE. — Oui, monsieur.

LA REYNIE. — Pour qui vous n'aviez, naturellement, que sentiments de jalousie et de haine.

SOLANGE. — Oh! de jalousie, monsieur, oui, cela, je l'avoue et c'est bien naturel; mais de haine, je ne crois pas avoir donné lieu de le supposer.

LA REYNIE. — Vous avez dit pourtant, à Mlle de Coëtlegon, hier matin: « Ah! dans quelques jours, elle ne me fera plus souffrir ».

SOLANGE. — Oui, monsieur; car, après ma visite à la Voisin, je comptais quitter le service de madame, dans la huitaine.

LA REYNIE. — Donc, vous avez demandé à cette femme quelque élixir, ou quelque poudre!

SOLANGE, vivement. — Oh! non, monsieur, non!... C'est elle qui m'a proposé un philtre à faire boire à ma-

dame. Mais, j'ai refusé, craignant que cela ne lui fît mal.

LA REYNIE. — Alors, si ce n'est pour le recevoir, ce philtre, pourquoi êtes-vous retournée chez la Voisin, le soir même, vers huit heures?

SOLANGE. — Moi, monsieur?

LA REYNIE. — Oui!

SOLANGE. — Mais, je ne suis pas retournée chez elle, monsieur.

LA REYNIE. — En êtes-vous bien sûre? — Vous n'étiez pas de retour à Saint-Germain, à cette heure-là.

SOLANGE. — Non, monsieur.

LA REYNIE. — Où étiez-vous?

SOLANGE. — Avant de partir, monsieur, je suis entrée à l'église Saint-Roch, pour le salut.

LA REYNIE. — Y avez-vous été vue par quelqu'un qui puisse en témoigner?

SOLANGE. — Pas que je sache, monsieur.

LA REYNIE, après un échange de regards avec Louvois et Colbert. — Donc, aucune preuve à l'appui. — Ne confondez-vous pas le salut à Saint-Roch avec une cérémonie d'un autre caractère chez la Voisin? — La messe noire?

SOLANGE. — Oh!

LA REYNIE. — Vous savez ce que c'est?

SOLANGE. — J'en ai entendu parler, monsieur, comme d'une chose horrible, en l'honneur du démon, sans en savoir plus.

LA REYNIE. — Eh bien, on a lieu de croire qu'à neuf heures du soir, vous assistiez chez la Voisin à cette messe diabolique.

SOLANGE. — Moi? quelle horreur!

LA REYNIE. — Pour y préparer le poison versé par vous le lendemain dans la tasse de lait.

SOLANGE, debout. — Mais, c'est faux, monsieur! C'est faux! Et c'est absurde! Je suis constamment à mon service, auprès de Mlle de Fontanges, qui est souffrante. Je la soigne le jour, la nuit; je lui donne à boire à tout instant les potions ordonnées par M. d'Aquin. Il m'était bien facile de lui verser un mauvais breuvage, quand je suis seule avec elle, et sans que personne s'en doute. J'aurais été stupide de lui servir ce lait empoisonné devant tout le monde, pour qu'elle souffre, qu'elle crie!... et qu'aussitôt l'on dise de moi, comme on a fait: « C'est elle, l'empoisonneuse!... La voilà!... C'est elle! C'est elle! »

Elle retombe assise, en pleurant.

LOUVOIS. — Vous ne comptiez pas sur un effet si prompt...

COLBERT. — Et ce lait pris au buffet était moins suspect qu'une potion au chevet de la malade.

SOLANGE. — Ah! Dieu! avec des raisons pareilles, qui ne serait coupable?

LA REYNIE. — Bref, vous niez être retournée le soir chez la Voisin?

SOLANGE. — Oui, je le nie! Oui, oui, oui, je le nie!

LA REYNIE, à Desgrez. — Faites entrer la personne qui est là.

Desgrez va à la porte du fond qu'il ouvre et introduit Mlle Desœillets, qui descend, à droite. Solange, sans se lever, se retourne et la regarde avec stupeur.

Scène VI

LES MÊMES, Mlle DESŒILLETS

LA REYNIE, dictant à Sagot, tandis que Desœillets salue de loin Louvois et Colbert. — *Marie Desœillets, demoiselle suivante de Mme de Montespan...* Veuillez, mademoiselle, dire à ces messieurs ce que vous m'avez appris concernant Mlle d'Ormoize.

DESŒILLETS. — Samedi soir, messieurs, Mme de Montespan m'ayant donné des commissions pour Paris, je remontais la rue Poissonnière, en voiture, vers neuf heures du soir, dans la direction du boulevard, quand je vis mademoiselle sortir de la rue Beauregard.

SOLANGE. — Moi?

DESŒILLETS, sans la regarder. — Oh! je l'ai bien reconnue! Elle n'était pas masquée et il faisait encore jour.

SOLANGE. — Vous m'avez vue, moi?... Vous m'avez vue à cette heure-là?...

DESŒILLETS, même jeu. — J'ai cru à quelque galanterie, et, par discrétion, j'ai suivi mon chemin, sans faire semblant de la voir!

SOLANGE. — Mais ce n'était pas moi!

LA REYNIE, à Desœillets. — Etes-vous bien sûre?

DESŒILLETS. — Oh! monsieur! Je l'ai vue comme je vous vois!

SOLANGE, elle se lève. — Mais c'est faux! C'est faux! Ah! la méchante femme, qui me tue avec ses mensonges.

LA REYNIE, à Desœillets. — Vous affirmez?

DESŒILLETS. — J'affirme que c'était mademoiselle!

SOLANGE. — Et moi, je jure qu'elle ment!

DESŒILLETS. — Je jure que je dis vrai.

SOLANGE. — Elle ment! Elle ment!... Ah! malheureuse! qui me perd. Quel mal vous ai-je fait?

DESŒILLETS. — Et quelle raison aurais-je de mentir?

LA REYNIE, à Solange. — Allons, avouez.

LOUVOIS, de même. — Avouez donc...

COLBERT. — Pour mériter la pitié!

SOLANGE. — Je ne veux pas la pitié!... Je veux la justice!

Elle retombe assise.

LOUVOIS. — Ne l'obligez pas à vous arracher des aveux.

SOLANGE, pleurant. — Ah! si vous me faites mal! j'avouerai bien tout ce qu'on voudra! Ça ne m'empêchera pas d'être innocente.

LA REYNIE. — C'est assez! (A Desgrez.) Faites conduire mademoiselle à la Bastille.

Desgrez fait un pas vers elle.

SOLANGE, vivement se levant. — Non! non, je ne veux pas, laissez-moi!... Laissez-moi. (Elle repousse Desgrez.) Messieurs! Messieurs! Je suis innocente! Je le jure sur le salut de mon âme! devant Dieu qui m'entend et qui la punira!

LA REYNIE. — Desgrez!...

SOLANGE, même jeu. — Non! Non! (Elle court à Hector qui s'est levé.) Monsieur! par pitié, défendez-moi! Ne me laissez pas emmener par cet homme. Vous savez si je suis femme à tuer quelqu'un, vous, vous le savez! Dites-leur donc que je n'en suis pas capable! Dites-leur, dites!... (Elle se cramponne au bras d'Hector, bouleversé, mais qui essuie ses yeux sans la regarder; elle pousse un cri et laisse retomber le bras.) Ah!... vous le croyez aussi!... De moi?... Cela!... Vous!... Vous!... (A Desgrez.) O Dieu!... Emmenez-moi, à présent, emmenez-moi. Et faites de moi ce que vous voudrez!...

Desgrez l'entraîne, sanglotant, par la droite. Hector remonte vers la porte du fond, et la suit des yeux.

Scène VII

LES MÊMES, moins SOLANGE et DESGREZ

LA REYNIE, à Hector, tandis qu'on emmène Solange. — Vous pouvez vous retirer, Hector. Mais ceci est bien un peu votre œuvre.

HECTOR, très ému. — Ah! monsieur!... Je ne me le pardonnerai de ma vie.

Il sort par le fond; la porte se referme sur lui.

LA REYNIE, à Louvois et Colbert. — Eh bien, messieurs, vous êtes convaincus, comme moi. (A Desœillets.) Je ne vous retiens plus, mademoiselle.

Desœillets salue et remonte pour sortir par la porte du fond. Au moment où elle s'ouvre, paraît, sur le seuil, Griffard, qui lui barre le passage, et elle recule, très inquiète, en détournant la tête. Pendant ce qui suit, Griffard fait un pas en avant. Elle espère en profiter pour passer derrière lui, mais il recule d'un autre pas, sans en avoir l'air, lui fermant la retraite.

Scène VIII

LES MÊMES, moins HECTOR, plus GRIFFARD

LA REYNIE, à Louvois et à Colbert. — C'est notre abbé! Entrez, entrez, monsieur Griffard, nous avons fini!... Qu'est-ce que cette affaire de vol?

GRIFFARD, indiquant Desœillets. — Personne, monsieur, ne pourra mieux vous renseigner à cet égard que mademoiselle.

DESŒILLETS, très troublée. — Moi?

LA REYNIE, surpris. — Mlle Desœillets...?

GRIFFARD. — Elle vous dira qu'après certaine conversation avec certaine dame, j'ai jugé bon de me faire escorter par une patrouille de gardes françaises.

LA REYNIE, à Desœillets. — Vous entendez?

DESŒILLETS. — Monsieur!... Monsieur, ne croyez pas un mot de ce que dit cet homme!

GRIFFARD, tranquillement. — Moi, je ne dis rien. Je vous laisse dire.

LA REYNIE, à Desœillets. — Enfin, qu'y a-t-il entre vous et lui?

DESŒILLETS, exaspérée par le sourire de Griffard, triturant sa prise. — Il y a... Oh! cet abbé!... C'est un fourbe, monsieur, un scélérat qui a juré de nous perdre...

LA REYNIE. — *Nous?*

GRIFFARD. — Allez! ma chère, allez, continuez! Dites, dites!...

DESŒILLETS, dans ses dents. — Ah! démon!...

LA REYNIE. — La perte de qui? Répondez donc!... *Nous!* Qui, *nous?*

DESŒILLETS. — Moi! et...

LA REYNIE. — Qui?

DESŒILLETS. — Madame!

Exclamation de Colbert et La Reynie.

LOUVOIS. — Votre maîtresse?

DESŒILLETS. — Qu'il menace de dénoncer pour cette affaire...

LA REYNIE. — Des poisons!... Dénoncer?

LOUVOIS, COLBERT. — La marquise?...

GRIFFARD, tranquillement. — C'est fait! — Merci, ma chère, de m'en avoir épargné la peine.

LOUVOIS. — Mais, c'est absurde!...

COLBERT. — Cet homme est fou!

DESŒILLETS. — Oh! il n'est pas fou! Mais...

Sagot, pendant ce qui précède, a ouvert son dossier, et, aux dernières répliques, il a remis à La Reynie un des interrogatoires, en lui signalant un passage à lire.

LA REYNIE. — Pardon! messieurs, je vous prie. (A Desgrez.) Desgrez, emmenez mademoiselle!

DESGREZ. — Libre?

LA REYNIE. — Au secret, et sous bonne garde!...

Stupeur de Louvois et Colbert.

DESŒILLETS. — Moi?

LA REYNIE, à Desgrez. — Allez! Allez!

DESŒILLETS, emmenée par Desgrez par la sortie de droite. — Oh! cet homme! cet homme!... (A Griffard, en sortant.) Ah! misérable, vous le payerez cher!

Scène IX

LES MÊMES, moins DESŒILLETS et DESGREZ

LOUVOIS, vivement, à La Reynie. — Qu'est-ce à dire, monsieur?

LA REYNIE. — Veuillez écouter, messieurs, ce passage de l'interrogatoire de la fille Voisin, que M. de Bezons signale à mon attention. (Il lit. Louvois se rassied sur la chaise qu'il occupait. Colbert descend la sienne pour s'y asseoir, à droite de Louvois. La Reynie se rassied devant la table). *A cette question: « Où étiez-vous ce matin, quand votre mère a été arrêtée...? » la fille Voisin, qui, cette nuit a tenté de s'étrangler dans sa prison, après bien des difficultés, se décide enfin à répondre: « J'étais allée porter à Saint-Germain les poudres préparées la nuit, après la messe noire ».*

GRIFFARD, qui s'est tenu à l'écart, au fond, à droite. — Oh!

Son mouvement fait tourner la tête, légèrement, à Louvois et à Colbert, et il se tient coi.

LA REYNIE, continuant sa lecture. — *Demande: « Les porter à qui? » Réponse: « A Mlle Desœillets ». Demande: « Qu'est-ce que ces poudres...? » Réponse: « Des poudres d'amour, pour conserver à Mme de Montespan l'amour du roi ».*

Il pose le papier sur la table. Mouvement de Colbert et Louvois qui se regardent. Griffard gagne la gauche au-dessus de la table.

COLBERT. — Eh! cette fille dit ce qu'elle veut!

LOUVOIS. — Sans doute?

LA REYNIE, devant qui Sagot a posé sur la table, une autre feuille, avec le même geste, pour lui indiquer le passage. — Autre interrogatoire : celui de l'abbé Guibourg. *Il confesse avoir dit, dans la nuit de samedi à dimanche, la messe en question* (Il indique Griffard d'un coup d'œil.) *pour Mme de Montespan masquée, comme il a fait à plusieurs reprises, depuis plusieurs années;* (Il repose le papier sur la table.) suivent les détails que je passe.

COLBERT. — Et comment sait-il que la femme masquée était Mme de Montespan...?

LOUVOIS. — Oui?...

LA REYNIE, à qui Sagot a remis un papier, cette fois faisant face tous deux au public. — Voici la réponse : « *A l'une des premières messes, j'ai fait passer sous le calice un écrit sur parchemin vierge, conçu en ces termes: « Je demande que l'amour du roi me soit continué, qu'il quitte son lit et sa table pour moi, que je puisse être appelée à ses conseils, que mes fils soient reconnus princes et, la reine étant répudiée, que je puisse épouser le roi!* » Mme de Montespan est la seule à qui ce texte puisse s'appliquer. De plus, une note de M. de Bezons établit que la servante Margot, Lesage, Marguerite Voisin, et la Filastre, autre devineresse, confirment les mêmes faits, aux mêmes dates, avec les mêmes détails!

LOUVOIS. — Et si tous les coquins s'accordent pour mentir, dans l'espoir qu'on n'osera pas faire un procès si compromettant pour Mme de Montespan?

COLBERT. — Ou simplement pour gagner du temps?

LA REYNIE. — M. de Bezons a prévu l'objection et la réfute: « *Les accusés, depuis leur arrestation, ont toujours été isolés et interrogés à part. Aucune entente possible* ».

COLBERT. — A présent. Mais ils ont pu se concerter à l'avance.

LA REYNIE, désignant Griffard, qui écoute tranquillement. — Soit! Mais l'abbé Griffard n'est pas du complot.

LOUVOIS, se retournant vers Griffard. — Vous accusez formellement la marquise?

GRIFFARD. — Ah! si je l'accuse!...

COLBERT. — Vous la reconnaissez dans la femme masquée?

GRIFFARD. — Absolument.

LOUVOIS. — Et vous le lui avez dit?

GRIFFARD. — Clairement.

COLBERT. — Elle en convient?

GRIFFARD. — Non!

LOUVOIS, COLBERT. — Ah!

GRIFFARD. — Et oui! — Non, volontairement!... Oui, sans le vouloir. Après quoi elle m'a menacé de me faire rouer en grève, si je prononçais son nom.

COLBERT. — Sur un simple soupçon?

LOUVOIS. — Sans preuves à l'appui?

GRIFFARD, avec force. — Sans preuves?... J'en ai une depuis un instant, et, celle-là, formidable!

LOUVOIS. — Laquelle?

GRIFFARD. — Permettez-moi de la tenir en réserve, pour le cas probable où j'aurais moi-même à me défendre.

COLBERT. — Vous prévoyez ce cas-là?

GRIFFARD. — Oh! monsieur, quand un pauvre diable comme moi s'attaque à si puissante personne, il peut s'attendre à tout! — Je m'y attends et je me garde.

LOUVOIS, il se lève, ainsi que Colbert et La Reynie. Sagot reporte sa chaise au-dessus de la table, et remonte vers la

porte de son cabinet. — Messieurs, nous avons à causer. Que MM. Griffard et Sagot nous laissent seuls un instant.

La Reynie, remontant vers la même porte, à gauche de la table. — Monsieur Griffard, veuillez attendre un instant, chez M. Sagot.

Griffard, il salue. — Tant qu'il vous plaira, monsieur.

Il entre chez Sagot qui le suit et referme la porte.

Scène X

LOUVOIS, COLBERT, LA REYNIE

Colbert vient s'asseoir sur la chaise qu'occupait La Reynie, devant la table.

Louvois, à La Reynie. — Vous êtes bien poli, monsieur... pour ce gazetier.

La Reynie. — Il vient, monsieur, de nous rendre un signalé service.

Louvois. — Qui deviendra fort mauvais, si nous n'y mettons bon ordre. (Il indique à La Reynie le siège occupé avant par Colbert en l'invitant du geste à s'asseoir, et s'assied lui-même entre Colbert et La Reynie sur la chaise à droite de la table.) Ces tristes révélations mettent à une sérieuse épreuve notre zèle pour Sa Majesté. — Quelle que soit votre opinion sur la culpabilité de Mme de Montespan...

Colbert. — Trop probable, malheureusement.

La Reynie. — Et, pour moi, trop certaine.

Louvois. — ...il est un point sur lequel, j'en suis sûr, nous serons tous d'accord. C'est que jamais, au cours de ce procès, la marquise ne saurait être mise en cause. Personne, hormis nous, ne doit connaître les ignobles pratiques auxquelles le roi aurait été soumis depuis quinze ans, par une détestable sorcière. Nous ne devons pas donner à Sa Majesté la douleur, à ses fidèles sujets la cruelle surprise, à l'Europe entière la maligne joie d'un tel scandale! Ce serait pour les cours étrangères une trop belle revanche de leur admiration haineuse pour le Grand Roi, que ses conquêtes ont fait l'arbitre de leurs destinées. Il y va de sa gloire, dont nous avons la garde!... Enfin, ai-je besoin de vous rappeler, monsieur, (A Colbert.) que vous êtes l'allié de la marquise par le mariage de votre fille avec son neveu et que son honneur est un peu le vôtre?

Colbert. — Assurément.

Louvois. — Pour moi, je ne saurais oublier tout ce que je lui dois. Bref, messieurs, même pour la défendre contre des accusations vraies ou fausses, son nom ne doit pas être prononcé!

Colbert. — C'est mon sentiment.

La Reynie. — Toutefois, nous ne devons pas perdre de vue, messieurs, que j'ai dit au roi tout ce que je savais ou croyais savoir de cette malheureuse affaire, qu'il connaît dans ses moindres détails la cérémonie secrète de l'autre soir, que pour lui cette messe infâme est associée à la tentative d'empoisonnement de Mlle de Fontanges et par Mlle d'Ormoize! Enfin, que Sa Majesté attend avec impatience le résultat des premiers interrogatoires! Dans ces conditions, quel parti prendre?

Louvois. — Le plus simple, et en réalité le seul. Laisser les choses en l'état, et, avec l'aide de Mlle de Fontanges, recommander à l'indulgence du roi, Mlle d'Ormoize...

La Reynie. — Déclarée coupable?

Louvois. — Sans hésitation!

La Reynie. — Oh! monsieur, c'est une mesure...

Louvois. — Rigoureuse, d'accord. — En savez-vous une meilleure?

La Reynie. — J'en souhaiterais une qui mît hors de danger Mme de Montespan et Mlle d'Ormoize.

Louvois. — C'est impossible! — Si nous déclarons que Mlle d'Ormoize n'est pas coupable, le roi nous dit: « Soit! alors, qui? » Et nous n'avons rien à répondre. Il n'admet pas que le crime reste impuni; il exige une enquête plus sévère, des interrogatoires plus précis, que nous ne pourrons pas lui dérober comme ceux-ci... Et, enfin, la Question qui peut faire éclater la vérité, malgré nous. Nous serions bien mal avisés de courir de tels risques, quand la condamnation de Mlle d'Ormoize coupe court à tout et nous donne pleine sécurité pour la marquise.

La Reynie. — Sa condamnation?...

Louvois. — Naturellement, puisque tout l'accuse...

La Reynie. — Mais, la chambre ardente!...

Louvois. — La chambre ardente n'est pas le Parlement! Elle comprendra ses devoirs comme nous et sera toute à notre dévotion. Dès lors, la marche à suivre est des plus naturelles: supprimer ces interrogatoires : déclarer aux accusés que l'on ne voit dans leurs propos sur Mme de Montespan que des calomnies ayant pour but de les abriter derrière elle! Abréger la procédure! Expédier au bûcher la Voisin, sa fille, Guibourg, Lesage! Relâcher dans l'instant la Desœillets; plus tard, tous les personnages de marque qui pourraient être compromis. Et, pour le reste, la canaille, la boucler sans jugement dans des citadelles, ou la déporter aux îles, à Saint-Domingue, au Canada!... Dans un mois, l'affaire est vidée, le scandale étouffé, et sauve Mme de Montespan; car il n'y a plus contre elle un seul accusateur, une seule preuve, un seul témoin!

La Reynie. — Pardon, monsieur, il y en a un.

Louvois. — L'abbé!

La Reynie. — Que le roi veut interroger.

Louvois. — Celui-là n'est pas pour nous gêner. Il est bien trop fin pour ne pas se plier à nos volontés. (Il se lève, ainsi que La Reynie, et il gagne un peu la droite. Colbert reste assis.) Appelez-le, monsieur, je vous prie, que nous lui fassions la leçon.

Scène XI

LOUVOIS, COLBERT, LA REYNIE, GRIFFARD

La Reynie, il va à la porte de Sagot, l'entr'ouvre et appelle. — Monsieur Griffard! Venez, je vous prie.

Griffard entre et descend, tandis que la porte se referme sur lui.

Louvois, gracieux, lui indiquant le siège qu'il vient de quitter. — Prenez place!... Prenez place, monsieur Griffard! (Griffard, en descendant, pose son chapeau sur la table, à la place où écrivait Sagot, puis passe devant La Reynie, et vient pour s'asseoir à la chaise abandonnée par Louvois.) Nous sommes d'accord, ces messieurs et moi, pour supprimer ces interrogatoires et laisser ignorer à Sa Majesté le rôle joué dans cette aventure par Mme de Montespan. Il importe que vous en soyez averti!

Griffard. — Moi, monsieur?

Louvois. — Oui! (Il s'assied. Griffard s'assied près de lui, La Reynie, de même, au-dessus de la table.) Vous aurez l'honneur d'être présenté, ce soir, par M. de La Reynie, à Sa Majesté qui veut vous interroger sur les faits dont vous avez été témoin. Vos déclarations doivent donc concorder en tous points avec les nôtres...

Griffard. — C'est-à-dire, monsieur...!

Louvois. — C'est-à-dire que l'héroïne de l'autre nuit vous est inconnue.

Griffard. — Je ne suis pas justicier, et je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à laisser Mme de Montespan dans l'ombre.

Colbert. — C'est cela...

Louvois. — Très bien...

Griffard. — ...Mais, dans cette combinaison, que devient Mlle d'Ormoize...?

Louvois. — Nous aviserons.

Griffard. — On ne la met pas sur-le-champ en liberté?

Louvois, vivement. — Ah! mais non!

Colbert. — C'est impossible.

Louvois. — Relâcher Mlle d'Ormoize, c'est découvrir la marquise! Nous avons une coupable toute faite, gardons-la! C'est plus sûr.

Griffard. — En un mot, il s'agit de substituer Mlle d'Ormoize à Mme de Montespan...?

LOUVOIS. — C'est-à-dire, pour éviter tout scandale, une personne très obscure à une personne trop en vue.

Griffard va pour répondre, Colbert ne lui en laisse pas le temps.

COLBERT. — Comprenez bien, l'abbé, qu'on ne vous demande pas de certifier l'identité de la femme inconnue avec Mlle d'Ormoize; mais simplement de dire à Sa Majesté que vous ignorez qui elle est! Le reste nous regarde, ces messieurs et moi!

GRIFFARD. — Mais, permettez, ma discrétion est un mensonge, dont on va s'armer contre cette jeune fille...

COLBERT. — Ce scrupule est louable en soi, mais excessif! Tout mensonge est admissible, quand il est dicté par un intérêt supérieur...

GRIFFARD. — Un intérêt supérieur à celui de la justice et de l'humanité! Je n'en connais pas.

LOUVOIS. — Il est pourtant des cas, celui-ci en est un, où la justice elle-même doit se départir de sa rigueur pour adopter telle mesure, qui, nuisible à un seul, est profitable à tous.

COLBERT. — Et ce n'est pas à un philosophe qu'il faut rappeler cette maxime de Marc-Aurèle: *L'intérêt général prime celui du particulier.*

GRIFFARD. — Mais, « sans attenter à sa liberté ni à sa vie! »

LOUVOIS. — Vous n'admettez pas le sacrifice absolu de l'individu à la communauté?

GRIFFARD. — S'il est volontaire, oui! — C'est de l'héroïsme!... — S'il est imposé, non!... C'est le martyre!...

COLBERT. — Eh bien, va pour le martyre, l'abbé! Il est beau de le souffrir pour son roi!

GRIFFARD. — Il faudrait savoir ce qu'en pense Mlle d'Ormoize.

Mouvement d'impatience de Louvois, calmé par un geste de Colbert.

COLBERT. — Eh non! — Ce qu'il faut, dans un cas semblable, c'est accepter un petit mal pour un grand bien.

GRIFFARD. — Soit!

COLBERT et LOUVOIS, satisfaits. — Ah!...

GRIFFARD. — Le petit mal, c'est la disgrâce de Mme de Montespan, et, le grand bien, la délivrance de Mlle d'Ormoize...

COLBERT. — En apprenant au monde entier ce que nous savons de la marquise...?

GRIFFARD. — Oui!

LOUVOIS. — La messe noire?

GRIFFARD. — Eh oui.

COLBERT. — Vous n'y pensez pas! Il est des faits de telle nature qu'on doit les tenir secrets, dans un intérêt qu'un moraliste aussi enragé que vous ne peut pas méconnaître. — Celui de la morale publique!...

GRIFFARD. — D'accord! Il est déplorable, en effet, pour la morale publique que la faveur de Mme de Montespan ait été affichée avec tant d'éclat...

COLBERT. — Non! je...

GRIFFARD. — Mais, après l'avoir vue si triomphante, la morale publique ne peut que se réjouir de sa chute. Ne la privons pas de ce plaisir-là!...

LOUVOIS, qui se contient à grand'peine. — Vous vous moquez, je pense!

GRIFFARD. — Moi? Du tout! Je défends la morale publique avec monsieur.

COLBERT. — En réclamant le scandale?

GRIFFARD. — Eh! monsieur, provoquez-le donc, ce scandale! On dira : « Le roi a fait justice au mépris de ses plus chères affections », et le scandale sera tout à sa gloire.

COLBERT. — Vous êtes fou, l'abbé!

LOUVOIS. — Nous devons étouffer l'affaire à tout prix.

GRIFFARD. — L'affaire, je veux bien! Mais pas Mlle d'Ormoize.

Louvois, irrité, se lève et se dégage de son siège pour aller à La Reynie. Griffard va se lever aussi, mais Colbert le prévient, se lève, et, passant devant lui, vivement, le fait rasseoir et s'assied lui-même sur le siège où était Louvois.

COLBERT. — Oh! l'abbé, l'abbé! pouvez-vous mettre en balance le tort fait à cette fille, à elle seule, avec le dommage fait au roi, à l'Etat, au pays entier, par la condamnation de la marquise...?

GRIFFARD. — Je me refuse absolument à voir un désastre public dans le déshonneur de Mme de Montespan.

COLBERT. — Mais il rejaillit sur le roi! C'est un coup mortel au prestige de la royauté!

GRIFFARD. — Le prestige de la royauté, monsieur, repose sur cette fiction qu'elle est toute sagesse, toute bonté, toute justice, et je ne lui conçois pas de plus mortelle atteinte que la condamnation inique de Mlle d'Ormoize!

COLBERT. — Non, puisqu'elle sera secrète!...

LOUVOIS. — Et passera pour méritée.

GRIFFARD. — Mais, voilà bien ce que je trouve révoltant!

LOUVOIS, passant au-dessus de Griffard, gagnant le dessus de la table, près de La Reynie. — Eh! monsieur, la morale bourgeoise n'a rien à faire ici! Ce n'est pas elle qui règle le devoir d'un grand ministre.

GRIFFARD. — Alors, monsieur, il doit bien souffrir quand ce devoir-là n'est pas celui d'un honnête homme.

Geste de colère de Louvois, retenu par La Reynie.

LOUVOIS. — Vous abusez étrangement, monsieur, de l'intérêt que nous avons à vous convaincre.

GRIFFARD, se levant. — Nous philosophons, monsieur. Si la raison du plus fort vous suffit, je m'incline.

Il passe devant Colbert, assis, pour gagner la droite...

COLBERT, sans se lever, le retenant par la main, tandis que Louvois, cherchant à se contenir, s'assied sur le siège que vient de quitter Griffard. — Voyons, voyons, l'abbé, raisonnons. Il n'est pas de gouvernement possible sans ces mesures discrètes... arbitraires, c'est entendu, mais qui nous sont imposées par un intérêt devant qui fléchissent toutes les lois, et que vous connaissez bien: — la raison d'Etat.

GRIFFARD. — Oh! si je la connais, celle-là!... Je suis assez payé pour la connaître! Quand M. le marquis m'expédia aux galères, pour quelques détails relatifs à la même dame et bien anodins auprès de ce que nous savons d'elle, ma pauvre sœur n'ayant plus de mes nouvelles, accourt chez le commissaire du quartier : « Ah! monsieur, mon frère?... assassiné, n'est-ce pas? — Non, madame, non. Aux galères seulement! — Ah! mon Dieu, et pour quel crime? — Chut! chut! madame, raison d'Etat. — Mais, monsieur... — Taisez-vous! — Mais... — Assez! Raison d'Etat, vous dis-je, qui nous dispense de vous en donner d'autres! »

COLBERT. — Eh bien?

GRIFFARD. — Eh bien, monsieur, il est fâcheux qu'on puisse se dire, quand un homme disparaît: « Est-ce du fait d'un malfaiteur, ou d'un ministre...? »

Mouvement violent de Louvois, qui se lève, furieux, et à qui Colbert fait signe, de loin, de se calmer.

COLBERT, à l'abbé, conciliant. — Voyons, Griffard... Est-ce le souvenir de vos propres ennuis qui vous fait récalcitrant? Ne doutez pas qu'on ne vous les fasse oublier.

GRIFFARD. — Oh! monsieur, ne vous égarez pas. Je ne veux rien que le salut de Mlle d'Ormoize, rien autre.

COLBERT. — Mais, vous l'aurez! Vous l'avez! (Louvois se rapproche de Colbert, attendant la réponse de Griffard.) Ne dirait-on pas que nous l'envoyons au bûcher ou à la potence? Rien de tel!... Nous l'internerons dans quelque bon couvent de province, où l'on aura pour elle tous les égards possibles; et, dans cinq, six ans, quand l'affaire sera oubliée, nous la gracierons tout doucement, en lui procurant quelque honnête mariage, à l'aide d'une belle dot.

GRIFFARD. — Et elle vous devra encore bien des remerciements!

LOUVOIS, écartant Colbert pour se trouver face à face avec l'abbé. — Vous faites le mauvais plaisant, monsieur!

GRIFFARD. — Dieu m'en garde! Je complète seulement la pensée de monsieur. Si Mlle d'Ormoize en est quitte pour quelques années de prison et le déshonneur de toute sa vie, elle devra s'estimer bien heureuse que la raison d'Etat ne lui fasse pas payer plus cher les frasques de la marquise!

COLBERT, impatienté, après avoir passé derrière Griffard pour céder sa place à Louvois, et se remettant à droite de l'abbé. — Mais, que diantre, l'abbé, vous n'êtes ni son frère, ni son père, ni son amant, n'est-ce pas...?

GRIFFARD. — Moi? Je l'ai vue hier pour la première fois, et ne lui ai parlé de ma vie!...

COLBERT. — Alors, pourquoi épousez-vous sa cause, si chaudement?

GRIFFARD. — Parce qu'elle n'a que moi pour défenseur.

LOUVOIS. — Tant de bruit pour une suivante.

COLBERT. — Une fille de rien!

LOUVOIS. — Qui n'est pas née!

COLBERT. — Sans famille!

LOUVOIS. — Sans nom!

GRIFFARD. — Sans nom?... Elle en a un superbe!... L'Innocence!

Colbert veut répondre; cette fois, c'est un geste de Louvois qui l'arrête.

LOUVOIS, à Griffard, se contenant. — Bref! Vous persistez dans votre refus?

GRIFFARD. — Oui monsieur, je persiste.

Geste de Colbert, réprimé par celui de Louvois.

LOUVOIS, au-dessus de l'abbé à qui il parle par-dessus son épaule. — C'est assez! — Par égard pour l'importance que semble vous accorder le roi et qui vous fait trop audacieux, nous avons tenté, monsieur et moi, de vous convaincre. Mais c'est trop discuter où nous n'avions qu'à dicter nos ordres! Je vous défends, vous entendez bien... je vous défends de dire à Sa Majesté un seul mot qui puisse mettre en cause Mme de Montespan!

GRIFFARD. — Vous trouverez bon, cependant, monsieur, que je prenne conseil de ma conscience.

Il passe devant Louvois pour gagner le milieu de la scène.

LOUVOIS, violemment.— Je n'ai que faire de votre conscience!... J'ordonne, et vous obéissez: voilà tout.

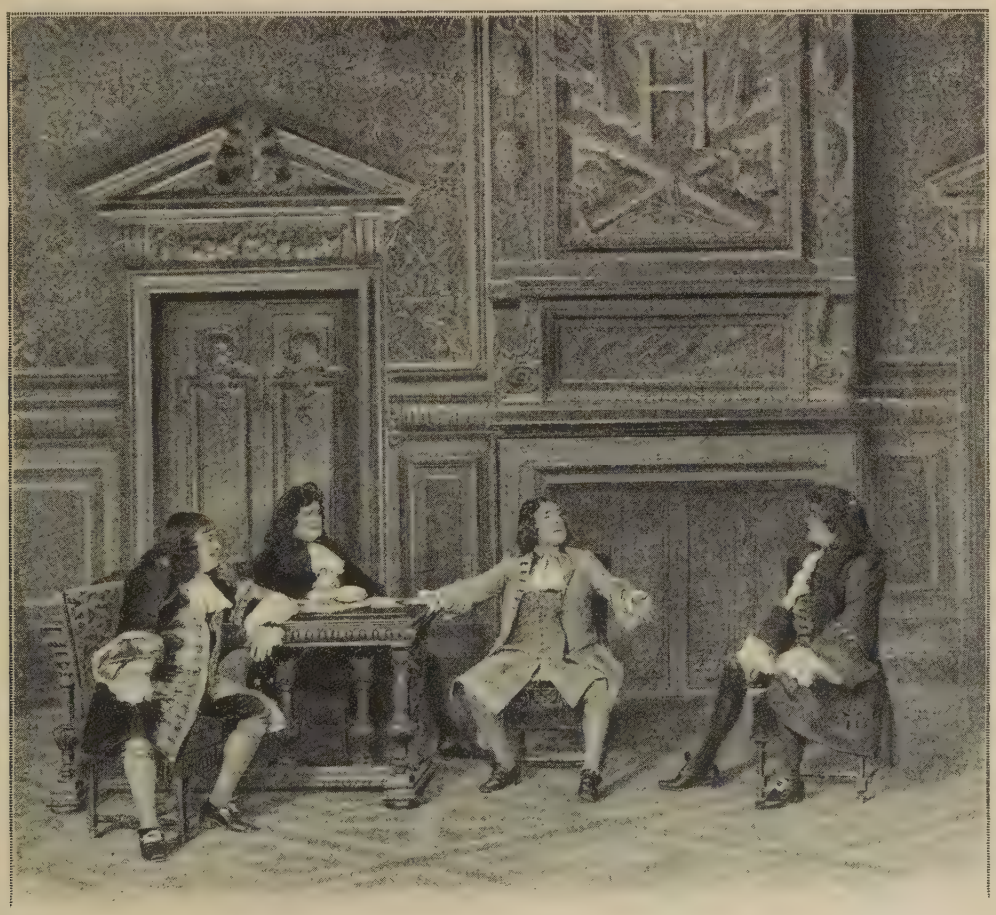
GRIFFARD. — Je n'ai pas les mêmes raisons que vous pour sacrifier cette jeune femme sur l'autel de la marquise!... Et je ne donnerai pas les mains à ce que je considère comme un crime.

COLBERT, bondissant. — Vous dites?

GRIFFARD, à l'angle de la table qu'il frappe violemment. — Un crime! Séquestrer cette malheureuse sous les grilles d'un couvent, où on l'oubliera, comme tant d'autres: où elle sera jour et nuit torturée par cette pensée constante, unique: « Je suis là, et je suis innocente! » La condamner à ce supplice qui n'a d'égal que de se voir, vivant, cloué dans un cercueil... quel nom donnez-vous à cela? Vous envoyez des gens à la potence, qui n'en ont pas tant fait, et la Voisin, que vous allez brûler, est moins féroce que vous! — Elle tue plus vite!...

LOUVOIS, à droite de la table. — Donc, vous direz au roi...?

GRIFFARD. — Tout! Je dirai tout! Et jamais il n'aura plus belle occasion de mériter le surnom de « grand » qu'on lui donne.



Colbert. La Reynie. Griffard. Louvois.

SCÈNE XI. — Griffard : « *Un intérêt supérieur à celui de la justice et de l'humanité ! Je n'en connais pas !* »

LOUVOIS. — Vous ne lui direz rien!

GRIFFARD. — Pardon!...

LOUVOIS. — Rien! Car vous ne le verrez pas!

GRIFFARD, à La Reynie, à gauche de la table. — Monsieur!

LA REYNIE. — Le roi m'a commandé...

LOUVOIS, hors de lui, remontant d'un pas vers La Reynie, à l'angle de la table. — De lui amener cet homme? Et moi, je vous le défends!

LA REYNIE. — Mais...

LOUVOIS. — Je vous le défends! Et je prends tout sur moi. Le roi me saura gré de lui épargner la vue d'un sujet rebelle, d'un factieux! d'un furieux!...

GRIFFARD. — Moi?

LOUVOIS. — Echappé des galères!...

GRIFFARD. — Prenez garde, monsieur!...

LOUVOIS. — Vous osez?...

GRIFFARD. — Prenez garde, en m'empêchant de voir le roi, de vous préparer de cruels remords!

LOUVOIS, hors de lui. — Des menaces! A moi?

GRIFFARD. — Le roi!...

LOUVOIS, sans l'écouter. — C'est trop d'insolence!...

COLBERT, cherchant à le calmer. — Monsieur...

LOUVOIS, à La Reynie. — Coffrez-moi ce drôle, à la Bastille!...

GRIFFARD. — Quand je l'ai dit que j'aurais à me défendre.

LOUVOIS. — Il raille encore!... Au cachot, dans le fossé, les fers aux pieds, aux mains, rivé à la muraille!

GRIFFARD. — Raison d'Etat!...

LOUVOIS. — Et, s'il fait encore l'insolent... le bâillon, le bâton, la diète!...

GRIFFARD. — Et la mort?

LOUVOIS, remontant vers le fond, même mouvement de Colbert, pour gagner, ainsi que lui, la porte de sortie. — Nous verrons après s'il vaut mieux le renvoyer au bagne, ou de le laisser moisir là!

GRIFFARD, dans ses dents. — Bourreau!

LOUVOIS, à La Reynie. — Vous m'avez entendu, monsieur. (La Reynie s'incline, sans répondre; à Colbert.) Allons, monsieur, allons!... Nous n'avons plus rien à faire ici.

Ils sortent. L'huissier ferme la porte derrière eux.

Scène XII

GRIFFARD, LA REYNIE

GRIFFARD, vivement, à La Reynie, qui redescend vers la table. — Monsieur, monsieur! Vous m'avez promis que, quoi qu'il arrive, je serais libre.

LA REYNIE. — Oui, mais...

GRIFFARD. — Libre, libre, monsieur. Vous m'avez promis, juré, et l'on m'arrête!...

LA REYNIE. — C'est l'ordre du ministre. Je dois m'y conformer!

Il descend vers Griffard à l'angle gauche de la table.

GRIFFARD. — Et vous allez?

LA REYNIE. — Lui obéir. Je vous arrête!

GRIFFARD. — Oh!...

LA REYNIE. — Mais, tout prisonnier a le droit de s'évader! (Ouvrant la petite porte, à gauche.) Sauvez-vous de ce côté, l'abbé, et bonne chance!

GRIFFARD. — Ah! monsieur... J'en étais sûr!

Il saute sur son chapeau.

LA REYNIE. — Où irez-vous?

GRIFFARD. — A Saint-Germain, chez le roi.

LA REYNIE. — Vous y risquez la tête!

GRIFFARD, gagnant la porte. — Je la risque!... La cause en vaut la peine! Au revoir, monsieur!

Il va s'élancer dehors.

LA REYNIE. — L'abbé! (Griffard se retourne, sur le seuil.) Vous êtes un brave homme.

GRIFFARD. — Eh bien, monsieur, nous sommes toujours deux!

Il disparaît. La Reynie referme vivement la porte sur lui.

RIDEAU

Griffard. La Reynie. Louvois. Colbert.

SCÈNE XI. Griffard : « *Prenez garde, en m'empêchant de voir le roi, de vous préparer de cruels remords !* »

Le roi.

SCÈNE II. — Le roi : « *Mesdames, je ne vous retiens plus !* »

ACTE V

LE ROI

A Saint-Germain. — La chambre du roi. Au fond, l'alcôve et le lit du roi avec balustrade. Dans l'alcôve une petite porte à droite pour le service. De chaque côté de l'alcôve, deux consoles. A droite, premier plan, cheminée, deuxième plan, porte d'intérieur. A gauche, deux portes semblables, aux premier et second plans. Dans un grand pan coupé, du même côté, troisième plan, une grande fenêtre ouvrant sur un balcon, qui domine les parterres Nord du château éclairés par la lune. Elle a une très profonde embrasure, avec rideau de tapisserie du côté de la chambre. Au milieu de la pièce, un peu vers la gauche, une grande table ovale, avec tabouret devant, chaise derrière. A droite, la table du roi, un fauteuil à sa gauche et une chaise à sa droite. A gauche de la scène, sur le même plan, deux fauteuils devant un petit guéridon. Il fait nuit. La pièce est éclairée par des candélabres à bougies de cire.

Scène première

Mmes DE NEVERS, D'HUMIERES, DE BRISSAC, POMMEYRAC, BRIONNE, D'ESTREES, DAMES et GENTILSHOMMES.

Les dames et courtisans, assis ou debout, causent à mi-voix. On voit le roi, au fond, sur le balcon, où il cause avec Colbert et autres. Pendant toute la première scène, les garçons de la chambre, entrés par la petite porte de l'alcôve, préparent le lit du roi; un d'eux pose, sur un guéridon, en avant du lit, le bougeoir dans un grand vase d'argent; deux autres valets, du gobelet, apportent et déposent sur la table du milieu, *l'en-cas* du roi, pour la nuit, et une aiguière. Pommeyrac, Brionne et d'Estrées, debout, entourent les dames, causant avec elles.

Mme D'HUMIÈRES. — On a interrogé ce matin les accusés. Mais on ne sait rien encore; sinon que plusieurs personnes de la cour, des plus qualifiées, sont très compromises! On cite des noms...

Mme DE BRISSAC. — Et le roi en est, paraît-il, très préoccupé.

BRIONNE. — Plus bas! Sa Majesté est là sur le grand balcon.

Mme D'HUMIÈRES. — Trop loin pour nous entendre...

POMMEYRAC. — Ce qui est certain, c'est qu'à trois heures du matin, la comtesse de Soissons et la marquise d'Alluye, sont montées en carrosse, et parties sans crier gare.

Mme DE NEVERS. — On ne se trahit pas soi-même plus maladroitement!

Mme DE BRISSAC. — Oui. Elle a la conscience aussi noire que la peau, la Mancini!...

BRIONNE. — La mort de M. de Soissons a été assez suspecte.

POMMEYRAC. — Et la tentative d'assassinat de Mlle de La Vallière...

Exclamations des dames.

Mme DE NEVERS, à Mme d'Humières. — Allons donc!...

Mme DE BRISSAC. — D'assassinat?

Mme D'HUMIÈRES. — Est-ce possible!...

POMMEYRAC. — C'est déjà vieux, et l'on a fait le silence sur cette affaire. Mais je l'ai sue, jadis, de bonne part. Mme de Soissons était si enragée d'avoir été supplantée, dans le cœur du roi, par Mlle de La Vallière, qu'elle soudoya deux coquins pour s'introduire

chez celle-ci, la nuit, et l'étrangler dans son sommeil. Ils escaladaient déjà la fenêtre, quand Mlle de La Vallière, réveillée par le bruit, put s'enfuir!...

Le roi quitte le balcon et descend, avec Colbert.

BRIONNE, vivement. — Le roi.

Tous se lèvent et se tiennent respectueusement, à distance, tournés vers le roi.

Scène II

LES MÊMES, LE ROI, COLBERT, COURTISANS et DAMES

LE ROI, descend, à Colbert. — ...En somme, monsieur, Mlle d'Ormoize n'avoue pas!

COLBERT. — Loin de là, sire, MM. de Louvois et La Reynie, vous le diront comme moi.

LE ROI. — D'Aquin, qui trouve satisfaisant l'état de Mlle de Fontanges, ne se prononce pas sur l'empoisonnement. Mais Mlle d'Ormoize serait toujours coupable d'avoir assisté à cette messe sacrilège. J'en causerai, dans un instant, avec M. de La Reynie, que voici, (La Reynie, à qui l'huissier de la chambre ouvre la porte à deux battants, entre par le premier plan, à gauche. Il salue et passe au-dessus du guéridon, attendant les ordres du roi, il a sous le bras un grand portefeuille de maroquin rouge.) et demain matin, avec M. de Louvois. Bonsoir, monsieur. (Colbert salue le roi, puis sort par la porte, qui vient de s'ouvrir, devant La Reynie, et qui reste ouverte. Pendant ce temps, sur un geste du roi, La Reynie traverse la scène, devant le roi, qu'il salue, et gagne la table, à droite. Le roi se tourne vers les dames et les courtisans.) Mesdames, quand vous aurez pris congé de la reine, je vous conseille de descendre au grand parterre; c'est chose délicieuse, par ce clair de lune, que le parfum des fleurs d'orangers qui montent jusqu'à nous.

Mme D'HUMIÈRES. — Votre Majesté n'ajoutera pas à cette délicieuse promenade le charme de sa présence?

LE ROI. — Non, à regret: — J'ai à travailler, ce soir, et, peut-être une bonne partie de la nuit, avec M. de La Reynie. (A l'huissier de la chambre qui est resté près de la porte d'entrée.) Gilbert! Faites savoir qu'il n'y aura ni grand, ni petit coucher! — Mesdames, je ne vous retiens plus!

Il salue tous les assistants. Les dames sortent par la porte du premier plan, après la révérence. Les quelques courtisans, par le balcon du fond.

Scène III

LE ROI, LA REYNIE

LE ROI, en allant à sa table, à La Reynie, qui se tient debout devant la table. — Vous êtes seul, monsieur? Je vous avais prié d'amener cet homme..., comment l'appelez-vous?

LA REYNIE. — L'abbé Griffard, sire. Mais M. de Louvois, après avoir causé avec lui, a pensé qu'il n'était pas de ceux à qui Votre Majesté peut donner audience, et m'a commandé de le loger à la Bastille.

LE ROI. — M. Colbert ne m'en a rien dit.

LA REYNIE. — Un oubli!

LE ROI. — M. de Louvois se permet trop souvent de contrecarrer mes ordres. Il finira par me lasser. Il faut envoyer chercher cet abbé.

Il s'assied dans le fauteuil, à gauche de la table.

LA REYNIE. — Malheureusement, sire; avant d'être arrêté, il s'est enfui! — Cet homme a le génie de l'évasion.

LE ROI. — Faites en sorte de le retrouver.

LA REYNIE. — Il s'y prêtera avec empressement, j'en suis sûr. — A défaut de ce témoin, j'apporte à Votre Majesté les premiers interrogatoires qu'Elle désirait connaître. (Il dépose son portefeuille sur la table.) Ils compromettent certaines personnes assez sérieusement pour que j'aie procédé, sans retard, à leur arrestation. Pour d'autres, de plus haute importance, Votre Majesté décidera, si, en raison de leur qualité, il y a lieu de surseoir.

LE ROI. — En est-il beaucoup dans ce cas?

LA REYNIE. — Hélas! oui, sire: de ceux que l'on soupçonne le moins.

LE ROI. — Asseyez-vous, et voyons.

La Reynie s'assied sur la chaise, ouvre son portefeuille et sort les notes du dossier.

LA REYNIE. — Je ne m'arrête pas à des misérables, tels que les complices de la Voisin, arrêtés déjà! Lesage, Guibourg, la Filastre, la Joly, la Vigouroux, sages-femmes et devineresses, coquines à tout faire; à de petites bourgeoises, telles que la Ferrez, la Philibert; des comédiennes: la Baron, la de Brie... J'arrive à des femmes de plus haute condition ; car la proportion des femmes est considérable!

LE ROI. — Oui, leur arme est le poison!

LA REYNIE, lisant ses notes. — Les plus compromises, au point de laisser peu de doute sur leur culpabilité... sont: Mme de Poulaillon, femme d'un maître des eaux et forêts de Champagne; Mme Leféron, femme du président de la première des enquêtes; Mme Lecamus, femme d'un lieutenant civil; Mme Dreux, femme d'un maître des requêtes, qui, toutes, auraient empoisonné ou tenté d'empoisonner leurs maris. Et je trouve à un échelon supérieur... (Il s'arrête et tourne la tête vers la porte de droite.) Pardon, sire, on gratte à cette porte.

LE ROI. — Voyez!

LA REYNIE, se lève, et va ouvrir la porte, puis au roi. — M. de Tralage, mon neveu.

LE ROI. — Qu'il entre!

La Reynie redescend à droite, après avoir fait signe à Hector d'entrer.

Scène IV

LES MÊMES, HECTOR

HECTOR, après avoir salué le roi. Présentant à La Reynie une lettre posée sur son chapeau. — J'apporte cette lettre à Sa Majesté, de la part de Mme de Maintenon, qui sollicite une réponse.

LE ROI, à La Reynie. — Donnez. (La Reynie glisse la lettre sur la table, à portée du roi. Le roi prend des ciseaux, coupe la soie, ouvre la lettre et lit.) *Sire, un certain abbé est chez moi présentement, bien connu, dit-il de M. de La Reynie, à qui Votre Majesté aurait exprimé le désir de le voir.* (A La Reynie.) C'est notre homme! (Lisant.) *Il insiste pour une communication à Votre Majesté, qui ne souffre, dit-il, aucun retard. Que dois-je faire?* (A Hector.) Chevalier, allez chercher cet homme, et me l'amenez sur-le-champ.

Hector salue et sort. La porte se referme sur lui.

Scène V

LE ROI, LA REYNIE

LA REYNIE. — Je reconnais-là mon abbé, qui n'est jamais embarrassé de rien.

LE ROI, lui indiquant les dossiers. — Poursuivez!

LA REYNIE, après s'être assis. — Ici, nous touchons à la cour, et certaines révélations sont si douloureuses, que M. de Louvois était d'avis qu'on les épargnât à Votre Majesté...

LE ROI. — Le marquis fait trop de zèle. Je n'admets aucune infraction à mes ordres!... J'ai dit, et m'étonne d'avoir à le redire, que je veux la vérité!... toute la vérité!... et que justice sera faite, sans considération de nom, de rang, de titre, d'âge, ni de sexe!... Lisez, monsieur, lisez tous les noms, quels qu'ils soient!...

LA REYNIE, après s'être incliné, lisant. — « Monsieur le comte de Clermont-Lodève, qui n'a pas attendu mes archers pour disparaître! — Madame de Polignac, qui est dans le même cas... Monsieur le duc de Luxembourg... »

LE ROI, surpris. — Le maréchal!

LA REYNIE, continuant. — « Mesdames de Grammont,... de Vassé,... du Roure,... de Vivonne!... »

LE ROI. — Aussi!

LA REYNIE. — « Monsieur de Fouquières... Madame la comtesse de Soissons qui, cette nuit, a pris la fuite... »

LE ROI. — Conseillée par moi, tant je la crains coupable. C'est une faiblesse dont j'aurai peut-être à rendre compte à Dieu et à mon peuple.

Il fait signe à La Reynie de continuer.

LA REYNIE, continuant. — « La maréchale de la Ferté... la duchesse de Bouillon et... pardonnez à mon émotion, sire, — jamais le devoir du magistrat ne m'a paru si cruel... et madame... madame de Montespan!... »

LE ROI. — La marquise!... Perdez-vous l'esprit?

La Reynie, debout, sans répondre, pose sur la table, et fait glisser sous les yeux du roi un des interrogatoires. Le roi lit tranquillement les premières lignes, puis trahit sa stupeur par un geste, regarde de plus près pour s'assurer qu'il a bien lu, et fait mine de rapprocher le flambeau pour mieux voir. La Reynie lui en épargne le soin. Le roi tourne les pages, fébrilement, le parchemin tremblant dans sa main; et, à une révélation plus accablante, pousse un cri sourd.

LE ROI. — Ce n'est pas possible! La marquise! Ce sont là d'odieux mensonges!...

La Reynie, qui est remonté au-dessus de la table, pose un nouvel interrogatoire à la portée du roi qui s'en empare, avec une émotion croissante, il essuie son front, sa bouche, puis, s'arrête, suffoqué, et, fermant les yeux, repose sa tête sur le dossier du fauteuil, comme défaillant.

LA REYNIE, inquiet, descendant vivement à la gauche du roi, et faisant mine d'appeler. — Sire!... (Il va pour appeler. Le roi saisit vivement son bras et le retient, — puis, appuyé sur le dossier du fauteuil, respire, ouvre les yeux, et regarde La Reynie, comme pour l'interroger.) Nous avions pensé, d'abord, que toute cette canaille calomniait la marquise, pour s'abriter derrière elle!

LE ROI. — Mais oui, peut-être, oui!...

LA REYNIE. — Malheureusement, sire, cela ne résiste pas à l'examen. Et MM. Colbert et Louvois en sont tombés d'accord avec moi.

LE ROI. — Sonnez, je vous prie, l'huissier de la chambre. (La Reynie passe derrière le roi et agite la sonnette qui est sur la table. L'huissier, Gilbert, paraît à la porte de gauche, premier plan; le roi s'efforce d'être calme.) Mme de Montespan est à son service chez la reine. Je désire lui parler sans retard.

L'huissier salue et sort.

LA REYNIE. — Il y a, d'ailleurs, un témoin qui confirme ces interrogatoires sans les connaître et qui n'est pas suspect...

LE ROI. — L'abbé?

LA REYNIE. — Oui!....

LE ROI. — Mais, qu'il vienne donc! cet homme! qu'il vienne!

LA REYNIE, voyant s'ouvrir la porte de droite. — Le voici!...

Scène VI

LE ROI, LA REYNIE, GRIFFARD

Hector introduit Griffard, puis attend les ordres du roi.

LE ROI, à Hector. — Chevalier?... Attendez mes ordres dans cette chambre. (Il indique la porte, deuxième plan, à gauche; Hector salue et sort de ce côté. La Reynie fait signe à Griffard de s'approcher et tandis que celui-ci descend près de la table, puis, sur l'invitation du roi, devant cette table, il se tient à distance, entre le roi et Griffard, plus haut qu'eux.) Avançez, monsieur. (Le roi après avoir regardé Griffard en silence.) Vous êtes sûr, absolument sûr, de ce que m'apprend M. le lieutenant général?

GRIFFARD. — Si j'avais le moindre doute, sire, je n'aurais pas tant insisté pour être reçu par Votre Majesté.

LE ROI. — Ainsi, la personne vue par vous chez la Voisin serait Mme de Montespan?

GRIFFARD. — Oui, sire.

LE ROI. — Vous savez qu'en pareil cas l'erreur est un crime que je punirais sévèrement?

GRIFFARD. — Je sais à quoi je m'expose, par devoir de conscience. Je n'accuserais pas une femme, si coupable qu'elle puisse être, si ce n'était pour en sauver une qui est innocente. M. de la Reynie le dira à Votre Majesté.

LA REYNIE, confirmant. — Mlle d'Ormoize.

Il se dirige vers la porte de gauche.

LE ROI. — Prenez garde qu'une accusation si grave exige des preuves convaincantes.

GRIFFARD. — Une seule suffira, irréfutable!

LE ROI. — Voyons-la.

GRIFFARD. — Que le roi me pardonne!... Elle aura plus de force, donnée par Mme de Montespan elle-même.

La Reynie voyant Gilbert ouvrir la porte d'entrée, va vivement à lui et lui fait signe de refermer la porte que Gilbert laisse entre-bâillée, et lui parle bas.

LA REYNIE, à mi-voix. — Voici la marquise!

LE ROI, à Griffard, indiquant la fenêtre. — Tenez-vous là, à l'écart.

Griffard remonte et disparaît dans l'embrasure de la fenêtre. Dès qu'il disparaît, La Reynie fait signe à Gilbert d'ouvrir. Celui-ci ouvre la porte à deux battants et La Reynie remonte vers la fenêtre, à l'entrée de la Montespan, puis, pendant ce qui suit, va reprendre sa place au-dessus de la table du roi.

Scène VII

LE ROI, LA REYNIE, Mme DE MONTESPAN

Mme DE MONTESPAN, entrant vivement, très à l'aise, et souriante. — Votre Majesté m'a fait appeler?

LE ROI. — Oui, madame, pour cette affaire... d'empoisonnement.

MONTESPAN. — Ah oui! Je pense que c'est pour m'apprendre la condamnation de tous ces gens-là!

LE ROI. — En effet! Mais, avant tout, voyez ceci, je vous prie.

Il lui indique sur la table un interrogatoire. Elle y va.

MONTESPAN, surprise, regardant le roi. — Ces papiers?

LE ROI. — Oui.

Elle prend un parchemin qu'elle parcourt, puis, éclate de rire.

MONTESPAN. — Ch! oh! Moi? Quelle folie! C'est monsieur (Désignant La Reynie) qui vous a apporté ce fatras?

LE ROI. — Est-ce donc si plaisant?

MONTESPAN. — Vous ne pensez pas que je vais le prendre au tragique? (Elle rejette le papier sur la table et s'en éloigne.) J'ai déjà eu la visite d'un certain abbé, leur complice, qui a voulu me faire acheter son silence...

LE ROI. — N'est-ce pas l'abbé Griffard?

MONTESPAN. — Peut-être! Je ne lui fais pas l'honneur de me rappeler son nom.

Elle va pour gagner la gauche, en passant devant le roi, qui l'arrête.

LE ROI. — Et que disait cet abbé?

MONTESPAN, gaiement. — Oh! des insanités! Ne parlait-il pas de me dénoncer à monsieur. (A La Reynie.) Il ne vous a pas conté qu'il m'avait vue chez cette devineresse, à je ne sais quelle cérémonie, où je figurais...?

LA REYNIE, à droite de la table, discrètement, un peu plus haut qu'elle. — Il me l'a dit, en effet...

MONTESPAN, aigrement. — Et vous l'avez laissé dire?

LA REYNIE. — Mon devoir, madame, est de tout entendre.

MONTESPAN, avec hauteur. — Et moi, monsieur, je ne vous permets pas de prêter l'oreille aux mensonges qui me déshonorent.

LE ROI. — Et à moi, madame, le permettez-vous?

MONTESPAN, interdite, se retournant vers le roi. — Votre Majesté veut...?

LE ROI. — Je veux savoir ce qu'il en est.

MONTESPAN. — Vous pouvez me croire capable, moi...? moi...?

LE ROI. — Je croirai ce que l'on me prouvera. Si cet abbé ment, il le payera cher! Mais s'il dit vrai...

Sans être vu de Montespan, il fait signe d'introduire l'abbé, à La Reynie, qui se dirige vers la fenêtre.

MONTESPAN, indiquant le dossier. — Vrai?... Ces horreurs?...

LE ROI. — Nous allons bien voir. (A l'abbé, qui paraît, sur un geste de La Reynie.) Entrez, monsieur.

Scène VIII

LES MÊMES, GRIFFARD

MONTESPAN, se retournant et voyant l'abbé que La Reynie a fait descendre entre le guéridon et la table de milieu. — Ici? Cet homme! Votre Majesté m'impose la vue de ce misérable?

Elle tombe assise dans le fauteuil du roi. La Reynie descend à gauche.

LE ROI. — Vous devez avoir hâte, comme moi, madame, de le confondre, et de faire éclater votre innocence.

MONTESPAN. — Je me refuse à une épreuve indigne de moi! Cet homme est un bandit. Je l'affirme. Cela suffit! Et je n'admets pas qu'on mette en balance sa parole et la mienne.

LE ROI. — Et moi, je n'admets pas, madame, qu'on puisse vous accuser à tort de pareilles infamies, sans en être cruellement puni.

MONTESPAN. — Je ne m'abaisserai pas à...

LE ROI. — Je vous prie de vous taire.

MONTESPAN. — Mais, sire... (Elle veut se lever, mais sur un regard du roi.) Oh!...

Elle tombe assise.

LE ROI, à Griffard. — Plus près, monsieur, plus près. (Griffard descend.) Vous affirmez la présence de madame à la cérémonie de l'autre nuit?

GRIFFARD, simplement. — Je l'affirme.

MONTESPAN. — Oh! devant moi! Il a l'impudence!...

Un geste du roi lui coupe la parole.

LE ROI, à Griffard. — Vous avez, dites-vous, une preuve de ce que vous dites? Une preuve...

GRIFFARD. — Aussi probante que Votre Majesté peut la souhaiter.

MONTESPAN, affectant de rire. — Oh! Oh!

LE ROI, à Griffard, entre le fauteuil et la table, au-dessus de la Montespan. — Dites-la...

GRIFFARD. — Ce matin, sire, la fille Voisin a remis à la Desœillets certaines poudres destinées à madame.

MONTESPAN. — C'est faux!

GRIFFARD, tranquillement, indiquant le dossier. — L'aveu de cette fille est là. (Machinalement, Montespan y jette un regard, puis se retourne du côté de Griffard.) Ces poudres ont été fabriquées la nuit, après la messe dite à leur intention...

MONTESPAN, exaspérée. — Eh! qu'ai-je affaire?...

LE ROI, lui coupant la parole, à Griffard. — Continuez!

GRIFFARD, continuant. — ...Les mêmes que celles auxquelles madame a eu recours, depuis des années, pour s'assurer l'amour de Votre Majesté.

MONTESPAN, se levant, menaçante, comme pour s'élancer sur lui. — Tu mens, coquin, tu mens!!

Un geste du roi la cloue sur place.

GRIFFARD, tranquillement, faisant un pas vers elle. — Mais ce que madame ignore, c'est que les amis de M. Fouquet, n'espérant plus sa délivrance, ont comploté, avec la Voisin, la mort de Votre Majesté, (Montespan recule derrière le fauteuil.) et qu'à l'insu de madame, ces poudres sont empoisonnées!

Exclamation sourde et mouvement du roi et de La Reynie. Terrifiée, Montespan s'appuie sur le dossier du fauteuil.

GRIFFARD, remontant à gauche de la table, où la limonade et le gobelet sont à la portée de sa main. — Si la fille Voisin n'a pas apporté ces poudres. Si madame n'est pas l'héroïne de l'autre nuit. Si, avec l'aide du laquais à sa dévotion, elle n'a pas fait verser ces poudres dans la boisson qui est là! que voici! (Il verse de la limonade dans le gobelet.) Tout ce que j'affirme n'est qu'erreur, mensonge et calomnie! Votre Majesté peut boire ceci sans répugnance et sans crainte! (Il fait glisser le gobelet du côté du roi.) Mais, si je dis vrai, c'est la mort!...

LE ROI, regardant Montespan. — Vous entendez, madame!...

MONTESPAN, effarée. — Oui!... je! je! (Le roi fait un pas vers la table pour prendre le gobelet. Montespan s'élance au-devant de lui pour l'en empêcher.) Non!... Ne bois pas!!

Puis, épuisée, elle tombe assise sur le tabouret, devant la table, en pleurant. Silence.

LE ROI, indiquant la porte, à gauche, deuxième plan, à La Reynie et à Griffard. — Là, messieurs!... Je vous prie! Ne vous éloignez pas! Et ne venez qu'à mon appel.

Ils saluent et gagnent la porte.

LA REYNIE, bas à Griffard, près du seuil. — Vous triomphez, l'abbé.

GRIFFARD, de même. — Pas encore! — Si le roi faiblit, mon compte est bon.

Scène IX

LE ROI, Mme DE MONTESPAN

LE ROI. — C'est donc vrai? ce que dit cet homme? ce qui est écrit là? C'est vrai? Vous êtes allée chez cette empoisonneuse?... Vous vous y êtes prêtée à ces ignobles pratiques!... Vous m'avez fait boire?... C'est vrai? C'est vrai?... Mais, répondez donc, misérable femme?...

MONTESPAN, à mi-voix, avec larmes. — Mais c'est bien votre faute!... C'est vous qui m'y avez forcée!... (Mouvement du roi.) C'est vous!... Et si je suis coupable, vous l'êtes autant que moi, vous qui, par vos trahisons, m'avez mise au désespoir et condamnée à de tels moyens pour me défendre!

LE ROI. — Moi?... Je vous ai forcée?... Moi?

MONTESPAN, douloureusement. — Avez-vous été assez cruel! M'avez-vous assez humiliée devant ces rivales que vous me donniez à tout instant, et à qui je devais faire bon visage! Et les caprices, encore, passe!... Mais celles qui me regardaient déjà d'un air triomphant, la Louvigny, la Rochefort, la de Ludre, la Grammont, la Soubise!... que sais-je encore?... et votre Fontanges? (Elle se lève.) et votre Maintenon!... C'est pour vous disputer à elles, que j'ai eu recours à cette femme!... C'est affreux!... c'est horrible!... (Le roi descend près du fauteuil.) Mais vous ne pouvez pas me faire un crime et ne pas oublier, ne pas pardonner ce que j'ai n'ai fait que par amour pour vous?...

LE ROI. — Pardonner ce qui est écrit là. (Il prend le parchemin sur la table.) Mais, lisez, lisez! lisez donc!... (Il le présente à la Montespan.) Oublier cela!... J'aurais toujours sous les yeux les infamies qui sont là!... Je vous verrais toujours!! (Il rejette violemment le parchemin sur la table.) Ah! vile et abjecte créature!... Ah! oui, oui, c'est bien fini! Je n'ai plus pour vous que mépris et dégoût!...

Il tombe assis dans son fauteuil.

MONTESPAN, sortant peu à peu de sa douleur. — Allons donc! Dites-le donc que vous êtes las de moi! et trop heureux de trouver un prétexte!...

LE ROI, montrant les papiers. — Un prétexte, cela?

MONTESPAN. — Il fallait me laisser congédier, n'est-ce pas? (Elle gagne la gauche de la scène.) comme cette brebis bêlante de La Vallière, qui ne savait que geindre!

LE ROI. — Il vous sied bien de railler celle que je vous ai sacrifiée, et que vous vengez bien!... Elle m'aimait, celle-là. (Il se lève, et va à la Montespan.) Et dans sa détresse, elle n'est pas allée au Démon! Elle est allée à Dieu.

MONTESPAN. — A qui vous l'avez cédée bien volontiers!... Je devrais me cloîtrer comme elle, n'est-ce pas?

LE ROI. — Ce serait le mieux pour vos péchés...

MONTESPAN. — Et les vôtres! (Elle s'assied sur la chaise, devant le guéridon.) Mais, n'y comptez pas. Je ne suis, moi, ni une résignée, ni une repentie! Je ne me vois pas en nonne!

Elle lui tourne le dos.

LE ROI, tournant derrière elle, sur la gauche du guéridon. — Non! Mais en ambitieuse, en égoïste, en vaniteuse! qui n'a jamais aimé, en moi, que le roi!... les faveurs dont je vous ai comblée, l'or que j'ai semé à pleines mains, pour vos folles prodigalités, et l'extravagance de votre luxe.

MONTESPAN, se retourne vers lui, vivement. — Mon luxe! Vous en tirez vanité, de mon luxe! C'est un des rayons de votre gloire! C'est bien le moins que vous dépensiez pour moi autant que pour vos jets d'eau de Versailles!... Quant à mon orgueil...

LE ROI. — Oui, parlons-en!

Le roi remonte vers la table du milieu.

MONTESPAN. — Parlons plutôt du vôtre!... Ce n'est rien de vous flatter, de vous flagorner, de vous encenser comme un héros! Il faut encore vous adorer comme un dieu! (Elle se lève et gagne le milieu de la scène, et indiquant l'alcôve.) Toute femme, fût-elle princesse, qui traverse cette chambre, en votre absence, doit saluer votre lit d'une grande révérence, et le courtisan est mal noté, qui, à la chapelle, n'a pas les yeux fixés sur vous, en tournant le dos à l'autel! — En fait d'orgueil, on ne trouvera pas mieux!

Elle traverse et gagne la table du roi.

LE ROI, revenant à elle. — Le dieu s'est assez humanisé pour vous, et vous a fait la vie assez belle!

MONTESPAN, devant la table, sans regarder le roi. — Belle! ma vie! Oh! pas toujours, avec ce royal égoïsme qui n'admet ni fatigue, ni tristesse, ni maladie; qui vous veut toujours vaillante et soumise à vos caprices; prête à monter à cheval avec la fièvre, pour vous suivre à la chasse; à rouler carrosse tout le jour, en pleine grossesse, si la fantaisie vous prend d'aller à Fontainebleau donner à manger à vos carpes!! ou à grelotter dans un coin, s'il vous plaît d'ouvrir les fenêtres toutes grandes, quand il gèle à pierre fendre ; et aux prières, aux plaintes, à n'avoir jamais pour réponse que ces mots féroces: « Je ne veux pas être gêné! »

LE ROI. — Dites: empesté par vos exécrables parfums!

MONTESPAN. — Ne les calomniez pas, ces parfums-là Vous seriez trop ingrat!... La Maintenon vous le dira comme moi!

LE ROI. — Elle dira que vous êtes une insolente, et qu'il n'y a rien entre elle et moi de ce que vous pensez.

MONTESPAN, railleuse, se tournant vers lui, en glissant au-devant de la table où elle est appuyée et comme assise. — Ah! Ce n'est pas encore fait?... La rusée dévote vous tient la dragée haute? Mais l'heure est proche où elle vous dira, les yeux au ciel, que si elle se décide, c'est pour votre salut!

LE ROI, remontant vers la table du milieu et tournant le dos à Montespan. — La complice de la Voisin est bienvenue à outrager une honnête femme!

MONTESPAN. — Oh! sûrement, vous ne direz jamais de celle-là, comme de moi: « C'est une bacchante! » Oh! non! Elle est la raison même! Ni tempérament, ni cœur! On s'aimera d'un amour tout confit en dévotion, aux chastes propos, aux transports légitimes, autorisés par l'Eglise!

LE ROI. — Taisez-vous!

MONTESPAN, remontant vers le fauteuil où elle s'installe, à demi agenouillée, le bras droit sur le dossier, d'un air de défi. — Et puis, la veuve Scarron sucrera vos tisanes, elle bassinera votre lit. Les vieux libertins finissent toujours par des chambrières!

LE ROI, avec colère, allant à elle. — Taisez-vous! Taisez-vous!

MONTESPAN, même jeu. — Et celle-là est assez rouée pour vous persuader que son cul-de-jatte l'a laissée intacte. Et aussi le beau Villarceaux!...

LE ROI, menaçant. — Oh! c'en est trop!...

MONTESPAN, tranquillement. — Ne criez pas si fort, on croirait que vous me frappez...

LE ROI, après un temps où il reprend son sang-froid. — Demain, vous quitterez la cour.

MONTESPAN. — Moi?

LE ROI. — Et vous irez vivre dans la retraite que je vous choisirai.

MONTESPAN, debout. —M'exiler de la cour, m'enterrer dans le fond de quelque province, moi, la marquise de Montespan! (Elle passe devant lui pour gagner le milieu de la scène.) vous vous moquez!...

LE ROI, froid et résolu. — Vous partirez, vous dis-je, dès demain!

MONTESPAN. — Ni demain, ni jamais!

LE ROI. — Je saurai bien vous y contraindre!

MONTESPAN. — Je vous en défie!...

LE ROI. — Oh!

Il remonte vivement le haut de la table pour sonner.

MONTESPAN. — Je vous en défie!... Vous ne chasserez pas, comme une servante, la mère de vos enfants! (Le roi, qui avait déjà la main sur la sonnette, s'arrête au mot d'enfants, et, pendant ce qui suit, redescend vers son fauteuil.) dont l'aîné peut régner un jour!... Du duc du Maine, des comtes du Vexin et de Toulouse!... de Mlles de Tours et de Blois!... Le monde entier, surpris d'une pareille disgrâce, en chercherait la cause, la trouverait peut-être, et votre orgueil aurait trop à souffrir! Vous ne braverez pas un tel scandale. Vous étoufferez l'affaire, vous brûlerez ces paperasses. Vous supprimerez tous les misérables qui pourraient divulguer ma honte et la vôtre, et surtout cet abbé qui s'est acharné à ma personne et sans qui, vous ne sauriez rien.

LE ROI, s'asseyant dans le fauteuil. — Non! je serais mort!

MONTESPAN. — Et je resterai au palais! avec mon rang, mes titres, mes biens, les hommages que toute la cour me doit et dont vous lui donnerez l'exemple! L'amour, je vous en fais grâce! Nous en avons assez, vous et moi! Mais ma couronne! Je la garde! Il y avait déjà à la cour une reine délaissée, il y en aura deux, voilà tout! Et quoi qu'il arrive, j'aurai été la radieuse compagne des plus belles années de votre règne, la maîtresse en titre du roi, jeune, beau, galant, victorieux, du Roi Soleil, comme ils disent! qui, derrière les jupes de la Maintenon, ne sera plus qu'un soleil couchant. (Elle remonte au-dessus du guéridon pour gagner la sortie.) Et sur ce, allez retrouver votre duègne, faire pénitence avec elle de vos plaisirs avec moi!... Et les regretter!

LE ROI, sonnant. — Des remords, oui, des regrets, non! (A l'huissier qui ouvre la porte devant la Montespan, qui sort.) Eclairez, madame!

MONTESPAN, en sortant. — Bonsoir!

Scène X

LE ROI, GRIFFARD, LA REYNIE, HECTOR

Ils entrent, appelés par le coup de sonnette, au moment où sort la marquise, La Reynie suivi de Griffard. Hector derrière eux.

LE ROI. — Entrez, messieurs. (Sur un signe du roi, La Reynie descend seul vers le roi qui lui dit à mi-voix.) Mlle d'Ormoize, monsieur, sait-elle que la vraie coupable est la marquise?

LA REYNIE. — Elle l'ignore absolument, sire, aussi bien que mon neveu.

LE ROI. — Qui lui a promis mariage, m'avez-vous dit?

LA REYNIE. — Oui, sire.

LE ROI. — Qu'il vienne! (Sur un signe de La Reynie, Hector vient au roi, tandis que La Reynie tourne la table, et se place à sa droite.) La lumière est faite, chevalier, Mlle d'Ormoize est innocente.

HECTOR. — Ah! Sire... quelle joie pour elle et pour moi!... Pardon, je m'oublie!...

LE ROI. — Mais non! mais non! (Il écrit sur un parchemin à sa portée.) Votre joie me fait plaisir, au contraire, et je veux vous laisser aussi celui de sa délivrance. Vous porterez ceci à M. le gouverneur de la Bastille.

Il lui remet le parchemin, qui est une lettre de cachet.

HECTOR. — Votre Majesté me permet-elle d'y courir sans retard?

LE ROI. — Oui, allez, allez! (Hector, après avoir salué respectueusement, gagne vivement la porte de droite, la parole du roi l'arrête court.) Mais je lui dois réparation, moi aussi! Je vais annoncer à Mme de Maintenon que demain vous lui présenterez Mme de Tralage, à qui je fais cent mille écus de dot! Je signerai au contrat.

HECTOR, près de la porte. — Oh! sire, que de bontés!!

Le chevalier sort vivement par la droite.

Scène XI

LE ROI, GRIFFARD, LA REYNIE

LE ROI, se tournant du côté de Griffard qui est resté au fond, à gauche, immobile, le regardant, puis à mi-voix à La Reynie. — Il n'y a donc plus qu'un seul témoin, cet abbé, qui est de trop!

LA REYNIE, inquiet. — Ah! sire, votre sauveur!...

LE ROI, il se lève, gagne le milieu de la scène, fait signe à Griffard de descendre. — Monsieur, vous savez trop de choses que vous devriez ignorer.

GRIFFARD, du ton le plus naturel. — Moi, sire?... Je ne sais rien!

LE ROI, surpris. — Plaît-il?

GRIFFARD. — Mais, rien du tout! absolument rien!

LE ROI. — Voilà parler, monsieur! Ne sortez pas de là, et voyons le prix de votre ignorance.

GRIFFARD. — Ma liberté, sire, c'est assez.

LE ROI. — A votre gré! — Pas au mien.

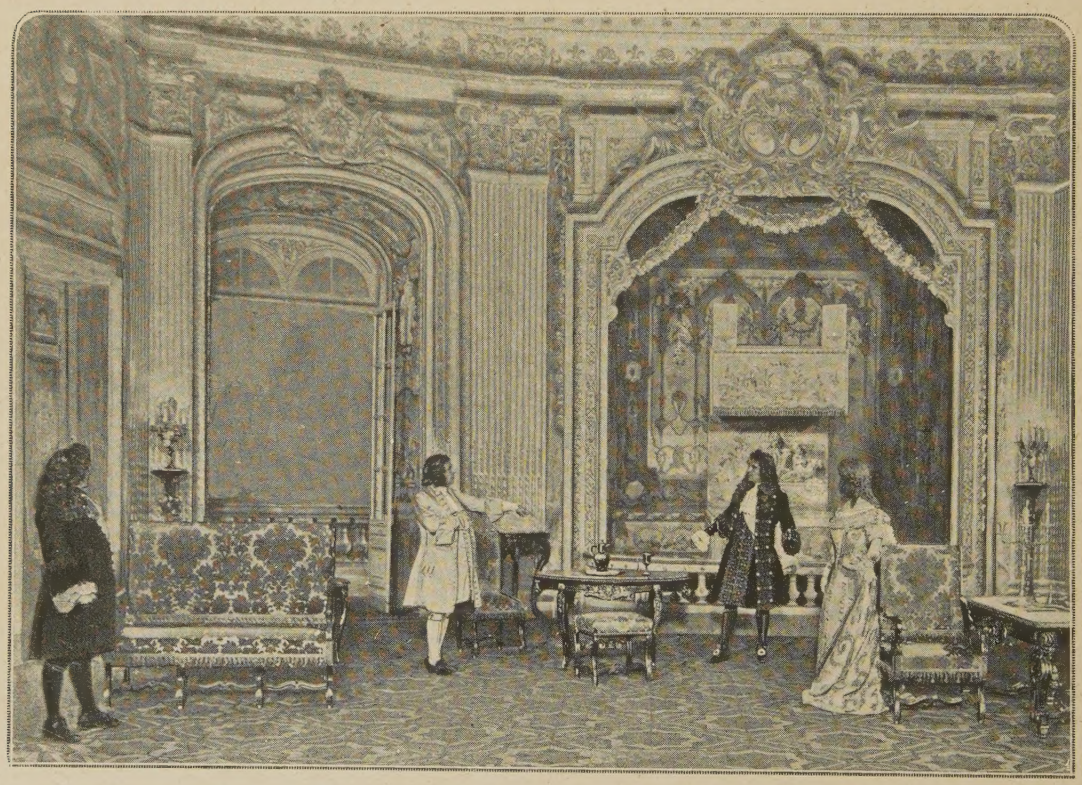
GRIFFARD. — Eh bien, puisque Votre Majesté a la bonté d'insister, une petite, toute petite place à la Bibliothèque royale comblerait mes vœux.

LE ROI. — Vous l'aurez, des meilleures! Et je ne me tiens pas quitte envers vous. (Il remonte pour sortir par la droite, et s'arrête à l'angle de la table, à La Reynie.) A demain matin, monsieur! pour brûler ce qui est là. (Il montre les dossiers. Il gagne la porte et, près de sortir, se retourne.) Bonsoir, messieurs.

Il sort.

GRIFFARD et La Reynie se regardent et Griffard tombe assis sur une chaise, à gauche, tandis que La Reynie ramasse ses papiers. — Ouf!!

RIDEAU



La Reynie. Griffard Le roi. Montespan.

SCÈNE VIII. — Griffard : « *Si madame n'a pas fait verser ces poudres dans la boisson qui est là...* »

The play *l'Affaire des Poisons* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by M. Victorien Sardou, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

risque d'être mieux reconnue ? — Non, car le masque pour les dames, autrement dit : *le loup*, introduit en France par Catherine de Médicis et les Italiens de sa suite, était, en 1679, d'un usage aussi courant que l'éventail. Les dames nobles et les riches bourgeoises allaient masquées par les rues et à l'église ; et l'usage ne permettait pas même à un mari d'arracher le masque à sa femme... La mode n'en disparut absolument que sous la régence.

Quant à la grotte de Thétis, dont la reconstitution produit tant d'effet sur la scène — reconstitution qui a, dit-on, coûté 35.000 francs à MM. Hertz et Coquelin — elle avait été construite de 1662 à 1668. Elle occupait l'emplacement actuel du vestibule de la chapelle. Ces grottes à l'italienne étaient alors à la mode. Celle-là l'emportait de beaucoup par sa magnificence sur toutes les autres. C'était un assemblage très ingénieux de rochers, de marbres, de coquillages, de coraux, de nacre, de perles, de pétrifications, d'émaux, de glaces, etc. Toute cette décoration était due à Delannoy, le grand rocailleur du temps. L'eau jaillissait de toutes parts et y entretenait par les chaleurs de l'été une demi-fraîcheur d'autant plus grande que la grotte n'était éclairée que par les trois arcades de la façade, fermées par des grilles à lamelles dorées, qui, éclairées par le soleil couchant, figuraient les ravons du soleil. Des statuettes de Tritons, de Néréides, flanquaient les piliers, toutes couvertes de petites coquilles roses, *moulettes*, qui, à distance, semblaient des écailles... Elle fut détruite en 1686.

Or un détail encore a surpris, au milieu de cet acte : Louis XIV apparaissant au milieu des dames de la Cour, leur baise la main, au moins aux principales d'entre elles, sans lever son chapeau. C'est M. Victorien Sardou qui a, bien entendu, indiqué, comme tous les autres, ce jeu de scène ; et à bon escient ; il possède en ses cartons deux gravures de l'époque : l'une est de Lepautre et commémore une représentation du *Malade imaginaire* devant, précisément, cette grotte de Thétis ; le roi, entouré de toute sa Cour, hommes et femmes têtes nues, a, lui seul, le chapeau sur la tête ; la seconde gravure représente le baptême du duc de Bourgogne par le cardinal de Bouillon en 1682 ; toute la Cour est là, debout, tête nue, entourant l'enfant et les dames décolletées, mais Louis XIV, lui, assiste à cette cérémonie religieuse, assis et le *chapeau sur la tête*. En cérémonie, Louis XIV gardait donc son chapeau vissé au front, comme une couronne, insigne royal.

Ainsi pas un fait, pas un détail de cette pièce qui ne soit contrôlé, établi par des documents ; elle est bien, en ce sens, historique. Le grand dramaturge ne prétend pas évidemment avoir tout dit, dans ses cinq actes — c'était impossible — mais tout ce qu'il a dit est de la plus rigoureuse authenticité. Et, par exemple, la scène d'une si grande violence qui a lieu entre le roi et Mme de Montespan, au dernier tableau, dans la chambre du château vieux de Saint-Germain — car Louis XIV n'était pas encore installé à Versailles — eh bien, il ne l'a contée que d'après les témoignages des contemporains et le récit qu'en a laissé Mme de Maintenon.

***

Aussi éprouve-t-on à la représentation, à la lecture de cette œuvre, un agrément très relevé, d'autant qu'à tous ses personnages historiques, M. Victorien Sardou, pour conduire l'action, en a mêlé un qui est imaginé de toutes pièces, mais qui est, historiquement, si vrai, si « nature » ! Un poète, et de nos meilleurs, M. Jean Aicard, a, sur ce point, au sortir de la Porte-Saint-Martin, écrit, à son ami Coquelin, ces lignes qui valent d'être reproduites ici, tant il y analyse et y définit magistralement le type de héros créé là par M. Sardou :

« Vous m'avez donné, dans votre rôle de l'abbé Griffard, une des plus vives joies qu'il soit possible d'éprouver au théâtre. Vous y êtes Français jusqu'au bout des ongles, spirituel à l'infini, brave d'esprit plus qu'on ne saurait l'être avec une épée, et chevaleresque plus qu'un chevalier armé, certes, puisque, sans armes, le personnage que vous représentez attaque et défait, à lui seul, une armée formidable, les empoisonneurs, la Cour, les ministres et le Roi !... Vos moindres gestes sont dignes du rôle...

» Ce Griffard est un homme, un esprit, un cœur, une figure, un type, *une représentation idéale de réalité*. C'est un symbole qui vit et marche ; une incarnation de ce qu'il y a eu de meilleur dans la pensée française, et ce qu'il y a de meilleur dans la pensée humaine.

» En avance sur l'époque où il se meut ? Et par là invraisemblable ? Ce n'est pas mon avis.

» Historiquement, cette ironie, la sienne, commence à Voltaire et triomphe avec les philosophes. Mais, si j'ai bonne mémoire, Voltaire avait vingt et un ans à la fin du règne de Louis XIV, et je n'ai jamais admis que la Pensée indépendante fût née, comme un champignon, en une nuit, juste à une date précise, ni même comme un homme avec un homme. Bien avant les écrivains, grâce auxquels elle a donné sa fleur, elle a été préparée par des ignorés, comme Griffard, auteurs de libelles inédits, grands fouilleurs de livres, silencieux lecteurs, hôtes assidus des bibliothèques.

» Bien des gens croient que la Révolution de 89 a commencé en 89. Non. Elle était non seulement dans les esprits, mais elle apparaissait dans les faits, longtemps avant cette date. C'est au commencement du dix-huitième siècle qu'eut lieu, à Aix, un procès fameux, celui de la Cadière. A ce moment-là, Aix et Toulon furent témoins de scènes révolutionnaires, qui ressemblent trait pour trait aux scènes les plus terribles de 89, qu'elles précédaient d'un demi-siècle ; et l'archevêque d'Aix en fut effrayé, il prédit, lui, la Révolution ! Il écrivit, à cette occasion, une lettre publique, où, stigmatisant l'esprit de révolte, il le caractérise de façon à nous permettre de le voir *déjà tel* qu'il se manifestera historiquement beaucoup plus tard.

» Il semble que la genèse secrète de l'esprit de liberté devrait être constatée comme un fait, il n'en est rien ; et, comme c'est le droit et le devoir des dramaturges et des poètes d'en pénétrer et d'en dévoiler les mystères, Griffard, lui, ne prédit pas la Révolution : il est la Révolution en germe, il s'appelle Griffard aujourd'hui, et n'est pas officiellement historique ; mais n'en doutons pas, il existe. Et c'est de beaucoup de Griffards inconnus que se fortifiait dans l'ombre, par germination obscure, la future pensée française, qui n'a été *pour nous* qu'à partir du jour où elle apparut épanouie en synthèse.

» Voilà pourquoi j'admire ce personnage que vous faites marcher, parler, vivre sur le théâtre, avec une maëstria incomparable.

» Il mérite de devenir populaire, il est le nain plein d'esprit qu'on voit dans les vieux contes, et dont l'ingéniosité abat les géants et les monstres. D'un mot, ce Griffard fait s'abaisser devant lui les épées, les bâtons... et les murailles. Il s'oppose victorieusement, seul et désarmé comme il est, à un monde entier ligué contre lui ; il est la conscience ignorée d'une époque, et la conférence où demain se révélera. Il est d'une grandeur impertinente, il s'appelle déjà le Livre, il s'appellera demain la Presse, amusante et triomphante. Il souligne d'un trait décisif la fin du drame où il évolue, en demandant et en obtenant du Roi une place... de bibliothécaire ! Quelle merveille, ce simple trait du Parthe !

» Il m'enchante, ce Griffard, ancien galérien qui a vu les dessous et les dessus de tout. Jamais Victorien Sardou n'a fait mieux, et n'a pensé plus haut ; jamais Coquelin ne fut mieux lui-même. »

***

Cette lettre contient, en même temps que l'analyse du rôle, l'éloge de l'interprète ; il n'y a rien à dire de plus sur M. Coquelin. Mais il serait injuste de passer sous silence quelques-uns des artistes qui entourent le grand comédien.

Il faut citer d'abord Mlle Gilda Darthy, belle, hautaine, souple, vindicative, et parée comme Montespan elle-même ; puis Mme Delphine Renot, corpulente, richement vêtue, gaie d'une gaieté un peu effrayante et telle qu'on imagine et qu'on nous décrit la Voisin ; Mlle Bouchetal, Desœillets perfide ; Mlle Bérengère, d'Ormoize innocente et charmante, et — pour en arriver aux hommes — M. Desjardins, Louis XIV encore jeune, pas encore empâté ; Dorival, Louvois de grande allure ; Jean Coquelin, Colbert imposant...

Gaston Sorbets.

Le Directeur : R. Baschet. — Imp. de l'Illustration, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imp.-Gérant : A. Chatenet.

BOYER ET BERT.

Mlle Gilda Darthy (Mme de Montespan).